U d'/of OTTAWA
39003001050904

C.E-FR 1127/25
414

MOSAIQUE

LITTÉRAIRE.

Imprimé à cent-cinquante exemplaires,

dont un pour

MOSAIQUE

LITTÉRAIRE,

Par A.-H. Lemonnier,

Auteur des Souvenirs d'Italie,

DU PÈLERINAGE POÉTIQUE EN SUISSE, ETC.

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. DELACOUR,

A Meudon, et à Vaugirard rue de Sèvres, nº 94.

1838.

BIBLIOTHECA Ottaviense

ERRATA.

Page 29, au lieu de *crut croire*, LISEZ : dut croire.

Page 251, au lieu d'*un effet*, LISEZ : d'un reflet.

D
919
.L45
1838

Le titre inscrit au premier feuillet de ce volume, semble d'abord contenir une idée non exempte d'ambition ; l'expression de *mosaïque* s'applique effectivement à un assemblage de compartiments dont la cohésion est assez forte pour résister à l'effort du temps ; mais n'est-il pas suffisamment entendu que la comparaison est inadmissible dans sa rigueur? L'auteur n'a pas cru devoir s'arrêter à une pareille considération ; sans crainte comme sans arrière-pensée, il a tout simplement adopté une dénomination qui s'assimilait à la nature de son ouvrage, formé de fragments posés jus-

que là comme des pierres d'attente. Sa *Mosaïque littéraire* n'est pas non plus du nombre de celles où la science du dessin ajoute son charme à des compositions d'un ordre élevé ; il n'est question, pour ainsi dire, que d'arabesques, d'une exécution plus ou moins légère, et qui n'ont, pour plaire, que le mérite de la diversité.

Quittant la métaphore pour parler plus nettement, l'auteur s'est vu séduit par un titre qui lui paraissait convenir à une collection d'opuscules variés de genre, de forme et d'étendue. La plupart des morceaux dont elle se compose, ont déjà eu les honneurs de l'impression, soit séparément, soit dans des journaux ou des recueils littéraires. En réunissant ainsi des éléments disparates, il fallait, autant que possible, introduire l'ordre dans le désordre. *Études biographiques*, *Souvenirs de voyages*, *Miscellanées*, telles sont les principales divisions d'un livre qui ne pouvait avoir d'autre plan qu'un classement raisonné

des sujets traités. En le commençant par deux *Notices*, inspirées, la première surtout, par un sentiment de prédilection, mais dignes toutefois d'un intérêt moins spécial, l'auteur a suivi une impulsion naturelle : la pensée dominante qui lui a suggéré cet arrangement n'a sans doute besoin ni d'excuse ni de commentaire.

Après avoir repoussé le reproche d'ambition, y aurait-t-il à redouter encore celui de présomption? Dira-t-on que rassembler et coordonner de tels opuscules, c'est leur supposer de l'importance, et afficher de la prétention à leur égard? Quoique plusieurs écrivains de nos jours aient publié de la sorte les résultats partiels de leurs études, il est certain que leur exemple n'établit pas un droit. On est probablement mieux fondé à répondre qu'il ne s'agit ici (et il est aisé de s'en convaincre) que d'une semi-publication, où les choses, après tout, sont offertes pour ce qu'elles valent à un nombre fort limité de

lecteurs; puis enfin vient l'*ultima ratio* des auteurs :

Trahit sua quemque voluptas.

L'ambition, au surplus, est nulle désormais pour qui sut la dédaigner dès l'âge où d'ordinaire elle vient glacer le cœur; l'expérience guérit de la présomption; elle enseigne en même temps à éviter le ridicule des prétentions, quand on a franchi la moitié d'une longue vie, car alors on sait à quoi s'en tenir sur son propre compte, comme sur celui des autres.

ÉTUDES

Biographiques.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

A. C. G. LEMONNIER,

PEINTRE D'HISTOIRE.

La biographie des artistes recommandables sert à l'histoire de l'art. Intéressante sous cet aspect général, elle l'est aussi sous un point de vue particulier. La vie artistique n'est jamais vulgaire; par fois même, empreinte d'originalité, elle est accompagnée de circonstances qui offrent de l'aliment à la curiosité. Il se conçoit que de tels hommes, voués au culte des arts si justement appelés libéraux, reçoivent dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, l'impulsion des idées qui leur sont le plus familières, et qu'ils ne puissent penser, dire et agir, comme on pense, dit et agit communément.

L'artiste vraiment digne de ce nom se fait une appli-

cation sage des facultés qui le distinguent d'autrui. Ce n'est point par des bizarreries d'imagination, c'est par l'accord soutenu du talent et du caractère, qu'il se signale. Il fait rayonner autour de lui les sentiments généreux de sa vie intime. Il est studieux avec constance dans son atelier, dans le monde il est indépendant sans rudesse. Désintéressé du côté de la fortune, il ne l'est pas du côté de l'honneur : il attend l'une, qui vient rarement ; il cherche l'autre, qui vient tôt ou tard.

En dessinant ici quelques traits du véritable artiste, ma plume donne déjà la ressemblance de celui dont la mémoire m'est chère. Il fut tel en effet. Dût-on me taxer d'une partialité qui serait d'ailleurs naturelle, je le sens profondément, je n'exprime que ce qui est vrai. N'est-il donc pas possible ou permis d'être juste envers les objets de son affection?

Aniçet-Charles-Gabriel Lemonnier naquit à Rouen, le 6 juin 1743. La même ville, et un semblable jour 6 juin (1606), avait vu naître Pierre Corneille. On peut bien croire que je ne pose point ici ce fait à titre de rapprochement, mais simplement comme une singularité. Une autre observation que je me permets, parce qu'elle se rapporte moins indirectement à l'artiste dont je veux re-

tracer la vie, c'est que sa famille était alliée à celle de Jouvenet, natif aussi de Rouen. Lemonnier en avait acquis la preuve par d'anciens actes; des raisons plausibles lui donnaient aussi lieu de penser que des liens de consanguinité le rattachaient à l'abbé Lemonnier, le fabuliste, normand comme lui. Quant à sa parenté avec Jouvenet, il s'abstenait d'en parler ailleurs que dans son intimité; il sentait que l'on ne doit s'autoriser de ces sortes de hasards heureux, que pour y puiser des encouragements.

Son père, commerçant à Rouen, homme respectable et respecté, de cette vieille souche d'honnêtes bourgeois dont le type semble désormais effacé, son père laissa trois fils : l'aîné fut marin, et mourut encore dans sa force; le second, chanoine de la cathédrale de Rouen, s'est éteint en 1829, à l'âge de 88 ans; Anicet était le plus jeune. On le réservait pour le négoce, mais telle n'était pas sa destinée : un penchant impérieux l'entraînait déjà vers les arts. Encore enfant, il charbonnait tous les murs du collége des jésuites de Rouen; rentré dans la maison paternelle, et surveillé le jour, il dérobait des chandelles à sa mère, pour dessiner pendant la nuit. Il fallut bien céder à une vocation que ne pouvaient dominer ni les conseils ni les réprimandes. Lemonnier fut placé d'abord chez le professeur Descamps, moins connu maintenant en sa qualité

de peintre, que comme auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, et de la *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, deux ouvrages consultés encore avec estime. Après ce premier noviciat, il fut envoyé à Paris, en 1766, pour y étudier la peinture à l'école de Vien. Jusqu'à ce maître, aucun peintre français n'avait, à bien dire, fait école. Simon Vouet, le Poussin, Lesueur, Lebrun, Jouvenet, avaient été des génies excentriques, suivis d'adeptes ou peu nombreux, ou peu aptes à saisir leur allure (1). Entre Lebrun et Vien, l'art avait procédé avec des règles variables, jusqu'aux écarts de Boucher. Vien parut : homme de goût plus que de verve, mais assez habile et assez hardi pour se poser en réformateur, il se donna la mission d'interrompre l'anarchie, de redresser la peinture en décadence, de lui dicter un style et des lois, enfin de l'étayer de principes vrais, en la ramenant à l'étude de la nature exempte de manières, de cette « manière qui, suivant l'expression « de Diderot, est dans les arts ce qu'est la corruption des « mœurs chez un peuple. » A cet égard Vien a rendu un éminent service : il a bien mérité de l'art, puisque son

(1) A ces hommes du premier ordre s'entremêlèrent des hommes justement célèbres, tels que Valentin, Mignard, Bourdon, Bourguignon, Coypel, Delafosse, Michel Corneille, Boulogne, Santerre, etc.; mais peut-on vraiment dire qu'ils furent leurs élèves? L'espace manque pour traiter cette question.

école a engendré celle de David, et l'on peut dire que la génération actuelle des peintres est trop oublieuse en son dénigrement.

Lemonnier se trouva, dans l'atelier de Vien, condisciple de David, de Vincent, de Suvée, de Regnauld, de Ménageot, et d'autres excellents élèves qui sont devenus maîtres à leur tour. Les anciens artistes savent que le chef d'école était alors chéri à l'instar d'un père : le maître aimait ses disciples de cette affection sage qui sait user à propos de sévérité; les disciples honoraient leur maître; une noble émulation, une gaîté spirituelle, et surtout l'esprit de justice, régnaient parmi tous ces jeunes gens enflammés de l'amour de leur art, et un atelier de peinture offrait l'intéressante réunion des talents vrais et des plus aimables qualités. Lemonnier conserva toute sa vie un souvenir touchant de ce spectacle; il se plaisait, dans ses vieux jours, à en raconter quelques scènes, et ne parlait jamais sans attendrissement de son maître. Il fit de rapides progrès dans cette lice glorieuse, et sut y concilier le travail et le plaisir; je dis le plaisir, non qu'il y fût très porté; mais, venu jeune à Paris, il ne tarda pas à être répandu dans la meilleure société, où un extérieur séduisant et de l'esprit naturel lui donnaient quelques avantages. Les artistes étant fort recherchés, il eut plus d'une occasion de tout voir, sans abuser de rien. Dès cette époque, il fut admis chez madame Geof-

frin (1), qui l'avait pris en affection et qui le tutoyait. Il fut souvent à portée de voir les personnes célèbres qui fréquentaient la maison de cette dame ; et lorsque, plus de quarante ans après, il fit le tableau qui représente une *Lecture chez madame Geoffrin*, ses souvenirs étaient encore si présents, qu'il y trouva, mieux même que dans des portraits, la ressemblance des personnages qui figurent dans cette ingénieuse production de son pinceau.

Qu'on me permette de m'arrêter un instant sur cette époque, et de citer une ou deux anecdotes qui s'y rattachent. Madame Geoffrin dit un jour à son jeune protégé : « Madame la comtesse d'Egmont (2) cherche un « maître de dessin pour sa fille ; j'ai parlé de toi, tu es « attendu, et tu peux te présenter de ma part. » L'artiste se présenta donc ; mais rien ne fut conclu, et quand il revit madame Geoffrin, elle lui dit en propres termes : « Tu ne donneras pas de leçons à mademoiselle d'Eg- « mont ; je crois, mon ami, qu'on t'a trouvé trop beau « garçon. » Lemonnier avait effectivement une figure et un maintien des plus distingués ; il possédait en outre le ton de la meilleure compagnie. Peu de temps après cette mésaventure flatteuse, mademoiselle d'Egmont

(1) Née en 1699, madame Geoffrin mourut en 1777.

(2) Fille du maréchal de Richelieu.

épousa le fils du prince Pignatelli, ambassadeur d'Espagne. A cette occasion, le comte d'Egmont donna une fête brillante. Le lendemain, à un dîner où se trouvait J.-J. Rousseau, Lemonnier avait apporté un dessin représentant la fête de la veille. Ce dessin passa de mains en mains, et parvint à Rousseau qui l'examina, et gratifia l'auteur d'un éloge délicatement tourné. Ce dernier avait eu déjà l'avantage de rencontrer le philosophe de Genève, un jour qu'il vint déjeûner chez l'horloger Lepaute, pour aller de là herboriser avec De Lalande.

Cependant l'atelier ne perdait rien au milieu de ces aimables distractions. En 1772, la carrière s'agrandit pour Lemonnier : il remporte le grand prix de peinture, sur le sujet de *Niobé et sa famille;* il exécute, d'après les ordres du gouvernement, *la Résurrection de Tabithe,* tableau qui orne la cathédrale de Lisieux; et, en 1774, il se rend à Rome, en qualité de pensionnaire de l'Académie de France. Arrivé sur la terre classique des arts, il eut le bonheur d'y retrouver son maître, nommé en 1775, pour remplacer Natoire dans les fonctions de directeur. Lemonnier s'adonna avec enthousiasme à l'étude des grands modèles, et ne tarda pas à se former ce style correct de dessin et de composition, caractère distinctif de son talent. Non content d'avoir exploré les antiques trésors de Rome, il voulut étendre son voyage pittoresque, parcourut successivement les diverses contrées de

l'Italie, et enrichit son portefeuille d'une foule de croquis précieux. Aucun peintre ne fut plus profondément imbu de ce précepte du poète de la peinture :

Nulla dies abeat quin linea ducta supersit.
DUFRESNOY, *de Arte graphicâ.*

Son temps d'académie était écoulé, il fallut revenir dans sa patrie, il y rentra riche de souvenirs et d'espérance.

Mais qui peut avoir vécu sous le beau ciel de l'Italie, sans éprouver un violent désir de revoir ce climat enchanteur? Lemonnier ne tarda pas à y chercher de nouvelles inspirations. Dans ce second voyage, il eut pour compagnon le président Tascher, dont il fit la connaissance à Marseille : c'était un homme plein d'instruction et de mérite, grand voyageur, qui avait eu d'importantes missions (1). Lors de son premier séjour à Rome, Lemonnier avait déjà eu l'avantage de connaître le cardinal de Bernis, qui fut pendant vingt-cinq ans ambassadeur dans la capitale du monde chrétien. Rien ne pouvait se comparer à l'élégance des manières, à l'exquise politesse de ce poète diplomate. Son palais était ouvert

(1) Le président Tascher avait été intendant des Iles-sous-le-vent. Il émigra lors de la révolution, et se retira sur le territoire de Genève, où il finit par se donner la mort, par suite du chagrin que lui causèrent les affaires de France.

aux artistes, aux voyageurs de tous les pays. « Il tenait, « ainsi qu'il se plaisait à le dire lui-même, l'auberge de « France dans un des carrefours de l'Europe. » Lemonnier fut souvent admis à la table et dans la société intime du cardinal, qui goûtait beaucoup la tournure d'esprit indépendante et naturelle des artistes.

Lemonnier se trouvait à Naples en 1779, époque de l'une des plus fortes éruptions du Vésuve. Ayant gagné les fièvres, à la suite d'une excursion intempestive, il se retira dans l'île d'Ischia, où un air plus pur, un travail moins actif, rétablirent sa santé.

De 1777 à 1783, il produisit à Rome trois grands tableaux, *La Mission des apôtres, Jésus au milieu des docteurs, Jésus appelant à lui les enfants.* Dans *La Mission des apôtres* le peintre a su développer une remarquable puissance de coloris. « Ce tableau, disent les *Annales du Musée* (tom. xv, pag. 95), ce tableau, peint par M. Lemonnier, membre de l'ancienne académie, était destiné pour une des églises de Rouen. Les figures sont de grandeur naturelle. L'exécution de cet ouvrage a fait beaucoup d'honneur à l'artiste. On y trouve un bon goût de composition et de dessin, des draperies largement ajustées, un coloris brillant.»

A ce même sujet, un Catalogue raisonné du Musée de Rouen (1822) mentionnait ce qui suit :

Toutes les figures sont bien distribuées, bien con-

trastées, et conservent l'unité d'intérêt et d'action ; mais celle de Jésus est la plus intéressante. Outre la noblesse et la grace de son port, il règne en lui quelque chose de surnaturel et de divin. Sa tête découverte laisse voir de beaux cheveux blonds. Il est debout, le corps nu jusqu'à la ceinture ; une draperie blanche passe sur son épaule droite, tombe sur les cuisses, et est retroussée jusqu'aux reins. Son attitude est expressive.

« Les autres figures sont habillées avec le même goût et la même intelligence, tant pour l'arrangement des draperies, que pour le choix de leur couleur : on n'y voit aucune dissonance ; toutes les convenances historiques sont partout observées.

« Au-dessus d'un ciel vaporeux on distingue un charmant groupe d'anges et de chérubins qui terminent et enrichissent ce beau morceau, qui est d'une composition noble, d'un dessin correct, et d'une facilité étonnante de pinceau : la touche en est large, moelleuse et franche de ton. Le jour qui frappe sur le corps du Christ et sur les apôtres produit un très bel effet. »

Enfin, après avoir long-temps travaillé pour former son talent, il était temps de consolider une réputation commencée. Lemonnier avait acquis cette maturité que donnent de longues études dirigées par un sens droit. De retour à Paris, il y parut avec éclat. Plusieurs œuvres, déjà fort remarquables, n'étaient qu'un prélude à des

travaux plus importants. Il exposa au salon de 1785 son tableau représentant *Saint-Charles Borromée portant les secours de la religion aux pestiférés de Milan.* Cette composition est classée parmi les bonnes productions de l'école française, et elle suffirait pour illustrer le nom de son auteur. Les connaisseurs y admirent principalement une entente savamment graduée de la lumière et de la perspective aérienne, d'où résulte une harmonie générale qui séduit l'œil le moins exercé. La scène d'ailleurs est présentée sous son aspect le plus touchant. Trop souvent, et à juste titre, on a reproché aux peintres de négliger la partie morale de leur art pour la partie matérielle :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.

Ce que dit Horace de la poésie s'applique à la peinture, dont le but principal doit être de plaire et de toucher. Lemonnier, il est à propos de le dire, eut toujours du bonheur dans le choix de ses sujets et dans la manière de les concevoir. Les soins de l'exécution ne lui firent jamais perdre de vue qu'il ne suffit pas de charmer les yeux, et qu'il faut encore intéresser l'ame du spectateur.

Voici, au surplus, comment s'expriment les *Annales du Musée* (tom. x, pag. 41), au sujet de ce tableau :

« La peste de Milan a fourni à M. Lemonnier le sujet d'une composition touchante. Saint-Charles Borromée, entouré de son clergé, porte le viatique à une femme mourante, que soutient une autre femme éplorée. C'est une mère qui expire; déjà son enfant, étendu sur ses genoux, a été frappé par la contagion. Elle n'a point la force de tourner ses regards vers le pasteur qui lui apporte les secours spirituels. Des groupes de pestiférés remplissent les plans éloignés; et, dans la partie supérieure du tableau, on voit l'ange exterminateur qui, armé de son glaive, vole entouré d'un nuage épais.

« Toutes les expressions de ce tableau sont pleines de sentiment, et les différentes parties de l'art répondent à l'intérêt du sujet. Ce tableau, qui fait maintenant partie du Musée de Rouen, est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à M. Lemonnier, membre de l'ancienne Académie (1). »

Penseur profond et habile dessinateur, plus peut-être que chaud coloriste, bien qu'il ait su au besoin trouver une couleur brillante, Lemonnier excellait à ne laisser jamais son crayon dépasser les limites de la fermeté. Cette qualité peu commune de l'expression vivement ac-

---

(1) Une répétition, de la main de l'auteur, de *la Peste de Milan*, est à Paris, dans l'église de Saint-Séverin; sa vraie place serait au musée du Louvre, parmi l'école française.

centuée sans exagération, se montre d'une façon caractéristique dans son tableau de *Cléombrote*. Ce guerrier, gendre de Léonidas II, roi de Sparte, avait conspiré contre lui, et usurpé son trône; mais la face des affaires changea, et Léonidas fut rappelé par les Spartiates. L'usurpateur cherche un refuge aux autels de Neptune, où vient le trouver le courroux de son beau-père, tandis qu'en même temps son épouse Chélonide et ses enfants accourent pour le protéger : telle est la scène qui présentait une situation éminemment dramatique et de beaux développements. Le tableau recueillit les plus honorables suffrages au Salon de 1787. David, généralement sobre de louanges, dit en voyant le Cléombrote: « Lemonnier a fait là une œuvre de maître. »

Ce tableau fut long-temps exposé au musée du Luxembourg et à Versailles; je le crois actuellement à Compiègne. Il a été reproduit deux fois en tapisserie; la première copie est en Allemagne; la seconde fut exécutée sous la direction de Lemonnier lui-même, lorsqu'il était administrateur de la manufacture des Gobelins.

Consultons encore ici les *Annales du Musée* (tom. x, pag. 133).

« Dans le tableau de M. Lemonnier, Cléombrote est assis au pied de la statue de Neptune : il n'ose regarder Léonidas qui semble lui reprocher son crime et le menacer du châtiment qu'il mérite. Chélonide tient son époux

embrassé, et, par ses larmes, implore la clémence de son père. De ses deux enfants effrayés, l'un s'attache à sa robe, et l'autre se cache derrière Cléombrote. Des guerriers et des femmes témoignent l'admiration que leur cause l'action touchante de Chélonide.

« Cet ouvrage, l'un des plus capitaux de M. Lemonnier, est recommandable par le goût de la composition, l'expression des personnages, et la fermeté du pinceau. »

A ce même Salon de 1787, l'artiste avait exposé la *Présentation de la Vierge au Temple*, tableau d'une majestueuse ordonnance et d'une composition pleine de style.

En 1786, Louis XVI passa par Rouen, à son retour de Cherbourg, où il était allé visiter les constructions colossales de ce port. Les notables commerçants de la ville de Rouen, présentés au roi, avaient reçu de lui un accueil gracieux, et la Chambre du Commerce, voulant perpétuer la mémoire de cet événement, ordonna à Lemonnier de le retracer sur la toile. Ce sujet, où la plupart des personnages sont vêtus de noir, où par conséquent la ressource des contrastes n'existait que faiblement, était par cela même très difficile à traiter. La science du peintre surmonta l'obstacle avec un rare bonheur ; et cet ouvrage est, si l'on ose s'exprimer ainsi, un véritable tour de force. J'ajouterai que le portrait du roi était d'une ressemblance parfaite, et que S. M. avait daigné consacrer une séance à l'artiste.

Ainsi s'est exprimé un journal, à propos de ce tableau, replacé en 1816, dans la grande salle de la Bourse de Rouen :

« Les traits de Louis XVI, sa bonté, et sa joie paternelle du bonheur de ses sujets, ont été fidèlement rendus par l'artiste. Autour de ce bon prince sont placés : M. le duc d'Harcourt, gouverneur de la Normandie ; M. le maréchal de Castries, ministre de la marine ; M. de Villedeuil, intendant de la province ; M. le prince de Poix, capitaine des gardes. Quinze membres de la Chambre du Commerce, habilement groupés, sont peints avec vérité, dans leurs habitudes naturelles, avec les expressions de physionomie conformes à leur âge et aux sentiments qu'ils éprouvaient en ce jour solennel. Sous le rapport de l'art, pour l'entente du clair-obscur, l'harmonie des lignes et des plans, ce tableau présentait de grandes difficultés, que M. Lemonnier a heureusement surmontées.

« Deux fois, pendant la révolution, sauvé d'une destruction qui paraissait inévitable, cet ouvrage a été conservé à Paris, pendant quinze années, dans les ateliers de son auteur, et c'est quand la France malheureuse était veuve de ses rois, que M. Lemonnier travaillait, à l'aide de ses souvenirs, à restaurer ce tableau, et donnait tous ses soins à le rendre à son premier état. » (*Annales politiques et littéraires*, 12 septembre 1816.)

La destinée de ce tableau fut en effet singulière : ex-

posé avec éclat au salon de 1789, puis à la Chambre du Commerce de Rouen, il fut enlevé, lors des tempêtes révolutionnaires, lacéré, mis dans un tel état, que son auteur le reprit presque méconnaissable à des tailleurs de pierres qui s'en étaient emparés. A force de soins et de peines il parvint à le sauver de sa ruine, à le faire revivre, pour ainsi dire. Rendu à sa première destination en 1816, il en a été tiré de nouveau en 1830, sans que, pour cette fois, on en puisse trouver le motif ailleurs que dans une précaution bien méticuleuse, ou dans une flatterie fort ridicule envers un pouvoir qui n'a rien abjuré du passé.

Lemonnier devait obtenir la récompense de ses talents : il en reçut une flatteuse en 1789, époque où il fut élu membre de l'Académie royale de Peinture. *La mort d'Antoine* lui fournit le sujet de son morceau de réception. Deux ans après, il mit le sceau à sa réputation, en terminant son allégorie du *Commerce*, tableau de vingt-six pieds de longueur sur quatorze de hauteur, acquis comme celui de *Louis XVI*, par la Chambre du Commerce de Rouen, pour décorer la salle publique de ses séances. A son second retour d'Italie, Lemonnier avait déjà conçu l'idée de cette composition. Passant à Toulon, il en parla à l'abbé Raynal, qui se trouvait dans cette ville. L'auteur de l'*Histoire des Etablissements des Européens dans les Indes* jugea impossible que les quatre par-

ties du monde pussent être figurées clairement ; mais quand plus tard il eut vu le tableau dans l'atelier du peintre, à l'hôtel Soubise, il fut frappé de sa majestueuse ordonnance, et surtout de la manière si ingénieuse dont est représentée la découverte de l'Amérique. En écrivant pour la seconde fois cette notice (1), sous la dictée d'un cœur encore profondément blessé dans ses affections, je sens combien ma tâche est délicate. Peu propre à la critique, je suis forcé de ménager la louange, dans l'intérêt même de celui que je veux louer. Une plume étrangère n'était pas contrainte à une pareille circonspection ; je lui laisse le soin d'achever ce que je ne puis dire comme je le voudrais.

« C'est du tableau de M. Lemonnier, peintre de l'Académie royale, que je veux parler. Le nommer, c'est rappeler ses titres à la gloire, c'est renouveler le souvenir du tableau de la *Peste de Milan*, qui le distingua au Salon de 1785.

---

(1) Elle a été déjà imprimée en 1824, sous le coup d'une perte récente, et pour cette cause même, avec moins de développement qu'il ne s'en trouve ici. En outre des mentions nécrologiques qui eurent lieu dans les journaux d'alors, des notices sur la vie de Lemonnier, se trouvent dans le *Mercure de France* de septembre 1824; dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* (1824); dans l'*Annuaire nécrologique*, même année, rédigé par A. Mahul.

« Mais celui de 1791 me paraît supérieur à toutes les autres compositions de ce maître : *l'esprit du Commerce* en est l'idée principale : cette figure céleste du *Commerce* unit à la légèreté aérienne un je ne sais quoi de suave et de moelleux qui rappelle le pinceau de l'Albane. Il embellit du ton le plus agréable la partie supérieure de la scène.

« A la gauche du spectateur, la *Paix*, sous les traits de Minerve, présente à l'univers les espérances du bonheur et les attributs de la gloire. Le calme de son cœur a passé sur son front. Ce personnage allégorique, d'un ton plus sage, contraste avec ceux qui l'entourent, pour les faire ressortir avec plus d'éclat.

« En effet, l'*Europe*, cette reine de l'univers, assise avec dignité, réunit tous les charmes de la beauté, du luxe et de la magnificence. L'œil enchanté ne peut abandonner cette figure qui porte dans l'ame une émotion délicieuse. Les accessoires répondent à cet effet magique. L'Agriculture, représentée par un enfant, orne la charrue de pampres et de fruits ; un autre enfant lui donne en échange des rameaux de cafier et des cannes à sucre. Ce mélange des jeux et des productions de la nature anime et vivifie le trône de l'Europe. La boussole, les lettres de change, tous ces détails suffiraient pour la gloire d'un autre ; mais l'artiste philosophe a été plus loin : d'un trait de pinceau, il rend hommage à l'histo-

rien sublime du commerce qui l'a inspiré, et il venge l'intrépide Colomb de l'usurpateur de sa gloire.

« Au milieu de ces richesses des deux Mondes, une belle et jeune *Caraïbe* saisit l'attention. image symbolique du nouveau continent que ce peuple habitait, elle attache par l'expression de ses sentiments. A la vue de l'Europe et du Génie du commerce, qui enlève le voile dont elle est couverte, elle paraît pénétrée à la fois de surprise et de crainte. On se rappelle l'étonnement des sauvages qui virent pour la première fois des Européens dans leur contrée. L'image des guerres désastreuses qui, à la suite de cette conquête, ont ravagé le globe, revient à la mémoire, et on partage la terreur de cette figure éplorée et tremblante.

« Placée à côté du Nouveau-Monde, elle reçoit un reflet merveilleux de la figure imposante de l'*Asie*, dont la correction présente à la fois l'idée du beau et du style antique. Les grands travaux des Phéniciens, les observations astronomiques des Chaldéens, les trésors de l'Inde, les arts de la Chine, annoncent qu'elle fut le berceau du genre humain.

« Mais quel spectacle cruel et touchant vient déchirer l'ame! Une mère... c'est l'*Afrique*, une mère désolée repousse avec horreur les fruits de sa tendresse, condamnés à la servitude; sa main, égarée par le désespoir, semble vouloir leur interdire le jour qui éclairera leur

misère. Son attitude, ses traits, sa douleur touchante, tout imprime aux cœurs sensibles cette compassion généreuse, apanage heureux de l'humanité : tant les droits de la nature sont éloquents, lorsque le talent sait les produire sous des formes intéressantes !

« Heureusement cette scène de douleur disparaît auprès du symbole de la liberté, qui attend un jour toutes les nations. Mercure le montre à l'univers comme un des grands moyens de la prospérité publique. *Union* et *Liberté*, ces mots sacrés et chers à tout homme, quel qu'il soit, offrent le rêve heureux de l'abbé de Saint-Pierre. Cette statue en annonce la réalité par le point central qu'elle occupe dans le tableau, entre les mers et les continents.

« Je n'insisterai pas sur les beautés qui tiennent aux détails maritimes; je laisse aux marins le soin de louer ce qui tient à l'art des Vernet et des Le Brun. Les habitants des villes commerciales apprécieront sans doute mieux que moi ces effets pittoresques des éléments et de l'industrie humaine. » (*Mercure de France*, du 25 juin 1791.)

De semblables citations, que je pourrais multiplier à l'aide des recueils de diverses époques, si je n'en craignais l'abus, ont pour objet de faire voir que j'aime à m'étayer de l'autorité d'autrui, que je me tiens en garde contre les erreurs de mon jugement en ce qui concerne

la peinture, et contre mes préventions favorables en ce qui regarde le peintre.

Les mauvais jours de la révolution trouvèrent Lemonnier, ses pinceaux à la main, livré corps et ame à l'art qu'il idolâtrait, heureusement distrait par lui du mouvement orageux des passions. Toutefois, en dépit de leur naturel inoffensif, les artistes n'avaient pas plus de sécurité que tant d'autres honnêtes gens. Lemonnier disposait alors, et avait commencé de peindre une toile où il voulait montrer *la reine Blanche délivrant les prisonniers*. Il était loin d'imaginer qu'il y eût là une pensée hostile. Erreur! Il avait été dénoncé comme *aristocrate*. Un matin on frappe à coups redoublés à sa porte. Au nom de *la loi* il ouvre; soudain son atelier, jusque-là si paisible, est envahi par une horde de *sans-culottes :* « Ah! tu « peins les reines! lui crie l'un de ces Brutus de carre- « four, tiens, voilà ce qu'on fait des reines! » et d'un coup de pied il crève la toile, et les vandales la renversent, la déchirent, et la jettent dehors en mille pièces.

David fut un grand homme; sa gloire est immortelle; mais, par malheur, il y a du sang mêlé à sa peinture; David fut révolutionnaire, dans l'acception fatale de ce mot. Chargé par le *Comité de salut public* de dresser une liste des artistes *soupçonnés d'être suspects*, comme on disait alors, il y avait inscrit Lemonnier, bien qu'il eût fait récemment un tableau allégorique représentant

L'homme de la nature se réfugiant dans les bras de la loi, tableau à l'ordre du jour, et qui avait été commandé pour Saint-Domingue où il a passé. Quoi qu'il en soit, Lemonnier rencontre un jour David dans la cour du Louvre : « Est-il possible, David, lui dit-il, que vous « m'ayez mis sur cette liste, moi, votre ancien camarade « de Rome ! — Cela t'étonne, lui répond le farouche ci- « toyen, j'y ai bien mis Vien ! » Vien ! son maître !..... Passons vite sur ce déplorable aveuglement du génie.

Lemonnier était lié avec les ministres girondins Roland et Clavière, deux victimes du temps. Clavière était mis en surveillance ; Lemonnier le trouve un jour sur le boulevard, il l'aborde et lui dit : « Je sais, Clavière, que « vous êtes menacé ; venez à nuit close chez moi, j'ai un « moyen sûr de vous cacher. — Je n'en ferai rien, lui « répond Clavière, je vous perdrais ; et tenez, séparons- « nous, car il y a là, près de nous, un individu qui me « suit sans cesse comme mon ombre : quittez-moi, vous « seriez compromis. » Touchante réciprocité de senti- ments généreux !

En 1793, Lemonnier avait uni son sort à celui de ma- dame De Wailly, belle-sœur de l'architecte célèbre qui a bâti, conjointement avec Peyre, la belle salle de la Comédie française, présentement l'Odéon. Confiné au Louvre qu'il habitait alors, tout occupé de son art qui le berçait de douces illusions, mais dont la noble indé-

pendance, on vient de le voir, ne le mettait pas tout-à-fait à l'abri des regards homicides, il demeura irréprochable au milieu des tourmentes de la révolution, et ne coopéra à aucun de ses actes, si ce n'est pour faire partie de la commission des monuments, de concert avec Barthélemy, Dacier, Moreau le jeune, etc. Cette fonction, purement honorifique, et sans émoluments, le mit à même de conserver à l'état une foule d'objets précieux, menacés par le vandalisme.

C'était en rendant de semblables services, c'était dans son atelier, au sein de sa nouvelle famille et d'anciens amis, qu'il se consolait de la dureté des temps, et espérait des jours meilleurs. Sa société intime se composait de gens de lettres et d'artistes. Au nombre de ceux-ci se trouvaient le fécond et spirituel dessinateur Moreau, dont je viens de parler ; l'habile graveur romain Thomas Piroli ; l'architecte Norry, remarquable par l'étendue de ses connaissances ; les peintres Suvée, Vincent, plusieurs autres encore, tous hommes purs et distingués, ses compagnons d'Italie, avec lesquels il sympathisait de regrets et d'enthousiasme pour le bon temps de Rome.

En 1794, le comité d'instruction publique ayant organisé l'école de Médecine de Paris, en rattachant autour d'elle tant de savants qui l'ont illustrée, Lemonnier fut choisi pour remplir l'emploi de peintre-dessinateur du cabinet de cette école. Il conserva cette place jus-

qu'à son dernier jour, avec l'approbation et l'estime des professeurs : l'école de Médecine lui doit quatre beaux portraits, et beaucoup de dessins où des bizarreries de nature sont fidèlement retracées.

De 1792 à 1808, son pinceau ne se ralentit pas ; mais, contenu dans les limites étroites d'une Notice qui ne doit point devenir une longue histoire, je me borne à ne parler ici que du tableau exposé au Salon de 1808. Il représente *Les ambassadeurs romains venant demander à l'Aréopage la communication des lois de Solon.* Il était difficile, ce me semble, de rencontrer un sujet historique plus heureux. Le rapprochement de deux nations, dont l'une, appelée à régir le monde, ne sait pas encore se gouverner, et sent la nécessité d'abaisser sa pompe triomphale devant la gloire pacifique de la civilisation, un tel rapprochement offrait une pensée philosophique, judicieusement saisie par le peintre. L'exécution répond à la majesté de la scène. La couleur est harmonieuse ; le style, mâle et austère, est savamment approprié à la différence des caractères nationaux ; on reconnaît un faire large, une grande facilité dans la disposition et l'agencement des draperies, un ensemble de composition sage qui constitue l'artiste consommé. Telle fut du moins l'opinion des journaux, dont je ne fais que rapporter la substance.

Je me plais à citer les *Annales du Musée,* parce que

dans ce recueil l'examen est presque toujours judicieux et l'éloge concis. Voici ce qu'on y lit sur le tableau de l'*Aréopage* :

« Le sujet traité par M. Lemonnier présente la première époque qui lie l'histoire grecque à l'histoire romaine. En indiquant la source où les Romains puisèrent leurs lois, il découvre en quelque sorte l'origine de presque tous les codes modernes qui ont plus ou moins suivi le droit romain ; et, sous ce rapport, c'est un des faits les plus importants que présente l'histoire de la législation.....

« Si ce tableau, l'un des plus considérables que M. Lemonnier ait offerts à l'examen du public, et dont la composition est noble et imposante, n'a pas une destination particulière, il pourrait être placé convenablement dans quelque tribunal supérieur, soit à Paris, soit dans une grande ville départementale. Ce genre de décoration est le meilleur qu'on puisse adopter pour orner le sanctuaire de la justice et des lois.» (Salon de 1808, tom. II, pag. 38.)

Le vœu qui termine cet article eut son accomplissement. Le tableau, acquis par le gouvernement, fut et est demeuré placé à la Cour de cassation, dans la salle dite de *Saint-Louis*. Il a été, certes, bien glorieux pour Lemonnier de voir son tableau fixé dans le tribunal suprême de la France ; mais l'ouvrage est digne aussi de la place honorable qu'il occupe.

Ce succès fut comme un acheminement à des distinctions non moins flatteuses. En 1807, la place de directeur de l'académie de Rome avait été vacante, et Lemonnier s'était mis sur les rangs ; il avait obtenu la majorité des voix dans la classe des beaux-arts de l'Institut ; mais une protection alors omnipotente avait infirmé cette décision, et Lethière, digne d'ailleurs d'une telle faveur, était parti pour Rome. Il parut que le monarque avait voulu dédommager Lemonnier, lorsque, par un décret impérial, daté de Compiègne, le 6 avril 1810, il le nomma administrateur de la manufacture des tapisseries de la couronne. On sait que pendant les six années que Lemonnier dirigea les Gobelins, il fit faire d'immenses progrès à l'art de la tapisserie, en ajoutant de nouveaux perfectionnements aux procédés ingénieux de Guillaumot, son prédécesseur. Il est de la plus exacte vérité de dire que c'est durant son administration que cet établissement célèbre a fourni ses plus beaux ouvrages, notamment *la peste de Jaffa*, d'après Gros. Cette production de haute lisse, qui a seize pieds de haut sur vingt-un pieds de largeur, a été considérée comme le chef-d'œuvre des Gobelins. Des distinctions méritées venaient alors chercher Lemonnier : par ordonnance royale, en date du 27 déc. 1814, il fut nommé membre de la Légion d'honneur, et par décret impérial du 23 mai 1815, chevalier de l'ordre de la réunion : les souverains étrangers, qui venaient visiter l'importante manufacture confiée à ses soins, lui

laissaient des marques honorables de leur munificence.... Mais l'heure de l'infortune était venue. Il se vit compris, de la manière la plus inattendue, dans les mesures acerbes, suites funestes des réactions de 1815. Une destitution l'atteignit le 4 mai 1816, et quelle destitution! Une lettre ministérielle, brusque, pour ne pas dire plus, vaguement prétextée sur des *plaintes graves*, dont le sujet ne fut pas articulé, c'est-à-dire sur une dénonciation subalterne; et à qui fut-elle adressée? à un vieillard de soixante-treize ans, honoré de la considération générale due au talent vrai, à une conduite sans tache... Une rigueur injuste envers un homme en place est une calomnie : Lemonnier crut se croire calomnié dans son honneur; cette idée répandit surtout de l'amertume sur la perte de sa place, car, pour le reste, son ame, fortement trempée, était au-dessus des événements. Le public est heureusement meilleur juge, et il n'appartient qu'à lui de porter des arrêts définitifs sur les réputations. Lemonnier avait des amis; leur tendre zèle soulagea la plaie de son cœur; ses pinceaux le consolèrent, et son atelier devint un refuge assuré contre les vicissitudes du sort. Sa ville natale sembla vouloir lui offrir une preuve de ses regrets et de son estime, lorsque, en 1819, elle lui décerna une sorte d'ovation. J'emprunterai encore ici les expressions du journal de Rouen, qui rendit compte de cette scène touchante.

« Il n'est personne à Rouen qui ne connaisse la belle réputation de notre compatriote M. Lemonnier. C'est au savant pinceau de cet artiste que la ville doit le tableau représentant S. M. Louis XVI, au moment où ce monarque reçut la députation du commerce de Rouen. C'est encore à ses soins empressés que nous devons aujourd'hui la conservation et la restauration de ce bel ouvrage, destiné, à une époque malheureuse, par la nature des idées qu'il exprime et par la beauté du talent qu'il décèle, à périr comme tout ce qui annonçait un sentiment louable, comme tout ce qui portait le cachet du génie.

« La belle distribution du Musée de cette ville est aussi l'ouvrage de M. Lemonnier ; ses propres tableaux y figurent au nombre de dix, et ne sont pas le moindre ornement de cette riche collection.

« Le conseil municipal de Rouen désirait depuis longtemps offrir à M. Lemonnier une marque de sa reconnaissance... Une somme de 3,000 fr. a été remise à la disposition de M. le maire, pour être offerte à M. Lemonnier au nom de ses compatriotes.

« M. le maire a pensé que la remise de cette somme, en présence des personnes qui en avaient voté l'emploi, flatterait surtout celui à qui elle était destinée. La présence des sociétés savantes devait ajouter encore à la solennité modeste de cette fête de famille. C'est dans ce but que le conseil municipal avait été convoqué

aussi bien que MM. les adjoints à la mairie, et des députations de l'Académie royale et de la Société d'émulation. La réunion ayant été effectuée à l'hôtel-de-ville, on s'est rendu au Muséum, où M. le maire a remis à M. Lemonnier, en lui adressant un discours de félicitation, la marque d'estime et d'attachement que lui décernaient ses concitoyens. Le respectable vieillard l'a reçue en répandant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Une bourse de cent jetons accompagnait le présent.

« Nous ajouterons à ces détails que M. Lemonnier, instruit il y a quelque temps du vœu émis par le conseil municipal de Rouen, avait voulu témoigner aux membres de ce conseil toute la gratitude dont il était pénétré, et avait fait lui-même présent, au Muséum de cette ville, d'un nouveau tableau de grande dimension représentant les *Adieux d'Ulysse et Pénélope à Ycarius.* Cet ouvrage avait figuré avec distinction à l'exposition de 1811. L'inauguration du tableau a eu lieu au moment de la réunion dont nous venons de parler, et au son d'une symphonie exécutée par la musique de la garde nationale.

« Tous les amis des arts se réjouiront avec nous de la protection qu'on leur accorde en cette ville. Ceux de nos concitoyens qui les cultivent s'y livrent avec plus d'ardeur encore, assurés qu'ils sont des encouragements qui

attendent leurs efforts, des récompenses réservées à leurs succès. » (*Journal de Rouen*, du 9 janvier 1819.)

Un pareil triomphe était une protestation contre l'iniquité ministérielle, dont Lemonnier avait été victime. La ville de Rouen montrait par là son amour pour les arts, et ses bienfaits ne pouvaient s'adresser à un cœur plus accessible à la reconnaissance. Lemonnier, en effet, aimait d'une tendresse filiale la cité où il avait reçu la naissance. Quand un Musée y fut formé, ce fut principalement par ses recherches qu'il s'enrichit des productions capitales et nombreuses qui le composent. Quatorze de ses ouvrages, tant de grande que de petite dimension, y occupent un rang distingué ; ce sont :

1° *Niobé et sa famille percées des flèches d'Apollon* (1772).

2° *La Mission des Apôtres* (Rome, 1777).

3° *Jésus au milieu des Docteurs* (ibid. 1782).

4° *Jésus appelle à lui les enfants* (ibid. 1783).

5° *Saint Charles Borromée assistant les pestiférés de Milan* (1785).

6° *La Présentation de la Vierge au Temple* (1787).

7° *Cléombrote, réduction ou copie en petit du tableau de* 1787.

8° *La mort d'Antoine* (1789). — L'auteur a saisi l'instant où le triumvir, après la bataille d'Actium, ordonne à l'un de ses affranchis de le tuer.

9° *Les adieux d'Ulysse et de Pénélope à Ycarius* (1811).

— L'auteur montre Pénélope abaissant son voile pour toute réponse, quand Ulysse lui donne le choix de le suivre à Ithaque, ou de rester auprès de son père.

10° *Portrait*, à mi-corps, *de l'abbé Joly, docteur de Sorbonne.* — Ce portrait, d'une couleur titianesque, a dû être peint vers 1784.

11° *Portrait*, en pied, *du comte d'Herbouville.* — Costume de 1792.

12° et 13° *Une jeune paysanne de Frascati, assise dans le jardin d'une villa; un Grec albanais, à demi-couché sur un sopha, et la pipe à la main.*— Ces deux petits tableaux, fort gracieux, sont d'une exécution sûre et légère.

14° *La Fortune*, copie d'après le Guide.

Cette copie et les deux études précédentes, sont de la jeunesse de l'auteur.

En joignant à ces productions nombreuses le tableau allégorique du *Commerce* et celui de *Louis XVI*, qui sont aussi à Rouen, comme je l'ai dit plus haut, on voit que Lemonnier avait consacré une grande part de son existence à sa ville natale: pour prix de sentiments si généreux, son nom y vivra impérissable, auprès de celui de Jouvenet et des autres peintres célèbres de la Normandie.

Peu avant la chute de l'empire, Lemonnier avait exécuté, pour l'impératrice Joséphine, son tableau d'*une Lecture chez madame Geoffrin.* Il entreprit de lui donner deux pendants. D'une main plus que septuagénaire,

mais guidée encore par un génie plein de verdeur, il peignit *François Ier recevant à Fontainebleau, dans la galerie de Diane, le tableau de Raphaël* (la Sainte Famille), et *Louis XIV assistant, dans le parc de Versailles, à l'inauguration de la statue du Puget* (le Milon crotoniate). Ces trois sujets avaient pour principale donnée, de rassembler les personnages qui ont illustré les plus beaux siècles de la France, et de célébrer en même temps le triomphe des lettres et des arts. Ils résument effectivement, en trois époques spirituellement choisies, nos fastes littéraires et artistiques. L'un, dont la scène est prise en 1518, sous le règne de François Ier, est en l'honneur de la peinture; l'autre, sous Louis XIV, en 1683, glorifie la sculpture et l'architecture; la littérature et la philosophie du XVIIIe siècle, sont honorées dans le troisième, qui nous reporte à l'année 1755. Le noble fils de Joséphine, le prince Eugène, acquit ces tableaux pour sa galerie de Munich, et une médaille d'or à son effigie, des lettres et des présents consacrèrent sa satisfaction envers le peintre. Il est seulement à regretter que des œuvres si éminemment françaises se trouvent en pays étranger, car leur place naturelle serait sans doute maintenant à Versailles.

Ces trois tableaux de chevalet, dernier éclat, pour ainsi dire, d'un feu qui allait s'éteindre, se distinguent par le bonheur de la conception; celui de *madame Geoffrin* surtout offre un intérêt plus marqué, en ce qu'il se

rapproche davantage de nous. Le peintre, je l'ai déjà dit, avait connu personnellement la plupart des hommes célèbres du XVIII^e^ siècle ; non seulement il a copié les traits de leurs physionomies, mais encore il a pu exprimer les diverses habitudes de leurs corps, leurs manières différentes de se vêtir, et ces riens importants qui sont tout pour la ressemblance. Lekain et mademoiselle Clairon lisent une tragédie de Voltaire : c'est là un centre d'action ; les autres groupes sont épisodiques ; et cependant pas un de ces épisodes qui ne se rattache à l'unité. Plus de cinquante figures, avec des costumes très peu favorables, occupent un cadre étroit ; et pourtant nulle confusion dans les plans, nulle déviation fautive de la lumière. Voilà de l'art, voilà où parvient l'expérience, quand elle a pris la vérité pour but constant de ses efforts.

Le tableau de *Madame Geoffrin* et celui de *François I^er^* ont été gravés avec succès par MM. Jazet et Debucourt ; je m'abstiens d'autres détails à leur égard ; on me permettra toutefois de mentionner en terminant un joli quatrain qui fut inspiré à un littérateur distingué par la *Lecture chez Madame Geoffrin :*

Que de nobles talents réunis dans ce lieu !
Que d'illustres amis de la philosophie !
Dalembert les préside, en dépit de l'envie,
Fréron en est le diable, et Voltaire le Dieu.

Un autre ami des lettres adressa les vers suivants à l'auteur du tableau :

Sous ton pinceau tout un siècle respire,
Et ces mortels que l'univers admire
Ont retrouvé le feu divin :
Toi qui les ranimas, leur gloire te convie;
Vivant comme eux d'une seconde vie,
Tu partageras leur destin.

La mort, hélas! est le passage à cette existence nouvelle. L'irrévocable arrêt était prononcé. Atteint d'une maladie dont il connaissait trop bien le danger, résigné à son sort, Lemonnier vit approcher sa fin avec une fermeté stoïque. Il expira le 17 août 1824; il était dans sa 82e année. Plusieurs Académies l'avaient accueilli dans leur sein, et gardent sa mémoire avec vénération.

Il y a eu des peintres plus complets sous le rapport des talents, mais peu qui aient mérité autant la qualification d'artiste, dans l'acception morale de ce mot. Enthousiaste de son art et laborieux à l'excès, près de rendre le dernier soupir, il cherchait encore ses pinceaux; sincèrement indépendant, il n'eut jamais d'autre mobile que la renommée; désintéressé jusqu'à l'abandon, il renonça plus d'une fois au salaire légitime de ses peines, pour que ses tableaux fussent convenablement placés; modeste pour lui-même, il ne prenait le langage de l'exaltation que pour louer les autres; inaccessible à l'envie, il était

plus occupé à chercher du mérite dans les ouvrages de ses confrères, qu'à y découvrir des défauts; enfin il eut toutes les nobles qualités de son état.

Complément des vertus humaines! il fut bon père. Qui le sait mieux, qui le sent plus vivement que son fils unique, en proie à des regrets que treize années ont à peine adoucis. Honoré d'un nom que plusieurs hommes ont rendu diversement recommandable (1), il en connaît toute la responsabilité; il sait trop que des intentions droites ne suffisent pas pour l'en rendre digne.

Il est consolant pour l'homme parvenu au déclin de ses ans, de pouvoir jeter sans crainte ses regards en arrière, de se dire, même à l'aspect du tombeau : mon nom sera répété par plus d'une bouche, mon souvenir vivra, *non omnis moriar!* Mais souvent, par malheur, cette noble espérance, si elle n'est vaine, est au moins sujette à de tristes mécomptes.

---

(1) Pierre Lemonnier, professeur de philosophie, membre de l'Académie des Sciences, né en 1675, mort en 1757; Pierre-Charles Lemonnier, l'astronome, né en 1715, mort en 1799; Louis-Guillaume Lemonnier, premier médecin ordinaire de Louis XVI, né en 1717, mort en 1799; l'abbé Lemonnier, le fabuliste (V. la Notice ci-après, page 40.) Pierre-René Lemonnier, né en 1731, mort en 17.., auteur d'un certain nombre de pièces de théâtre, notamment du *Mariage Clandestin*, du *Cadi dupé*, de *Renaud d'Ast*.

Je me suis adressé plus d'une fois cette question : Pourquoi un peintre qui a sévèrement utilisé une longue carrière, qui a produit de grandes pages historiques, qui n'a presque rien fait qui ne fût à la hauteur des maîtres, pourquoi un tel homme n'a-t-il pas laissé après lui tout le renom qu'il s'était acquis de son vivant? Outre la cause générale qui tient à notre âge, contempteur du passé, en proie aux intérêts matériels, ou absorbé dans les calculs d'une sombre politique, il y en a une plus spéciale : la majeure partie des grands ouvrages de Lemonnier se trouve à Rouen, cité importante, soit, mais pourtant ville de province ; l'une de nos capitales industrielles, où à la vérité on aime et protége les arts, mais où Paris ne va pas les chercher ; et il faut bien reconnaître que les réputations ne se fondent et ne se perpétuent qu'à Paris. Bien ou mal, il en est ainsi : Paris c'est la France. Ajoutons à ces causes les influences de la mode, et le caprice de circonstances accidentelles, car il y a aussi du hasard dans les réputations ; puis enfin, la modestie, ordinairement prise au mot, des prétentions de l'artiste, dont la réserve délicate est presque toujours une vertu de dupe.

Cependant il y a un équitable retour des choses d'ici bas. La question que je me suis posée, d'autres se la sont faite. Ainsi s'exprimait le *Journal des Artistes*, du 10 janvier 1836, dans un article sur le musée de Rouen :

« Ce musée se compose de 291 tableaux tant anciens que modernes, de 30 dessins et de 33 statues, groupes, bustes, en marbre ou en plâtre. Parmi les tableaux, il en est plusieurs qui figureraient avec honneur au musée du Louvre ; tels sont, pour l'école française, huit ou dix belles pages de feu *Lemonnier :* cet habile élève de Vien, dont les productions peuvent être comparées à celle des David et des Girodet, ne trouve plus de refuge que dans le musée de sa ville natale ; et par une sorte de fatalité attachée au souvenir de cet artiste, son chef-d'œuvre, son tableau représentant le *Commerce,* se trouve caché dans une salle de la Bourse, où il n'est vu de personne. »

Je ne connais point l'écrivain auquel l'esprit d'équité a dicté ces lignes ; mais grâces lui soient rendues ! Quant à moi, je n'ai malheureusement pas, je n'aurai jamais cette autorité du talent qui commande à l'opinion : il n'importe, j'aurai consciencieusement parlé. Il m'appartenait de rendre hommage à la mémoire d'un artiste méconnu. C'était ma tâche, ma consolation, mon plaisir. Que par d'autres ou par moi justice soit faite ! Mais, hélas !

Cineri gloria sera venit.

MART. *Epist.*, 26.

NOTICE

SUR

L'ABBÉ LEMONNIER,

Littérateur, membre de l'Institut.[1]

Guillaume-Antoine Lemonnier était né en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en Basse-Normandie. Il quittait les bancs du collége de Coutance, et entrait à peine dans l'âge des passions, quand il fut sur le point de céder à un penchant impérieux qui eût donné à sa vie un cours tout opposé à celui que nous allons examiner. L'amour s'empara de son jeune cœur, et un mariage précoce l'eût

---

(1) Ce morceau est extrait, avec quelques changements, du *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, édité en 1824–26, par Castel de Courval, 30 vol. in-8°. L'auteur de la présente Notice a coopéré à ce vaste Recueil par la rédaction de trente-sept articles biographiques, dont dix-huit signés, qui sont ceux concernant *Abailard*, *Addison*, *Alfieri*, *Arioste*, *Baron*, *Bayle*, *De Belloy*, *Berquin*, *Boccace*, *Boiardo*, *Bonnet*, *Boufflers*, *Byron*, *Casti*, *Cervantès*, *Gessner*, *Lemonnier* (l'abbé), *madame de Sévigné*.

engagé, si le respect de l'autorité paternelle n'eût prévalu. Les tendres représentations de son père suffirent pour lui faire abandonner ce projet étourdi. Ainsi Lemonnier débuta dans le monde par un acte de vertu. C'était de bon augure pour son avenir. Il s'arracha courageusement aux liens qui le captivaient, vint à Paris avec peu d'argent, mais avec beaucoup d'espérances, comme tant d'autres y sont venus, et fut placé au collége d'Harcourt, où il perfectionna son éducation, tout en préparant celle de jeunes élèves confiés à ses soins. Le travail assidu cicatrisa dans son cœur une blessure qui laisse trop souvent des traces durables ; mais, à peine échappé à un écueil, un autre se présentait, qui pouvait causer sa perte, s'il n'eût été doué d'un véritable discernement. Grand amateur de musique, Lemonnier cultivait avec applaudissement cet art si cher aux ames sensibles. La nature l'avait doté d'un organe sonore et flexible, dont les accents rivalisaient de justesse avec les meilleurs chanteurs du temps. Les jeux de la scène, où plus d'un précipice est caché sous des fleurs, pouvaient séduire sa jeunesse : il fut assez sage pour triompher de ce nouveau penchant, et pour ne chercher que d'innocents loisirs dans un talent qui lui offrait l'amorce d'une fortune rapide. Ces douces distractions, jointes à l'imperturbable enjouement d'un caractère qui s'est maintenu jeune jusque dans le déclin des ans ; une imagination

vive ; tout cela, d'ordinaire peu compatible avec une position sérieuse, n'empêcha pas Lemonnier de se livrer à l'étude la plus approfondie des langues anciennes, et de préférer à d'autres professions l'état ecclésiastique dont ses vertus le rendaient bien digne.

Parmi les auteurs latins que le plaisir de la difficulté vaincue lui faisait aimer, Perse et Térence devinrent les objets de sa prédilection, parce que ces poètes n'avaient pas encore trouvé en français des interprètes satisfaisants. Dans sa *Traduction des comédies de Térence*, hors de comparaison avec la version surannée de madame Dacier, Lemonnier a su nous transmettre, souvent avec bonheur, la finesse de l'affranchi romain : le *vis comica* de Térence y est reproduit dans ses traits les plus piquants, autant que le comporte le génie de la langue française ; et sauf sans doute quelques faiblesses de détail, il était difficile de mieux approprier à notre idiome un théâtre si éloigné de nos mœurs.

Lemonnier s'était aussi essayé sur Plaute ; il en avait traduit les *Ménechmes ;* mais il ne donna pas de suite à cette entreprise, « parce que, a-t-il dit lui-même, Plaute « est rempli de mauvaises pointes, de plats jeux de « mots qui ont pu amuser de son temps, mais qui dé- « plaisaient du temps d'Horace, et qui ne peuvent ab- « solument passer d'une langue dans une autre..... « Plaute est d'ailleurs souvent licencieux. Les mœurs

« exigeraient plus qu'une gaze sur beaucoup d'en-
« droits capables de blesser la pudeur. Mais quand
« les obscénités sont en action ou en situation, le seul
« parti à prendre serait de les supprimer. Une traduc-
« tion ainsi altérée ou tronquée plairait-elle? etc.» (*Réponse aux questions sur la Traduction de Térence.*)

Perse opposait d'autres difficultés que pouvait seul surmonter un excellent latiniste, et Lemonnier était à la hauteur de cette tâche. Sa *Traduction des Satires de Perse* a été dès long-temps appréciée par les connaisseurs, dont quelques-uns l'ont préférée à celle même de Sélis, estimée aussi à juste titre. Au surplus, l'abbé Lemonnier, traducteur d'un poète satirique de l'antiquité, n'encourait pas l'épigramme, ou bien il eût été le premier à en rire, car l'extrême bonté de son cœur était bien connue, et jamais écrivain moins caustique ne s'occupa de satires.

L'art dramatique avait des charmes pour cet homme aussi tolérant que spirituel. Il composa plusieurs pièces de théâtre, petits drames moraux dont le genre le mit à l'abri du reproche. De ces productions, éphémères d'ailleurs comme les circonstances qui les avaient dictées, une seule a été imprimée; c'est le *Bon Fils*, représenté en 1773, à la comédie italienne, sous le nom de *Devaux*. Ce joli acte, en prose, mêlée d'ariettes dont Philidor avait composé la musique, eut un bon nombre de représenta-

tions. Le titre dénote la moralité de la pièce dont l'action est aussi simple que touchante. Qu'il nous soit permis d'extraire de cette bagatelle, maintenant oubliée, les deux couplets suivants qui semblent dignes d'être cités.

Les instruments du labourage,
Unis aux armes du soldat,
Diront à nos fils, d'âge en âge,
Ce qu'on doit faire pour l'Etat.

Ils leur diront : Bêchez la terre,
Bêchez, puisque c'est votre état ;
Bêchez ; mais, dans un temps de guerre,
Que chacun de vous soit soldat.

Il y a loin de cette simplicité au cliquetis de mots, aux chutes épigrammatiques de nos vaudevilles actuels ; mais cela peut plaire encore à qui aime les pensées naturelles naturellement exprimées.

Il reste à examiner le principal titre littéraire de l'abbé Lemonnier. C'est de ses *Fables* qu'il s'agit. Nous disons qu'elles forment son titre principal, parce qu'il y a le mérite de l'invention que lui refusait jusque là sa qualité de traducteur. Comme fabuliste, il a une certaine originalité dans un genre où il semble qu'on n'ait rien pu faire depuis La Fontaine, sans être taxé de présomption. La Fontaine est inimitable ; qui en doute? Mais,

parce qu'il a fait des fables excellentes, s'ensuit-il qu'on n'en puisse produire de bonnes? Plusieurs ont prouvé le contraire. Si La Fontaine a fait ample moisson dans le champ de l'apologue, il a laissé à glaner après lui. Florian, Lamotte, le duc de Nivernais, Dorat lui-même, Le Bailly, l'abbé Aubert, du Tremblay, Arnault, Gosse, et encore d'autres, ont su découvrir quelques bons grains échappés à l'œil du maître. L'abbé Lemonnier s'est trouvé parmi ces glaneurs heureux. Bon nombre de ses fables sont bien imaginées, et la morale s'en déduit clairement. Son style a les qualités voulues; il est familier, riant, gracieux, naturel. Seulement la familiarité y dégénère çà et là en négligence, et le naturel en naïveté quelque peu puérile. En admirant la conception et la saine moralité de ses fables, on a donc reproché à Lemonnier son prosaïsme, critique fondée que l'auteur avouait lui-même, lorsqu'il écrivait dans sa *Préface:* « Mes fables « veulent être lues comme de la prose toute simple; il faut « oublier qu'il s'y trouve des rimes : on doit les *causer* « bonnement. » Aussi les amis de l'abbé Lemonnier (s'il en est encore que la faulx du temps ait épargnés) pourraient se souvenir qu'il *causait* merveilleusement ses fables, et qu'il leur prêtait un charme infini. Mais la voix du conteur s'est éteinte, et ses apologues ont bien perdu. Cependant plusieurs d'entre eux seront toujours proposés comme des modèles du genre; on répétera volontiers,

les Lapins sur les glaçons, *l'If et le Pommier du cimetière*, *le Gondolier et le Sénateur*, *les Cruches*, *le Lion cruel*, *le Tisserand et son fils*, *les Chèvres*, *Lubin et le Bailli*, *l'Eléphant qui veut faire instruire son fils*, et l'on ne pourra relire l'*Enfant bien corrigé*, sans éprouver de l'attendrissement.

D'un recueil assez volumineux nous extrairons ici une seule fable, non comme la meilleure, mais comme la plus courte : c'est celle qui a pour titre *le Statuaire et son Ami*.

Certain maladroit statuaire,
(Car il en est, tous ne sont pas
Coustou, Pigal, Bouchardon, Phidias),
Avait fait un dieu du tonnerre
Si court, si court dans ses proportions,
Qu'on l'aurait pris pour le dieu des Lapons.
Un sage ami lui fit remarquer sa bévue.
Le pauvre homme, croyant corriger ce défaut,
Vous percha la statue
Sur un socle bien haut.
Tu pensais la grandir, la voilà plus petite,
Dit l'ami, tu fais comme un roi
Qui, voulant illustrer un homme sans mérite,
Lui donnerait un haut emploi.

Le Recueil des Fables de l'abbé Lemonnier est suivi de plusieurs jolis *Contes* et d'*Épitres* fort spirituelles.

Aucun fabuliste, cela est avéré, ne saurait être mis de

niveau à côté de l'incomparable La Fontaine : on chercherait donc très mal à propos à établir même des points d'analogie entre les fables de notre abbé et celles du maître, car elles sont en général conçues d'une manière tout-à-fait différente ; mais on pourrait être mieux reçu à trouver du rapport dans le caractère de ces deux moralistes. Lemonnier, en effet, tenait de la simplicité de La Fontaine ; il avait un peu de ses distractions, beaucoup de sa malice, et toute son aimable bonhomie.

Cet excellent homme méritait d'avoir des amis ; il compta parmi les siens Diderot, Raynal, Élie de Beaumont, Grétry, Sedaine, qui lui dut l'idée première de son opéra de *Rose et Colas ;* il fut aussi lié avec les peintres Greuze, Vien, et Lemonnier son parent, avec le dessinateur Cochin, avec la célèbre actrice Sophie Arnoult ; et telle était la réputation du bon abbé, que son intimité avec une comédienne n'était pas même regardée comme une imprudence.

Heureux si la fortune eût un peu plus tôt pensé à lui, qui n'y songeait guère ! Il ne posséda long-temps pour subsister que l'emploi de chapelain de la Sainte-Chapelle, où il avait été appelé en 1743 ; il fut ensuite aumônier des gardes du comte d'Artois, et obtint assez tard, dans son pays natal, une cure dont le casuel devint le revenu des pauvres.

Il publia en 1778 les *Fêtes des bonnes gens de Canon, et*

des rosières de Briquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte, simple et touchant récit qui fut une bonne œuvre, car le livre était imprimé au profit d'une pauvre rosière. Cet ouvrage est suivi du *Curé de Briquebec*, conte moral; de la *Bergère bienfaisante*, petit drame pastoral; du *Discours d'un nègre marron qui a été repris et va subir le dernier supplice*. Dans ces divers opuscules se montre le plus pur amour de l'humanité.

L'abbé Lemonnier, devenu curé d'un bourg de Basse-Normandie, jouissait de cette situation conforme à son ambition modeste, quand le torrent révolutionnaire vint jusqu'à lui. Victime, comme tant d'autres honnêtes gens, il fut incarcéré d'abord à Sainte-Marie-du-Mont, puis à Paris à Sainte-Pélagie, et il eût péri sans la réaction de thermidor. Echappé des chaînes de l'anarchie, la misère l'attendait, si on ne lui eût offert une place de bibliothécaire du Panthéon, que la mort de Pingré venait de laisser vacante. A ce retour de fortune s'en joignit un autre; l'Institut, nouvellement formé, admit dans son sein l'estimable traducteur de Térence et de Perse, le fabuliste ingénieux, l'homme de bien. C'est dans sa studieuse retraite du Panthéon que Lemonnier mourut paisiblement comme il avait vécu, le 5 avril 1797, à l'âge de 76 ans.

Les œuvres de l'abbé Lemonnier sont: Les *Comédies de Térence*, traduction avec le texte en regard et des no-

tes, Paris, Ant. Jombert, 1771, 3 vol. in-8°, ornés de gravures d'après Cochin; *Fables, Contes et Épîtres*, Paris, même éditeur, 1773, 1 vol. in-8° et in-12; *Le bon fils*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, Paris, veuve Duchesne, 1773, in-8°; Les *Satires de Perse*, traduction, 1774, in-8°; *Fêtes des bonnes gens de Canon et des rosières de Briquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, Paris, 1778, in-8°; *Observations sur le pronom* soi, insérées dans la *Décade philosophique*, tome x. — Le libraire Auguste Delalain a publié en 1817 les *Satires de Perse*, avec les deux traductions de Sélis et de l'abbé Le monnier.

Mme DE SÉVIGNÉ.[1]

« Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se « connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. » Ainsi s'exprime un philosophe qui a droit à notre admiration, mais que l'on ne saurait s'empêcher de trouver parfois trop rigoureux et frondeur. J.-J. Rousseau n'a pas toujours ménagé les femmes dans ses écrits ; et comment les femmes se vengent-elles de ce procédé ? J.-J. Rousseau est leur auteur favori. Il n'y a pourtant là qu'une apparente contradiction. Quoi qu'il en soit, l'Aristarque sévère voulait bien condescendre à quelque indulgence envers la plus belle moitié du genre humain : « Les « femmes, ajoute-t-il, peuvent réussir aux petits ouvra- « ges qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du « goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie « et du raisonnement (2). » Voilà au moins une concession : les femmes d'ailleurs sont assez bienveillantes pour

(1) Cette Notice est placée en tête d'un *Choix moral de lettres de madame de Sévigné*, publié en 1824 par le libraire Auguste Bouland, 3 vol. in-12 et in-18, de l'imprimerie de Firmin Didot.

(2) *Lettre à Dalembert sur les spectacles.*

ne pas bouder contre leur austère ami, tout en ayant à opposer à son opinion des exemples et des faits nombreux en leur faveur.

Sans entrer dans une telle discussion, où la courtoisie se trouverait peut-être en conflit avec la vérité, on pourrait dire, sans crainte d'opposition, que les femmes ont un domaine à peu près exclusif dans les vastes champs de la littérature : ce domaine est le style épistolaire qui semble leur appartenir en propre. Leur esprit, ingénieux et flexible, se prête à merveille aux formes diversifiées d'un genre qui veut avant tout de la facilité, de l'abandon, un sentiment délicat des bienséances. Le style épistolaire se définirait mal; il échappe à l'analyse, il n'a aucune règle, il se sent, il se devine, il plaît par un certain je ne sais quoi. Voiture et Balzac ont écrit des lettres qui eurent autrefois un succès de vogue, et qui sont maintenant tombées dans l'oubli : c'est que Balzac et Voiture, écrivant leurs moindres billets sous l'influence de leur vanité, les ont entachés de cette affectation qui constituait le bel esprit de leur temps, et qui nous les rend d'une fadeur intolérable. Plus tard, Voltaire mit son cachet à des lettres éminemment spirituelles, monument du génie le plus souple qui fut jamais. Cependant, celles qu'on aime surtout à relire ont été tracées par des mains de femmes, et parmi ces femmes brille au premier rang madame de Sévigné.

Madame de Sévigné ne se croyait pas une femme auteur, et elle l'est devenue à son insu. En dépit de ce qui a été dit sur ce point, il est permis de conjecturer qu'elle ne se doutait guère, en écrivant, qu'elle fît un livre ; et, comme l'a finement observé un biographe : « Si elle est « devenue célèbre, on peut, à la rigueur, dire que ce ne « fut pas sa faute (1). » Il est toutefois avéré que certaines de ses lettres, à mesure qu'elles étaient écrites, passaient de mains en mains dans les cercles de l'époque, et qu'elle ne devait pas ignorer cette circonstance ; mais ce n'était pas sa correspondance intime qui sortait ainsi de l'incognito, et c'est dans son intimité que madame de Sévigné se montre le mieux. Jusqu'à un certain point, ce n'est donc pas un auteur que nous avons en vue, quand nous lisons madame de Sévigné ; nous ne la lisons même pas, nous l'écoutons causer ; c'est une conversation charmante, dont elle fait tous les frais avec une aisance et un naturel parfaits. Son style est si animé, que nous la voyons penser, parler, agir, et toujours bien penser, bien dire et bien faire. Cette illusion subsisterait-elle, si madame de Sévigné eût réellement songé au public en s'adressant à sa fille et à ses amis? Non, sans doute, car alors la fa-

(1) Grouvelle, qui a donné une belle et bonne édition des *Lettres de madame de Sévigné*, Paris, Bossange, Masson et Besson, 1806, 8 vol. in-8, avec portraits.

miliarité eût disparu, et la familiarité est son attrait le plus piquant. Sous ce rapport, ses lettres forment un recueil qui, selon toute vraisemblance, restera unique en son genre : elles sont du nombre de ces choses qui ont une telle empreinte d'originalité, que plus on cherche à les imiter, plus on les rend inimitables.

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, naquit le 5 février 1626, à Bourbilly près de Sémur. Fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Coulange, elle tenait, par son père, à une maison illustrée dans la carrière des armes, et par sa mère à une famille de robe non moins distinguée. Le baron de Chantal était d'une vaillance reconnue ; il périt dans l'attaque de l'île de Rhé, faite en 1627 par les Anglais, pour soutenir la Rochelle et le protestantisme ; on prétend même qu'il y fut tué de la main de Cromwell. Marie de Rabutin trouva dans sa famille un autre genre d'illustration. Son aïeule, fondatrice de l'institut des religieuses de la Visitation, sous la direction de St-François-de-Sales, a reçu la canonisation en récompense de sa piété. Il était réservé à l'héritière de deux maisons si diversement honorées, de se créer par elle-même une gloire non moins différente et non moins durable.

La jeune de Chantal, privée de son père, lorsqu'elle n'avait guère qu'un an et demi, fut bientôt tout-à-fait orpheline : nous la voyons en effet, dès l'année 1636,

sous la tutelle de son oncle maternel, Christophe de Coulange, abbé de Livry. On est généralement curieux de savoir quelle fut la jeunesse des personnes célèbres : ces sortes de recherches ont de l'attrait : on aime à suivre la direction et les progrès d'un heureux naturel, à trouver dans l'enfance les prémices d'un âge mûr devenu fécond. Une semblable investigation serait certes bien intéressante, ayant pour objet une femme dont le nom est, pour ainsi dire, synonyme de l'esprit le plus délicat ; mais les détails de la première éducation de mademoiselle de Rabutin nous manquent ; heureusement la lecture de sa correspondance y supplée par induction. Il est aisé d'y reconnaître, auprès des qualités dues à une bonne nature, cette instruction solide, ce savoir étendu et varié, cette saveur de style, que la seule nature ne donne pas, et qui sont le bienfait d'un enseignement bien dirigé. Les bons esprits complètent eux-mêmes leur éducation ; ainsi dut faire mademoiselle de Rabutin.

Elle avait dix-huit ans, lorsqu'elle entra dans le monde par son mariage avec le marquis de Sévigné. Elle apportait à son époux une dot de cent mille écus, somme considérable en ce temps-là. M. de Sévigné, d'une ancienne maison de Bretagne, était allié à celle de Retz ; cette parenté des Sévigné les attachait à la Fronde ; aussi est-il à noter que Louis XIV resta prévenu contre eux, et qu'ils eurent peu de part à ses largesses.

Les premiers temps de cette union furent heureux ; mais ce bonheur s'évanouit. Le marquis aimait le plaisir et la dépense ; insouciant et léger, il ne se faisait pas scrupule de négliger sa femme pour se livrer à des attachements indignes de soutenir la comparaison. Ainsi délaissée, madame de Sévigné, brillante d'attraits, de jeunesse et d'esprit, fut exposée à plus d'un piége : la séduction vint l'entourer, avec les formes gracieuses qu'elle sait revêtir à la cour ; mais l'esprit aide la vertu. La première de ces qualités eût sauvé madame de Sévigné, indépendamment de la seconde, et elle possédait toutes les deux au suprême degré. Le comte de Bussy, son cousin, bel homme et homme de mérite, que nous voyons figurer dans la correspondance, se passionna pour elle ; mais il fut découragé par ce ton simple et précis que sait prendre une femme, forte d'une vertu exempte de pruderie et du sentiment de sa supériorité.

Madame de Sévigné atteignait sa vingt-cinquième année, quand son mari fut tué dans un duel, dont la cause n'a pas été suffisamment éclaircie. Bien qu'elle eût beaucoup souffert des torts d'un époux inconstant, elle lui donna des larmes sincères. Bussy rendait justice à tous deux en disant : « Il aima partout, et n'aima rien de « si aimable que sa femme ; cependant elle n'aima que « lui avant et après sa mort. »

Veuve à vingt-cinq ans, elle se vit plus que jamais en

butte à des galantes entreprises. Parmi ses adorateurs se distinguaient le prince de Conti, frère du grand Condé; le trop malheureux surintendant Fouquet, dont elle raconte la disgrâce d'une façon si intéressante, et pour qui elle fit preuve d'une amitié courageuse; le chevalier de Méré, connu par son intimité avec madame de Maintenon; Ménage et le comte du Lude. Mais une sagesse inaltérable donna un démenti continuel à la malice de Bussy qui brûlait d'inscrire sa cousine sur la liste des femmes galantes de la cour. Avec les amants se présentèrent les maris, tout aussi vainement. L'amour maternel ne laissait déjà plus de place à d'autres sentiments dans le cœur de Sévigné. Elle ne voulut pas consentir à échanger son indépendance contre une félicité douteuse, et se consacrant désormais à ses enfants, leur bien-être devint sa principale étude. Elle vécut dès lors avec cette douce sécurité que donnent une ame pure, un esprit élevé, une vertu sans reproche.

Un fils et une fille étaient les fruits de son mariage. Le fils hérita en partie de la légèreté de son père. Quelques écarts de jeunesse causèrent plus d'une alarme à sa mère, qui le témoigne assez par ce peu de mots si pleins de naturel: *Que de chagrins on a, quand on aime avec attention!* Toutefois le marquis de Sévigné se recommande comme amateur des lettres. Racine et Boileau furent ses amis. Cette liaison suffirait pour attester son discerne-

ment, si d'ailleurs la tradition ne nous eût transmis qu'à du savoir il unissait, d'une façon éminente, cette exquise urbanité, caractère distinctif de la cour de Louis XIV. De bonne heure il quitta cette cour où il crut ses services militaires mal récompensés ; il se maria, n'eut pas d'enfants, se livra à la haute dévotion janséniste que sa mère nomme plaisamment *la glu du faubourg Saint-Jacques*, et mourut en 1713, à l'âge de soixante-dix ans.

On ne saurait prononcer le nom de madame de Sévigné, sans que celui de sa fille vienne aussitôt s'y joindre. Quoique l'une ait droit de nous intéresser infiniment plus que l'autre, elles sont toutes deux inséparables dans nos souvenirs. C'est un privilége des personnes illustrées par leurs talents, de refléter leur gloire sur leur entourage, et de faire passer à l'avenir avec elles les objets de leur affection. La fille de madame de Sévigné jouit de cet avantage. Ces deux femmes charmantes vont à la postérité l'une à côté de l'autre. Leur attachement mutuel est l'objet principal de ces lettres tant relues. La tendresse de la mère ajoute aux graces de la fille. Cette tendresse, il est vrai, cause bien des redites ; mais, comme l'a fait observer un homme très spirituel (Chamfort) : « S'il y a « des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a « pas pour le cœur. » Ce n'est pas qu'il ne se soit élevé contre la fille des préventions qui n'ont pas même épargné la mère. Certaines bouderies, plus ou moins prolon-

gées, ont donné à penser que cette tendresse, exagérée dans l'expression, n'était pas tout-à-fait sincère en réalité. Une telle assertion est malheureuse ; sans chercher à la combattre sérieusement, il semble qu'il vaille mieux la laisser tomber d'elle-même. Malheur aux esprits chagrins qui, par une critique intempestive, troublent leur propre plaisir et celui des autres !

Mademoiselle de Sévigné ne pouvait manquer de devenir une femme remarquable. Douée d'un esprit plus sérieux que brillant, elle prit goût à la philosophie, et se fit cartésienne. Son frère la raillait sur son habileté en métaphysique, sur son goût des *choses fines et distillées ;* ce qui sert au moins à prouver qu'elle avait un tour d'esprit délié, avec beaucoup d'aptitude et de pénétration. Au demeurant elle était fort belle. Lorsqu'elle fut présentée à la cour, le marquis de Tréville dit ce mot qui fit bruit : « Cette beauté brûlera le monde. » Les vers que Benserade fit à sa louange, et les portraits qui nous restent d'elle, témoignent que sa figure était effectivement très distinguée, quoique non exempte d'un certain air dédaigneux. Bien jeune encore, elle fut mariée au comte de Grignan. Les lettres font suffisamment connaître le caractère de cet époux et les suites de cette union. Madame de Grignan mourut sans postérité en 1705, âgée de cinquante-sept ans. Il paraît que ce nom est éteint, aussi bien que celui de Sévigné.

Parler de madame de Grignan, c'est encore s'occuper de sa mère : rendons toutefois à celle-ci notre attention spéciale, et jetons les yeux sur les restes d'une si belle vie.

En mariant sa fille au comte de Grignan, de préférence à tout autre, elle avait compté conserver près d'elle cet objet d'une si tendre sollicitude. Il n'en fut pas ainsi. M. de Grignan eut ordre de se rendre en Provence, en qualité de lieutenant-général dans ce gouvernement. Son séjour y fut prolongé par l'absence du gouverneur, le duc de Vendôme. C'est à cette circonstance, indifférente au fond, que nous devons tant de lettres qui charment nos loisirs ; en sorte que cette séparation, nommée par l'auteur son *mauvais temps*, nous procure des heures délicieuses. Nous nous enrichissons de ce qu'elle perd ; ses privations composent nos jouissances. Dès ce moment, nous voyons la mère et la fille s'appeler, se désirer, voyager alternativement l'une vers l'autre. Dans les intervalles de réunion et de séparation, nous perdons, nous ressaisissons tour à tour leurs aimables confidences. C'est un plaisir entremêlé de regrets, il n'en a peut-être que plus de vivacité.

L'établissement de M. de Sévigné, en 1684, mit sa généreuse mère dans un embarras de fortune assez grand, par suite des sacrifices qu'elle s'imposa. Pour y subvenir et réparer ce malaise, il ne fallut pas moins que toute

son économie et la sagesse de son administration ; car, pour le dire en passant, si ce qu'on est convenu d'appeler esprit se concilie rarement avec cet art plus commun de gouverner ses affaires, madame de Sévigné a fait voir cette alliance de l'esprit le plus brillant, avec l'esprit d'ordre le mieux entendu. Ce simple fait est encore, ce nous semble, en l'honneur d'une femme dont l'ambition était, avant tout, de se montrer une bonne mère de famille.

Or, l'existence d'une mère qui trouva dans son cœur le mobile de toutes ses actions, d'une femme qui, bien que née dans un rang élevé de la société, ne conçut point la pensée d'attirer sur elle l'attention publique, une telle existence doit être semée de peu d'incidents notables. Son biographe chercherait en vain à donner au récit des couleurs variées. Ses efforts superflus à cet égard sont encore un éloge. Heureuse la femme dont la vie se résume en peu d'événements, et dont l'histoire est simplement celle de son esprit et de son cœur ! S'il est vrai que *la vie des gens de lettres soit dans leurs ouvrages*, celle de notre aimable auteur est concentrée dans sa correspondance. Celui qui voudrait la retracer avec vérité, aurait donc à en puiser là les détails, et risquerait trop d'en affaiblir le coloris.

Pour achever rapidement cette esquisse, il suffit de faire voir madame de Sévigné voyageant sans cesse par la pensée de Paris en Provence, et y transmettant l'effu-

sion de son active sensibilité ; ou, de la représenter à Paris, faisant par cette même sensibilité les délices d'une société choisie, dont M. de la Rochefoucauld et madame de la Fayette étaient les fidèles habitués ; ou enfin, de la montrer, cherchant le calme de la retraite à sa terre des *Rochers*, qu'elle appelait sa *solitude*.

Entre autres prérogatives, madame de Sévigné eut le privilége de conserver long-temps ses agréments extérieurs : à cinquante ans, Coulange la gratifie du surnom de *Mère-beauté*. Nous tairions cette circonstance, peu importante en soi, si elle ne fournissait un nouvel exemple de cette vérité, que la sérénité de l'ame contribue beaucoup à préserver la beauté du ravage des ans.

Madame de Sévigné habitait sa *solitude* en mai 1694, lorsqu'elle reçut la nouvelle que sa fille était en danger. Soudain elle vole en Provence, prodigue à madame de Grignan les soins les plus passionnés, l'arrache au trépas, et six mois après, le 14 janvier, succombe elle-même à tant d'agitations et d'inquiétudes. Elle était âgée de soixante-dix ans, quand la mort la ravit à ses nombreux amis, et à la France qui n'appréciait pas encore la grandeur de cette perte. Déposés dans l'église collégiale de Grignan, ses restes y demeurèrent paisiblement jusqu'en 1793, époque où ils furent profanés par des Vandales qui se partagèrent le cercueil de plomb renfermant la dépouille mortelle de ce qu'il y eut de plus aimable sur la terre!

Nous l'avons dit, la vie de Sévigné est dans ses lettres; elle y est d'autant plus fidèlement tracée, que, suivant toute probabilité, cette femme si distinguée n'eut jamais la pensée que sa correspondance dût être publiée un jour. Ce fut une heureuse trahison en faveur de la postérité, le secret d'un cœur sensible et généreux dévoilé avec une douce perfidie, en un mot la nature prise sur le fait.

Indépendamment de ce touchant intérêt qu'elle sait répandre sur les détails de sa vie domestique, madame de Sévigné nous offre un tableau vrai de la cour de Louis XIV. Une foule de particularités et d'anecdotes, de riens, si l'on veut, mais de riens qu'elle sait embellir, nous mettent au fait des mœurs de cette cour renommée, de son étiquette, du ton qui régnait alors. Les lettres de Sévigné sont à cet égard de curieux mémoires. On est d'accord quant au mérite du style : tantôt fort, tantôt léger; tour à tour d'un abandon facile et d'une éloquence nerveuse; presque toujours élégant, et surtout animé, il se plie avec flexibilité à tous les sujets, à tous les tons, à toutes les nuances. Un naturel exquis en fait le charme, et partout on sent que cette correspondance est une gracieuse causerie écrite.

Si l'on a beaucoup dit pour l'éloge, on a beaucoup dit aussi pour la critique. La personne n'a pas été plus épargnée que le style. L'un juge que madame de Sévigné est une *précieuse;* l'autre lui reproche son engouement pour

la cour ; celui-ci accuse de jansénisme une femme qui regrette *de ne pouvoir devenir dévote ;* celui-là se récrie contre sa médisance. Fontenelle, je crois, traite madame de Sévigné de *Caillette :* elle ne paraît pas exempte en effet d'un peu de commérage ; mais c'est un commérage de si bonne manière ! Est-il possible de babiller avec plus de grace, d'enjouement et d'imagination ? La critique s'exerce encore sur des tournures de phrases, sur certaines locutions qui heurtent aujourd'hui la délicatesse de nos oreilles ; mais la critique oublie que le secret des lettres a été violé, et que notre langue n'était pas alors purgée des mots qui nous offensent, raffinés que nous sommes. Enfin on a répété jusqu'à satiété ce mot d'elle si connu : *On se dégoûtera de Racine comme du café ;* soit, c'est une erreur, et l'on ne se dégoûte ni de l'un ni de l'autre : nous ne prétendons pas dire qu'elle ait été sans préjugés ; nous avons une opinion bien autre ; mais nous ne saurions nous empêcher de penser que Voltaire était lui-même sous l'empire d'une prévention outrée, lorsqu'il prétendait qu'elle manque de goût. Cette accusation marque de la part du grand homme une absence totale de bonne foi contre laquelle, par malheur, il ne sut pas toujours se tenir en garde.

Madame de Sévigné a été comparée à Cicéron, à Montaigne ; on ne saisit pas bien de telles analogies : on a cru lui reconnaître aussi des traits de ressemblance avec

La Fontaine : le seul rapport qui existe, à notre sens, entre elle et ce dernier, c'est que, ainsi que La Fontaine, madame de Sévigné ne doit se comparer qu'à elle-même. Toutefois on pourrait lui appliquer ce que La Harpe dit de notre fablier. On se trompe fort, si le passage suivant, écrit pour lui, n'aurait pu l'être aussi bien pour madame de Sévigné :

« Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention « n'est pas commune ; elle lui est demeurée entière : il en « a trouvé le secret, et l'a gardé. Il n'a été, dans son « style, ni imitateur, ni imité ; c'est là son mérite. Com- « ment s'en rendre compte ? Il échappe à l'analyse qui « peut faire valoir tant de talents, et qui ne peut ap- « procher du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît ? « Peut-on discuter ce qui nous charme ? Quand nous « croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira le livre, et « se dira cent fois davantage. Et peut-être, si ce génie « heureux pouvait lire tout ce que nous écrivons à sa « louange, peut-être nous dirait-il : vous vous donnez « bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire ; « il m'en coûtait bien peu pour y parvenir. »

COUP-DŒIL RÉTROSPECTIF

SUR

VOLTAIRE ET J.-J. ROUSSEAU.

Jeune, je possédais le précieux privilége de compter de vieux amis, parce que ceux de mon père m'honoraient de leur affection. L'un d'eux, artiste de mérite, avait vu Voltaire et J.-J. Rousseau; il avait eu même l'avantage de se trouver en relation avec eux. J'aimais à l'entendre causer des deux plus grandes renommées littéraires du XVIII^e^ siècle. Si la jeunesse est curieuse, la vieillesse est conteuse. Le vieil artiste se plaisait aux redites, et moi à le laisser redire, particulièrement au sujet des philosophes de Genève et de Ferney, pour la mémoire desquels j'étais alors dans toute ma ferveur. J'avais fait plus, j'avais prié mon vénérable ami de fixer ses souvenirs sur le papier, et complaisamment il s'était rendu à ma demande. Le manuscrit qu'il m'a laissé m'a toujours paru curieux, en ce qu'il présente, pour ainsi

dire, deux portraits peints d'après nature. Je donne à ce titre le récit qui va suivre : c'est un contemporain du siècle dernier qui s'adresse aux hommes de notre siècle.

« Parmi les hommes célèbres que je connus autrefois à Paris, il en est deux qui ont régné sur leur époque, et qui ont dirigé le cours des idées vers les résultats que nous pouvons enfin juger. Je veux parler de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Quoique je fusse fort jeune lorsque je vis ces deux coryphées de la philosophie moderne, et quoiqu'ils fussent eux-mêmes au terme de leur carrière, je ne saurais, les ayant vus, les avoir oubliés, et leur souvenir vit dans ma mémoire. Pour vous, mon jeune ami, je vais retracer ce que je me rappelle d'un passé qui ne saurait être indifférent au temps présent ; mais, en acquiesçant à votre désir, je vous avertis qu'il faut vous résoudre à subir la prolixité d'un vieillard. Je ne prétends pas d'ailleurs porter ici un jugement littéraire sur nos deux grands écrivains : je ne vous parlerai guère que de leurs personnes : peintre, j'offre des portraits à votre curiosité.

« J'avais vingt ans, quand Voltaire revint de Ferney à Paris. Son retour eut lieu le 10 février 1778, le jour même des obsèques de Lekain, et quatre mois après, le 30 mai, il n'existait plus. Je ne le vis donc que durant ce

court intervalle, mais assez souvent et avec assez d'attention pour que ses traits me soient demeurés bien présents. J'étais à la fameuse représentation d'*Irène*, qui fut pour lui un véritable triomphe, et où son buste fut couronné sur la scène, au milieu d'inexprimables acclamations; j'assistais à la séance de l'Académie française, où l'on eut le singulier spectacle du patriarche de Ferney serrant dans ses bras Francklin, l'apôtre de la liberté dans le nouveau monde; je vis dans les rues de Paris le peuple enthousiasmé se pressant sur le passage de l'auteur de la *Henriade*, et criant *vive Voltaire!* Enfin, introduit chez ce grand homme par son ami le marquis d'Argental, je pus contempler et entendre de près celui dont le génie exerçait tant de pouvoir. Les derniers temps de la vie de Voltaire portèrent sa gloire à son comble, et durent satisfaire amplement son amour-propre. La ville et la cour se le disputaient; les femmes surtout l'accablaient de cajoleries; il était comme assiégé dans sa maison, et n'en pouvait sortir sans que sa voiture fût contrainte d'aller au pas, à cause de la foule qui l'entourait; il eût été de mauvais ton de ne l'avoir pas vu; on répétait avec exaltation les moindres mots sortis de sa bouche; on ne parlait plus que de Voltaire, et tout le reste était oublié. Aussi disait-il souvent: « On m'étouffe « sous des roses.» Jamais peut-être pareille ovation ne fut décernée à un simple particulier. Traité comme le prince

de la littérature, Voltaire reçut les hommages qu'on n'accorde guère qu'aux souverains. C'était, en ce temps-là, une manière de faire de l'opposition, et dans cette manifestation si éclatante de l'opinion publique, j'entrevis un germe des grands événements qui ont éclaté quelques années après. Si dans cette occasion j'admirai l'écrivain illustre qui était devenu l'objet d'une attention universelle, je n'admirai pas moins la générosité française. Je compris tout ce qu'on pouvait attendre d'une nation capable de se passionner ainsi pour la gloire.

« Voltaire était d'une stature assez haute, et d'une maigreur prodigieuse ; ses jambes surtout étaient extrêmement grêles, quoique agiles. Son visage était très décharné, le front bien dessiné, la bouche grande, le menton et la mâchoire inférieure poussés en avant, point ou presque point de barbe. Sa parole avait quelque chose de sépulcral. Il portait habituellement la tête inclinée, et la relevait avec vivacité en parlant. Les portraits qu'on a de lui sont généralement ressemblants, et en particulier la statue qu'on doit au sculpteur Houdon ; mais on n'a pu rendre la singulière expression de ses yeux, tantôt d'une séduisante douceur, tantôt peignant la malice et la causticité dans toute leur énergie, selon les diverses passions dont son imagination mobile était affectée tour à tour. Sa conversation était simple et naturelle, lorsqu'il n'était question ni de ses antagonistes, ni de la

religion ; mais quoique personne ne sût mieux dire des choses délicates et flatteuses, son ton devenait aigre et incisif à la moindre contradiction. Cela se conçoit aisément, si l'on songe à son excessive susceptibilité, ainsi qu'à l'adulation et aux injures qui lui ont été prodiguées. Plusieurs de ses actions sont empreintes de magnanimité ; mais je crois qu'il était plutôt irritable que sensible ; l'esprit satirique s'allie mal avec la bonté du cœur, et je doute fort qu'il fût constamment aimable dans le commerce intime de la vie. Quelqu'un me disait : « Combien « n'y a-t-il pas à gagner auprès de cet homme extraor- « dinaire, et que je voudrais passer une année avec lui ! « Pour moi, lui répondis-je, je n'y passerais pas un « mois, car enfin j'aime aussi à avoir raison quelque- « fois. » C'est ce que sentait un ami de Voltaire, M. de Cideville, quand il lui dit un jour : « Vous êtes si im- « patiemment jaloux, que, si vous vous mettiez à faire « la cuisine, vous ne pourriez bientôt plus souffrir votre « cuisinier, tout bon qu'il est. »

« Si je n'aurais pas voulu vivre avec M. de Voltaire, j'aurais regardé comme une consolation de passer mes jours auprès de Jean-Jacques Rousseau. Il me semble qu'il reste trop de préventions contre la mémoire du philosophe de Genève. Ses *Confessions*, qu'on a tant lues, ses *Dialogues* qu'on lit si peu, et sa *Correspondance*, donnent la clé de son caractère qui fut un phénomène social ;

mais, pour le bien connaître, il faudrait l'étudier soigneusement, dans sa conduite et ses écrits d'abord, ensuite dans le rapport qu'ils ont avec les écrits et la conduite de ses contemporains. Cette étude, qui en vaut bien une autre, car elle est éminemment philosophique, voudrait du temps, une impartiale attention, et cette ardeur de vérité qui était tout le génie de Jean-Jacques. On a plus tôt fait de décider sur la parole d'autrui. Rousseau devait être traité sévèrement, comme il l'est encore, parce qu'on a jugé d'après les règles communes un homme tout d'exception ; et il ne fut exceptionnel et anormal cependant, que parce qu'il se rapprocha, autant qu'il put, de la nature, dont nous tendons sans cesse à nous éloigner. En général, ses critiques, dans leur violence, et ses partisans, dans leur enthousiasme, ne sont les uns ni les autres dans les conditions nécessaires pour apprécier sainement cet infortuné grand homme. Quoique lui-même il ait pris le soin de mettre son cœur à nu, on n'a pas su ou voulu lire dans ce cœur ouvert, ou bien on s'est révolté contre cette voix ferme qui, en s'accusant, accusait notre nature, contre cet homme qui dévoilait les faiblesses cachées de l'humanité, en mettant au grand jour les siennes propres. Des deux côtés il y a eu légèreté ou passion, et la passion et la légèreté sont mauvaises conseillères. Pour connaître Jean-Jacques, il faut avoir été malheureux comme lui,

comme lui avoir vécu dans la retraite, s'être placé, autant qu'il est possible, en dehors des préjugés mesquins qui tyrannisent nos sociétés civilisées. Rousseau, je le pense, fut bon et trop méconnu; ses actions généreuses furent mêlées, il est vrai, à de grandes fautes, et ses admirables livres sont entachés d'exagérations et de paradoxes; mais, je le crois aussi, les fautes de sa conduite furent celles qui sont inséparables de notre faiblesse, et dans les erreurs de son jugement il fut toujours de bonne foi en se trompant.

« On a décidé légèrement, on répète encore sans plus ample examen, que Rousseau se donna un tort grave en compromettant la réputation de plusieurs de ses contemporains; on a jugé (ceci est plus sévère encore) qu'il fut coupable en ménageant si peu la mémoire de madame de Warens, sa bienfaitrice. Il y a ici un fait omis qu'il importerait de rappeler. C'est que l'intention formelle de Rousseau était que ses *Confessions* ne fussent point publiées avant la mort des personnes qui s'y trouvaient forcément rattachées. Cet ouvrage ne parut d'abord qu'avec des initiales, conformément aux manuscrits (1); mais bientôt intervint la malignité, avec ses interprétations et

(1) Les premières éditions, celle de Neuchâtel et celle dite de Baskerville, en portent le témoignage.

(Note de l'Éditeur.)

ses commentaires ; on chercha, on devina les noms que les initiales cachaient, et depuis lors, toutes les éditions subséquentes ont propagé ces noms en toutes lettres. Voilà d'où est venu le scandale, et à qui l'on doit impartialement l'attribuer. Au reste, le temps est arrivé pour tous, le temps, ce suprême arbitre, qui jette dans l'oubli les œuvres des hommes, ou les perpétue en y effaçant les taches passagères.

« S'il était quelqu'un que je désirasse voir, c'était Jean-Jacques. Il fut la seule personne que je recherchai avec empressement. J'avais beaucoup lu ses ouvrages, et je me sentais attiré vers lui par une douloureuse sympathie. Je savais en même temps qu'il était d'une misanthropie inabordable ; notre connaissance devenait donc difficile à établir : j'en fis les premiers frais, et je réussis au-delà de mon attente. Rousseau habitait alors la rue qui depuis a pris son nom, et il venait souvent jouer aux échecs près de là, dans un café qui existe encore. Je l'y vis plusieurs fois, sans oser l'aborder ; mais, ayant demandé apparemment qui j'étais, et quelqu'un lui ayant dit que je venais de faire un voyage en Italie, de lui-même il m'adressa un jour la parole, pour causer de Venise où il avait été autrefois secrétaire de la légation française. Par fortune, il se trouva qu'il était de bonne humeur ce jour là, car il me raconta assez gaîment, sur son séjour à Venise, plusieurs particularités que j'ai re-

vues ensuite consignées dans ses *Confessions*. Peu de temps après je le rencontrai à l'Opéra, un soir que l'on donnait son *Devin du village*. Nous parlâmes de musique, et je lui plus au point qu'il m'invita à le venir voir chez lui. Vous jugez bien que je n'eus garde d'y manquer : j'allai lui faire ma visite un matin : il était occupé à classer dans un herbier des plantes qu'il avait rapportées d'une promenade de la veille. Il me reçut d'un air affable : « Que n'ai-je toujours fait ainsi, me dit-il ! copier de la « musique pour vivre, et herboriser pour amuser mes « loisirs, avec cela on ne devient point célèbre, mais on « vit tranquille, et le repos est le seul bonheur auquel « on puisse raisonnablement prétendre ici-bas. Malédic- « tion sur le jour fatal où l'on commença de me montrer « au doigt ! » Sa Thérèse cousait, assise auprès de la fenêtre ornée en dehors de quelques pots de fleurs. Un chardonneret chantait dans une cage entourée de verdure. Le logement, au quatrième étage, était composé de deux pièces seulement, mais bien arrangé ; le mobilier très simple, mais fort propre. Il règnait là un ensemble de paix et d'ordre qui avait quelque chose de touchant. J'amenai la conversation sur la musique italienne, sujet favori de Rousseau. Il dit sur l'art en général des choses pleines de justesse et d'un sentiment exquis : après quoi il se mit à son épinette, et d'une voix faible et un peu cassée, mais expressive, il chanta plu-

sieurs fragments d'opéras qu'il avait rapportés d'Italie, et un air qu'il avait récemment composé sur des paroles de Métastase, morceau singulièrement gracieux que je n'ai jamais entendu depuis, et qui sans doute est demeuré inconnu. Il me lut aussi un passage des *Rêveries*, son dernier ouvrage, qu'il écrivait alors. C'était la description enchanteresse de l'île de Saint-Pierre, où il avait séjourné lorsqu'il fut exilé de France.

« A partir de là je le vis de temps en temps, jusqu'à l'époque de son départ pour Ermenonville, où il mourut peu après, de mort naturelle, suivant les uns, et d'une mort volontaire, au dire des autres. Tant que dura notre liaison, s'il m'est permis d'appeler de ce nom mes relations avec lui, je l'entendis s'exprimer quelquefois avec une tristesse profonde, mais jamais avec cette amertume et cette dureté dont on l'accusait. Il est vrai de dire que j'évitais scrupuleusement tout ce qui aurait pu lui rappeler les tracasseries et les persécutions dont il était ou se croyait la victime.

« Rousseau était d'une taille moyenne, maigre, mais bien proportionné. Les infirmités et les chagrins, plus encore que l'âge et le travail, avaient voûté son dos et incliné sa tête. Il avait le front spacieux, le teint brun et légèrement coloré aux pommettes, le nez arqué, la bouche petite et gracieuse, les yeux fort enfoncés sous d'épais sourcils, mais vifs, perçants, scrutateurs. Dans

l'affaissement de ses traits et les rides du front et des yeux se peignait la mélancolie, dont sa physionomie offrait d'une manière prononcée tous les caractères. Son sourire, pour ainsi dire craintif, avait quelque chose d'aimable et d'attendrissant.

« Je crois volontiers que sa tête était fort affaiblie. Il est sûr que sa méfiance exagérée ressemblait beaucoup à une monomanie, et dénotait un commencement d'aliénation mentale. Avec un caractère tel que le sien, qui eût pu résister aux peines réelles dont il fut abreuvé? Il était ombrageux et susceptible à l'excès, ce qui est la marque d'une extrême sensibilité. Au demeurant, simple dans toutes ses habitudes, sans la moindre prétention d'aucun genre; d'un commerce doux et facile; d'une innocence dans les goûts qui allait jusqu'à l'ingénuité; toutes qualités qui ne peuvent appartenir qu'à un homme essentiellement bon, car comment pourrait-on être méchant avec tant de simplicité?

« La même année vit finir les deux plus grands hommes de leur siècle, Rousseau et Voltaire. Quelle différence dans leurs destinées! L'un, altier, audacieux, caustique, moqueur sans pitié comme sans retenue, jaloux, insatiable, dévoré de l'esprit de domination, vivant et mourant au sein des jouissances de l'ambition satisfaite; l'autre fier et modeste tout à la fois, frondeur austère, tantôt hardi jusqu'au cynisme, et tantôt d'une timidité

d'enfant, humble dans ses désirs, ami de la nature et de la retraite, partisan de la gloire sans aimer les honneurs, soumis aux vicissitudes les plus cruelles, vivant isolé, pauvre, et mourant dans l'abandon : tous deux dignes d'admiration et de respect, tous deux également immortels, quoique par des voies opposées! »

NOTE SUR TALMA,

pour servir à l'histoire de l'art dramatique.

J'ai vu Talma dans ses plus beaux rôles, dans *Britannicus*, *Hamlet*, *Sylla*, *Manlius*, etc. C'est un avantage dont je ne prétends nullement me prévaloir, puisque je l'ai eu en commun avec des myriades de spectateurs, qui conservent aussi bien que moi dans leur mémoire fidèle les traditions du grand acteur.

Il serait inutile de rappeler ici pourquoi et comment Talma remuait dans notre ame des émotions passionnées qui avaient de si vifs retentissements d'enthousiasme : il ne serait pas moins superflu de répéter qu'il n'y avait plus que lui qui nous attachât à la tragédie, et que le goût s'en est éteint sur sa tombe : ceci n'a besoin d'aucune démonstration, et il est malheureusement trop avéré que la muse tragique est tombée dans un profond assoupissement aussitôt après la mort de l'homme qui, seul, avait encore la force de la maintenir debout. C'est aussi alors que le drame, avec un terrible *crescendo* d'exagérations, a fait irruption sur la scène devenue vide. La fin du Roscius moderne fut ainsi préjudiciable au théâtre

français, en proportion de l'utilité de sa vie ; car si ses glorieux efforts, éminemment conservateurs, opposèrent comme une digue au torrent des innovations, l'effort cessant, le torrent a débordé d'autant plus envahissant qu'il avait été mieux contenu.

Les divers points que je ne fais qu'indiquer sommairement, seraient intéressants à examiner ; mais cet article n'est point consacré au développement d'une doctrine, et l'époque des pacifiques discussions littéraires est encore en expectative.

J'ai donc admiré, disais-je, Talma dans ses principaux rôles ; j'ai eu en outre l'avantage de le voir hors de ses rôles : c'est de l'homme plus que du tragédien que je veux parler ici, c'est de Talma, sans la toge et le cothurne. La première fois que je pus le contempler ailleurs qu'à la scène, c'était chez une actrice célèbre de l'Opéra-Comique, l'aimable madame Saint-Aubin. Quoique je fusse bien jeune alors, j'appréciais à toute sa valeur l'heureuse rencontre qui me permettait d'observer de près et d'entendre causer celui que je n'avais encore vu qu'à travers l'optique du théâtre, et que je n'avais écouté que récitant des vers tragiques. Aussi étais-je pour lui, comme on dit, tout yeux et tout oreilles. Dans mon inexpérience d'adolescent, je m'étais mis en tête qu'un homme habitué à peindre les transports d'Oreste, la sombre jalousie d'Othello, l'audace, la colère, la terreur, le déses-

poir, tout ce qu'il y a de fatal dans les passions humaines, devait nécessairement garder sur son visage une empreinte prononcée de sentiments si souvent reproduits : je m'étais dit qu'il ne pouvait être dans un salon qu'un homme à part, sans sympathie avec les pensées rétrécies des gens du monde. Age fortuné où l'on croit aux apparences, où l'on prend au sérieux les choses qui ont l'air grave ! Trop tôt cette confiance ingénue est froissée par le contact du réel, et les illusions qu'on apporte du collége dans la société s'en vont une à une, bien vite, et sans retour ! Je ne trouvai en Talma presque rien de ce que j'avais imaginé. A la vérité, quelques rides soucieuses serpentaient par intervalles sur son front, quand il devenait pensif, mais légères, qui passaient comme le reflet d'un nuage que le vent emporte, ou semblables à un dessin effacé où les formes sont à peine perceptibles.

Plusieurs acteurs de nos théâtres de vaudevilles, réunis ce soir là autour du roi de la scène, offraient un contraste bizarre. On eût cru voir des croquis fantasques de Lantara auprès d'une fresque de Michel-Ange. Nos comédiens bouffons improvisèrent derrière un paravent de petits canevas véritablement plaisants. Leurs lazzis divertissaient beaucoup Talma qui riait aux larmes. Talma éclatant de rire ! cela se conçoit-il ? Mon étonnement fut extrême de voir animée d'une gaîté vive cette belle et noble physionomie, si digne et si sévère à la scène : ce

résultat inattendu déconcertait les idées que je m'étais faites. C'est ainsi que les portraits que notre imagination se façonne des hommes célèbres dont la personne nous est inconnue, ou les caractères que nous leur prêtons d'après leurs actes, se trouvent presque toujours éloignés du vrai. Heureux les hommes qui, beaux de loin, gagnent encore à être vus de près! Sous plus d'un rapport, Talma était de ce nombre. Il est difficile d'être plus uni et plus affable, d'allier autant de simplicité à un pareil mérite, d'abuser moins d'une position qu'on pouvait appeler éminente, puisqu'il avait su anoblir sa profession. On sait qu'il était très spirituel (comment aurait-il pu en être autrement); mais il possédait en même temps ce qui rarement se joint à un esprit brillant, et ce qui le rend parfaitement aimable, une bonhomie pour ainsi dire bourgeoise: Chose remarquable! cet organe tour à tour concentré ou sonore, qui certains soirs glaçait d'effroi, vibrait avec une douceur charmante en conversation, et ne trahissait l'acteur que par instants, si l'on traitait une question qui échauffât son cœur. Et ce même Talma qui, on peut le dire, a froncé les sourcils pendant quarante ans, plaçait à volonté sur ses traits majestueux une expression de grace sans pareille. Il a partagé avec Napoléon, autre imposante figure, le privilége d'un irrésistible sourire, d'un regard qui fascinait. Plus d'une femme peut-être, en lisant ceci, s'avouerait à elle-même que je

rappelle le souvenir d'une vérité; mais certains secrets restent voilés dans le mystère d'un sourire qui n'est plus. Napoléon aimait Talma que, dans une familiarité de douce ironie, il appelait *prince*. Tous deux se comprenaient, et il y avait entre eux quelques affinités, malgré l'extrême différence des situations; l'un, type de grandeur en réalité, l'autre, type du grand par imitation.

Je veux raconter un fait dont le hasard me fit l'unique témoin. C'est une anecdote caractéristique, suivant moi, et qui pourra étonner ceux qui croiraient, comme je le pensais alors, qu'un acteur tel que Talma devait être, jusque dans la coulisse, le personnage qu'il représentait.

C'était dans le temps qu'on donnait *Falkland*, drame dont l'auteur, Laya, a pris le sujet dans le singulier roman de Godwin, *Caleb-Williams*. Talma venait de créer ce rôle de Falkland (puisque *créer* est l'expression reçue); il y était admirable, et attirait un immense concours de spectateurs. Un soir, n'ayant pu trouver place dans la salle, qui était absolument pleine, puisque l'orchestre même des musiciens avait été envahi, j'eus recours à la protection de ce bon M. Baudron, dont, soit dit en passant, la vieillesse n'a pas été assez ménagée par l'épigramme étourdie; car enfin c'était un homme de mérite, auteur, à l'instar de Gossec, d'une musique estimée sur les chœurs d'Athalie, et ce n'était pas sa faute s'il avait presque toujours eu de mauvais musiciens à conduire.

Me prenant par la main, le respectable chef du soi-disant orchestre, me dirigea lui-même à travers les détours souterrains du théâtre, et me plaça au bord d'une coulisse qui figurait une porte d'appartement. De là, assis sur un tabouret, je voyais mal et n'entendais guère mieux, distrait d'ailleurs par les conversations des acteurs, par les allées et venues des machinistes, des pompiers, par tout ce bruit confus qui a lieu derrière un théâtre ; mais j'avais ce soir-là dit adieu à toute illusion scénique. Dans ce drame de *Falkland*, Talma était en habit de ville, qui, soit dit encore en parenthèse, lui séyait beaucoup moins bien que la toge antique ou le costume guerrier. Après une scène fort énergique, dans laquelle il venait de produire le plus grand effet, il entre précipitamment, les yeux hagards, les lèvres tremblantes, dans la coulisse où j'étais ; et là, à peine hors de la vue des spectateurs, ce visage convulsif perd soudainement sa terrible expression ; tandis qu'une salve d'acclamations retentit encore, savez-vous ce que fait et ce que dit Talma ? Debout auprès de moi, il donne avec humeur un coup de pied contre la coulisse, et j'entends ces mots prononcés par Falkland : *Maudit Joseph* (son domestique apparemment) ! *comme il a mal ciré mes bottes !...* Qu'on juge de ma surprise ! J'en fus comme atterré, car elle succédait sans intermédiaire à un transport d'admiration, et l'on ne saurait impunément passer avec cette

brusquerie à deux sensations d'un caractère si incohérent. Peu d'instants après cette petite scène incidente, Talma devait reparaître. Non encore remis de ce qu'il y avait d'imprévu et d'étrange dans ce qu'il venait de dire, je le vois se grimer, reprendre tout à coup l'attitude théâtrale, la sombre physionomie de son rôle : c'est Falkland qui revient en présence du public ; il est pathétique, entraînant, sublime ; le rideau s'abaisse, et un tonnerre d'applaudissements et de cris d'enthousiasme éclatent longtemps dans la salle. Pour moi, préoccupé, mal content, je n'étais plus à la pièce, à l'acteur encore moins ; je n'entendais plus que ses paroles anti-dramatiques, et en regardant Talma, je ne voyais plus que ses bottes.

Comment arrive-t-on à se rendre à ce point maître de soi? Par quelle puissance de volonté se montre-t-on instantanément avec des faces si diverses? Quels efforts d'études n'a-t-il pas fallu pour être presque à la fois deux personnages si opposés, l'acteur et l'homme? Est-ce l'empire de l'habitude ou un phénomène de l'art? Je ne puis résoudre tout cela ; je me borne à mentionner un résultat qui me parut très singulier, et qui surprendra moins peut-être ceux qui, initiés de bonne heure aux mystères des coulisses, peuvent dire :

Nourri dans le sérail j'en connais les détours.

Je n'ai point cet avantage, si c'en est un. Somme toute,

Talma était bien extraordinaire, sous quelque point de vue qu'on l'ait observé, de près ou de loin. Reverrons-nous un autre Talma? Question à faire à la nature, qui taira son secret jusqu'à nouvel ordre.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

LES BAINS DE PFEFFERS,

EN SUISSE.

Depuis que la Suisse, mise à la mode, reçoit chaque été des milliers de visiteurs, cet intéressant pays a été divisé par étapes, de façon que les nombreux pélerins trouvent tous les soirs, à la suite de leur promenade (c'est le nom qui convient à ce facile voyage), le vivre et le couvert dans un gîte presque toujours approprié aux exigences d'un luxe devenu besoin. Si l'or semé chemin faisant par tant d'opulents voyageurs a beaucoup contribué à dénaturer les mœurs helvétiques, et s'il faut en accuser principalement l'opulent orgueil des Anglais, c'est ce qui fait à peine question, et ce que je ne prétends point approfondir ici. Le fait est que maintenant les plus frêles habitants des cités, nos femmes elles-mêmes, peuvent accomplir aisément un pélerinage pour ainsi dire obligé. Et quand on a promené dans Berne et dans Genève les modes de Paris et de Londres; quand, muni d'un excellent déjeûné, on s'est dûment extasié devant la cascade du *Reichenbach*, ou qu'on a poussé quelques exclamations en présence des glaciers de *Grindelwald* et

de *Chamouni;* quand un heureux hasard a permis que d'une station commode on pût avec sécurité contempler une avalanche croulant du *Wetterhorn;* alors on revient, après un mois d'absence, avec la persuasion qu'on a bien vu la Suisse. Et pourtant quiconque s'est borné à suivre les chemins frayés ne connaît cette contrée que d'une manière banale, et a perdu le spectacle de ses principales merveilles.

Pour n'en citer qu'un exemple entre mille, l'un des sites les plus extraordinaires qu'il y ait dans les montagnes de l'Helvétie, et peut-être en Europe, est celui des bains de *Pfeffers.* Ce lieu, tout-à-fait digne d'attention, reste cependant inconnu à la plupart des voyageurs. C'est que presque tous, marchant sur les traces les uns des autres, ne voient que les vallées fréquentées, ne gravissent que quelques sommités d'un accès commode, et pénètrent fort peu au cœur des Hautes-Alpes, dans certaines parties reculées où il faut s'attendre à des fatigues et à des privations.

Les bains de Pfeffers sont à l'extrémité du canton de Saint-Gall et sur les confins du pays des Grisons. D'une abbaye de bénédictins aux bains qui en dépendent, il y a une lieue qu'on ne peut faire qu'à pied. Parvenu au sommet d'un énorme rocher schisto-calcaire, on aperçoit verticalement au-dessous de soi, à 100 toises de profondeur, la maison des bains, bâtie, on ne sait trop com-

ment, dans une gorge étroite, ou, pour mieux dire, dans une horrible crevasse que parcourt un torrent fougueux. Ce premier aspect imprime dans l'ame un sentiment pénible qui est loin de diminuer à mesure qu'on avance. Du rocher dont je viens de parler part un escalier; quel escalier! une descente abrupte, qui dure vingt minutes, pendant lesquelles on est entouré de ce que la nature offre de plus convulsif dans ses déchirements. Enfin on arrive aux bains, et à la vue de ce triste séjour, l'homme malade ou timoré éprouve déjà le regret d'y être; mais il n'est pas moins difficile d'en sortir que d'y entrer. Les valétudinaires s'y font porter à bras, car je ne pense pas que jamais voiture y soit venue, à moins qu'elle n'y soit tombée. Certes, si les établissements de bains sont presque partout ailleurs des rendez-vous de la bonne compagnie, qui, en général, vient plutôt y chercher de la distraction à ses ennuis que la guérison de maux réels, il n'en est pas ainsi à Pfeffers. Pour se résoudre à habiter cette humide chartreuse, il faut être vraiment malade, ou fort morose, ou très curieux. Pour moi, quand j'y vins, j'étais dans la troisième catégorie, peut-être aussi un peu dans la seconde.

Raisonnablement on ne saurait s'attendre à rencontrer toutes ses aises dans une habitation aussi étrangement placée. Lorsque j'entrai dans la cellule qu'on m'y accor-

dait, j'y trouvai pour touts meubles un méchant lit, une chaise et une petite table sans tiroirs. Ce fut par grâce spéciale que j'obtins une chaise de surcroît et une commode en bois de sapin. Je dus me contenter de ce mobilier pendant les douze jours que je demeurai à Pfeffers. La table était médiocrement servie dans un grand réfectoire, et il était juste de la trouver bonne, en songeant à la difficulté des arrivages. On dînait à midi, et l'on soupait à sept heures. J'ai déjà dit que l'établissement est sous la dépendance d'un couvent de bénédictins ; un intendant l'administre pour le compte de ces religieux : il peut être d'un assez gros revenu, puisqu'on y a vu quelquefois entassés jusqu'à 200 baigneurs. C'est un bizarre spectacle que celui de cette fourmilière qui habite sous terre cette *fissure*, car je ne puis appeler autrement le ravin de Pfeffers. Il n'est pas moins singulier de trouver là des échantillons de plusieurs nations, Tyroliens, Suisses, Italiens du Nord, etc., qui subissent ensemble la loi de la nécessité.

J'avais pour toute vue, de ma fenêtre, le farouche torrent de la *Tamina*, dont les mugissements sourds me berçaient la nuit comme une tempête sans fin, et le roc décharné dont j'ai parlé plus haut. C'est de ce roc perpendiculaire, immense muraille de 600 pieds, que l'on dévale les provisions de la maison. Il me fallait bien lever le nez pour apercevoir un petit morceau échancré du

ciel : quant au soleil, il brille en juin pour les baigneurs, pendant quatre heures de la journée.

On boit les eaux en commun dans une salle *ad hoc :* elles sont totalement insipides, d'une limpidité et d'une légèreté extrêmes; elles ne déposent aucun sédiment. Sans en donner ici l'analyse, je dirai qu'on leur prête des vertus énergiques pour la guérison des obstructions, des affections rhumatismales et de plusieurs maladies chroniques. Les paysans des environs, confiants dans les propriétés de cette eau thermale, viennent en foule à Pfeffers le samedi soir ; ils entrent aussitôt dans le bain, et y demeurent jusqu'au lundi matin, pour mieux provoquer une éruption ; après quoi ils n'ont pas toujours la force de s'en aller ; mais c'est ainsi que l'usage se tourne constamment en abus pour l'ignorance.

L'habitation occupant à elle seule toute la mince portion de terrain uni que la nature avait laissée disponible au fond du ravin, il en résulte que les promenades sont ou très limitées, ou péniblement montueuses. Il en est une (si toutefois on peut l'appeler ainsi) que l'on ne recommence guère, quand on a osé l'entreprendre une fois. En sortant du bâtiment des bains, après avoir traversé un pont de bois, on trouve, de l'autre côté de la gorge, un échafaudage adhérent au rocher dans une longueur de 5-600 pas, et suspendu à 30 pieds au-dessus du torrent de la Tamina, qui roule avec la rapidité de

l'écluse une onde fauve provenue de la fonte des glaciers. Tel est l'unique chemin par lequel on puisse se rendre à la source des eaux thermales. Ce plancher vacillant n'a guère que trois pieds de largeur; il est sans garde-fou ; l'humidité qui suinte de toutes parts le rend glissant, et un faux pas entraînerait la mort la plus inévitable. Il y a des instants où l'on est privé de tout point d'appui; d'autres où il faut se courber jusqu'à mi-corps, à cause des rochers qui surplombent. Ce trajet vraiment redoutable dure dix minutes, et chaque seconde a son danger. En avançant, l'obcurité augmente; les rocs se joignent tout-à-fait; la Tamina, plus fougueuse encore, rugit avec fureur; un vent glacial parcourt le ravin devenu caverne. Ce n'est pas tout : la lumière, de plus en plus indécise, et qui n'est bientôt qu'une faible lueur, laisse entrevoir, comme dans des *ténèbres visibles*, les vapeurs chaudes que la source exhale au fond de l'antre. Alors la pensée qu'une frêle planche vous sépare seule de l'abîme ; le fracas étourdissant du torrent; les rocs qui affectent des configurations fantastiques, et semblent des spectres enveloppés d'une vapeur lugubre; tout cela réuni cause une invincible terreur. Et qu'on ne pense pas qu'il y a de l'exagération dans ce récit ; non, l'imagination ne saurait se figurer l'entrée du Tartare sous des formes plus étranges que celles que la nature a déployées dans ce gouffre. Je ne sais même si la peinture le rendrait convenablement;

car dans son horreur il me paraît dépasser les bornes du pittoresque.

La source de l'eau thermale jaillit dans une cavité absolument obscure. « C'est là, me disait un Appenzellois, « qu'il a plu à la nature de cacher ce trésor de santé, dans « une nuit presque inaccessible, comme pour témoigner « qu'elle ne voulait pas que les hommes pussent abuser du « secours qu'elle leur accorde. » La source ne coule qu'en été ; elle fournit 12-1400 pintes par minute : en sortant du rocher, la température de l'eau est de 30° R. ; mais elle perd environ 2° dans l'intervalle qu'elle emploie à traverser les canaux qui la conduisent aux bains.

Pour le retour, force est de revenir sur ses pas, et de reprendre le périlleux chemin déjà parcouru. La curiosité m'avait stimulé ; mais je fus enchanté d'être rendu à la clarté du jour. La femme d'un Russe qui se trouvait en même temps que moi à Pfeffers, fit cette excursion avec son mari. On m'a dit en outre que plusieurs Anglaises l'avaient aussi hasardée. Certainement ces dames peuvent passer pour intrépides ; car, en vérité, le danger est imminent.

J'ai dit que les promenades des baigneurs sont bornées ou pénibles : elles consistent en quelques sentiers tortueux pratiqués dans les rochers. En les gravissant jusqu'à leur sommet, et suivant une arête étroite entre deux précipices, j'avais découvert un point au-delà du-

quel on ne peut plus aller, mais d'où la vue, moins circonscrite, se porte sur une nature échevelée, anfractueuse et pareille au chaos. Là, dans un isolement absolu, on se croirait au bout du monde; tel est aussi le nom donné à cette station. J'y venais lire le seul livre qui se fût trouvé dans ma valise, à mon départ de Zürich, un volume de Condillac (*De l'Étude de l'Histoire*). Ce lieu, prodigieusement austère, sied aux méditations sérieuses; les révolutions des empires s'y montrent dans leur vanité. En prenant au rebours le sentier qui mène au *Bout du Monde*, et le continuant dans toute son étendue, on parvient, à travers un bois de mélèzes et d'érables, à *Valenz*, hameau de châlets, d'où l'œil parcourt un pompeux amphithéâtre de montagnes: ce sont les *cimes grises* (*die grauen horner*), dentelées, chenues, hérissées de glaciers; la *Calanda*, sommité de six mille pieds, d'une forme imposante et formidable; le *Monteluna*, vêtu de beaux pâturages où croissent les plantes alpestres les plus rares; le tout dans un cadre assez rapproché. Les tableaux que la nature présente dans cette contrée originale, sont d'un genre majestueusement sombre; les Alpes y dévoilent ce qu'elles ont de plus frappant.

Un jour, un beau dimanche, tous les baigneurs ingambes sortirent de leur repaire souterrain pour respirer un air moins humide. Partie avait été faite à l'avance d'aller dîner au couvent; l'abbé en avait octroyé la per-

mission, voire même aux dames. Nous fîmes, au nombre de vingt personnes, l'ascension du bizarre escalier qui conduit à *l'enfer d'eau*, notre exil volontaire, et la caravane s'achemina joyeuse vers l'abbaye.

Les religieux nous accueillirent avec une aimable cordialité ; ils nous firent voir leur église, assez belle vraiment, et près de là une hauteur qu'ils ont nommée le *Mont-Thabor :* on y découvre la vallée du Rhin supérieur, et les âpres sommets du *Vorarlberg* et des Grisons, magnifique perspective!

Un bon dîner nous attendait, où j'eus le spectacle de six ou huit femmes attablées avec des bénédictins. Je vis là le curieux mélange de catholiques et de réformés mangeant et buvant ensemble dans la maison du Seigneur : j'y remarquai surtout avec intérêt un ministre de la communion protestante conversant gaîment avec des moines ; rare exemple de tolérance religieuse! La Suisse, seule peut-être, offre ce phénomène de l'union sincère des différents cultes. Il y a, dans cet heureux pays, certaines localités où la même église sert alternativement aux réformés et aux catholiques. S'il advient que ces derniers aient un bon prédicateur, les autres viennent l'entendre, et réciproquement. Cherchez cela ailleurs!

Le couvent de Pfeffers, fondé dès le huitième siècle, suit la règle de saint Benoît, et la suit, ce me semble, assez commodément. Les anciens abbés avaient le titre

de princes du Saint-Empire : ce privilége a été supprimé et restreint à la qualité de *Monseigneur*. L'abbaye a, entre autres revenus, celui des bains, qui doit être assez considérable. Ces bénédictins m'ont paru être de bons compagnons, buvant sec, et s'humanisant volontiers avec les étrangers.

Après un séjour de deux semaines aux bains de Pfeffers, je quittai ce lieu singulier pour me rendre dans le canton de Glaris par le lac de Wallenstadt. J'ai habité la Suisse, j'ai visité tous ses cantons, et vu attentivement ce qu'ils ont de remarquable; il n'est peut-être point de site qui ait aussi vivement satisfait ma curiosité, que celui de Pfeffers; je ne crois pas avoir vu imprimé sur aucune autre scène de la nature un pareil sceau de désolation, de grandeur muette, et d'originalité.

DEUX JEUNES FILLES.

ÉPISODE D'UN VOYAGE EN SUISSE.

La Suisse ne sera bientôt plus ce qu'elle était encore au siècle dernier, un pays de mœurs patriarcales, d'habitudes simples, de goûts paisibles et champêtres. Elle n'est déjà que trop civilisée. Ses plus belles montagnes ont des grandes routes, ses plus agrestes vallées des manufactures; ses rivières, ses torrents font mouvoir des machines; ses lacs sont sillonnés par des bateaux à vapeur; ses villes possèdent des salles de concerts d'un style élégant, des théâtres; que sais-je encore? Elle devient riche. Pour surcroît, ses petites républiques se mêlent aussi de faire des révolutions à main armée, complément de civilisation fort avantageux. La Suisse aura dû à l'affluence des étrangers beaucoup d'or, et tout ce qui en est la conséquence infaillible. Quoi que puissent dire les partisans du *comfort*, les industriels et les économistes philantropes, c'est dommage. L'art et le luxe n'ont rien à faire au milieu de cette grande nature, ou ce qu'ils y font la dépare. Les hommes de jugement (et il n'en manque pas en ce pays) vous diront que le peuple est moins heureux qu'il

n'était, et cela se conçoit de reste. Voit-on en effet moins d'émigrations que par le passé?

Ces réflexions préliminaires peuvent paraître sujettes à contestation, soit; mais le sentiment a souvent raison contre le raisonnement : on pourra les trouver bien graves pour le modeste récit qui va les suivre, soit encore; mais je prie humblement mon lecteur de me laisser prendre ici mes coudées franches et deviser à mon aise.

Dans mes voyages de Suisse (celui-ci est le troisième), j'aime à chercher, à travers la nature, des vestiges de ces antiques mœurs qui s'en vont : j'en découvre par fois de précieux qui me mettent sur la voie trop effacée de temps meilleurs. Çà et là je vois des êtres purs, pénétrés d'une piété sincère et tolérante; des marques de respect décernées aux cheveux blancs; de touchantes relations de famille, d'aimables scènes de vie intérieure. Ces doux spectacles reposent l'imagination et consolent le cœur, longtemps froissés par les passions turbulentes de Paris. D'autres, gravissant les monts, et donnant à peine un regard au vaste horizon qui les entoure, courbés vers la terre, y quêtent de belles plantes qui sècheront dans leurs herbiers; d'autres, armés d'un marteau de mineur, peu occupés des effets pittoresques des rochers, se bornent à en détacher de légers fragments pour bâtir des systèmes du monde, et emportent ainsi les Alpes dans leur poche. Je forme une collection toute différente; recueillie dans

ma mémoire, elle se forme de quelques observations morales et des souvenirs d'une nature grandiose.

Parlons un peu des femmes, et Dieu me garde d'en dire du mal ! Je sais que s'il y a, ici comme partout, des laides revêches, des prudes insipides et des coquettes maniérées, la majorité, ce qui n'est plus comme partout, se compose de femmes attrayantes sans afféterie, d'épouses fidèles, bonnes mères, et ménagères excellentes. Un incident, d'autant plus agréable qu'il était tout-à-fait inattendu, me prouva dernièrement qu'il est en Suisse des jeunes filles qui, même dans une condition peu relevée, savent allier avec la beauté une modestie parfaite, avec les dons de l'esprit une ingénuité remplie de charmes ; qui possèdent, en un mot, ces graces naturelles que perfectionne la bonne éducation. La rencontre que je fis, accompagnée de circonstances caractéristiques, dénote des usages différents des nôtres, et offre des traits distinctifs de physionomie locale : sous ce rapport, je ne la crois pas indigne d'être racontée.

Mais avant de passer outre, je dois avertir que le récit que j'ai à faire est très simple, naïf même, si l'on veut, et de nature à figurer dans le *Journal des Demoiselles*. Ceux qui se délectent des romans à émotions fortes, et de ces contes violents qui ébranlent tout le système nerveux, ceux-là feront bien de ne pas continuer une lecture pour eux trop fade. J'écris non loin de la patrie du bon Gessner,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

que j'aime, en dépit du qu'en dira-t-on, et je me laisse aller tout doucement au *bucolisme*. Ceci tient donc en quelque sorte de l'idylle, et l'idylle ne compte plus guère d'amateurs. Patience ! qui sait si l'on n'y reviendra pas? La mode est un cercle vicieux. Quand le goût est émoussé par l'abus des liqueurs spiritueuses, le plus sûr moyen de lui rendre son énergie est de se mettre au laitage. Ne désespérons donc pas du genre pastoral.

Cette préface était encore nécessaire pour montrer que je ne prends personne en traître : maintenant je poursuis.

J'étais allé de Bâle à Arau, en traversant une partie intéressante de la chaîne du Jura. Le temps favorisa mal cette excursion. A Arau, j'assistai à une séance du grand conseil d'Argovie : c'est notre chambre des députés en miniature. Je vis et j'entendis M. de Zschocke, moins célèbre en sa qualité d'orateur que comme auteur des *Veillées d'Arau* et de l'*Histoire de la nation Suisse*. J'entendis aussi pérorer M. Troxler, le chef de l'opposition argovienne. Quand je dis que *j'entendis*, je me sers du mot propre, car je n'ai pas l'avantage de connaître assez la langue allemande pour comprendre de bout en bout un long discours. Sans doute c'est un tort ; je l'ai en commun avec beaucoup de mes compatriotes. Soit dit en passant, nous négligeons trop les langues vivantes : nous nous fions à ce qu'on parle français presque en tous lieux, et nous portons à l'étranger notre ignorance présomptueuse. Il est vrai que l'allemand

est diablement difficile. Ah ! que ne l'ai-je mieux su, pour avoir le plaisir de parler la langue des aimables jeunes filles dont j'ai à vous entretenir !

Il n'y a point de diligence qui d'Arau conduise directement à Bâle par la petite province rhénane du Frickthal. Une méchante calèche mène chaque matin quatre voyageurs jusqu'à un bourg où l'on prend à son passage la diligence de Zurich. Vers l'heure du départ, je prévins que je voulais marcher en avant, et me voilà arpentant la montagne de *Staffeleck*, du haut de laquelle on découvre une grande étude de pays, terminée par les Alpes, les Alpes que je n'aperçois jamais sans un battement de cœur. Un peu fatigué, je m'assis au bord d'un ruisseau, sur une jolie pelouse ombragée par un bois de mélèzes. Vous comprenez, ici commence l'idylle. J'ai constamment un volume en poche, et je me mis à lire, un peu distrait par le murmure de mon ruisseau, vrai cristal liquide.

Enfin je vois venir de loin ma calèche ; elle roulait vite, elle allait passer ; le conducteur stimulait ses chevaux, le malheureux ! Je lui crie d'arrêter, je saute lestement le ruisseau, la portière s'ouvre, et un riant spectacle frappe ma vue. Au fond de la voiture, deux jeunes personnes de seize à dix-huit ans, parées, charmantes, et sur le devant deux énormes bouquets de fleurs des champs. Regardez cela de loin ; c'était à étourdir qui le vit de près. Revenu de la première surprise, après les politesses d'usage, avec

quel contentement je mis à profit le droit que m'avaient donné quelques francs payés à la poste d'Arau ! Je montai dans le modeste phaéton, tout à coup transformé en un landau élégant, où mon bon destin m'avait gardé une place. M'apercevez-vous là, installé entre les deux gros bouquets, en face des jolies voyageuses, plus fraîches encore que leurs fleurs ! Oui vraiment, c'était à étourdir.

Entre les deux sexes, tout commence par les yeux : dans une rencontre comme la nôtre, cette communication rapide, tacite langage qui précède l'autre, est traduisible par ces mots : « *Voyons qui ce peut être.* » La seconde gradation, le langage parlé, se détermine d'après la première, c'est-à-dire selon que l'examen a été plus ou moins favorable. Naturellement, c'est ainsi qu'on procède en pareil cas. Ce que de prime abord on augura de mon individu, comment le deviner? La première impression que la vue fortuite d'un inconnu éveille dans la pensée des femmes, est à l'instant même couverte d'un voile. Voile mystérieux, fortuné le mortel qui, autorisé plus tard à te soulever, rencontre des yeux doucement émus, une bouche qui prononce un timide aveu !... Mais de quoi vais-je m'aviser ! c'est vraiment bien cela dont il est question ! Si j'ignore ce qu'on présuma de moi (je le saurais, que je ne le dirais pas ; quoi que ce fût, et vous ne vous en inquiétez guère), je sais au moins très bien ce que je vis d'un coup d'œil ; je pourrais le décrire, car je crois le voir

encore. Dans ma position, j'eus d'ailleurs le loisir d'observer tour à tour l'ensemble et les détails, et je ne m'en fis pas faute. Brune et blonde étaient mes compagnes de voyage : la brune, avec un regard velouté, ce qui est peu commun ; la blonde, avec des yeux finement spirituels, ce qui plaît toujours ; toutes deux si jolies, que le cœur pouvait s'éprendre, sans trop savoir si c'était pour la blonde ou pour la brune ; toutes deux de cette tournure distinguée qui est l'étiquette du *comme il faut ;* toutes deux mises de même, avec cette élégante simplicité, cette netteté exquise, qui parent si bien la jeunesse. A grand tort j'allais omettre que leurs chapeaux de paille avaient pour seuls ornements un ruban vert uni, et des paquerettes disposées avec goût. Et ces fleurs, que je croyais artificielles, vrai Parisien que je suis, elle venaient d'être cueillies dans un pré ! Enfin, presque sans hyperbole, je ne voyais que fleurs dans cette voiture.

A l'exacte parité du costume, on eût pris ces jeunes filles pour deux sœurs ; mais là s'arrêtait la ressemblance, et je sus plus tard qu'elles étaient cousines, cousines élevées ensemble, vivant sous le même toit, et liées d'une étroite amitié.

Si réservé que soit un homme, il est malavisé de garder le silence, quand il se trouve seul avec des femmes ; si timides que puissent être de jeunes demoiselles, la politesse veut qu'elles répondent, lorsqu'on leur adresse la

parole d'un ton convenable. A vrai dire, j'étais plus embarrassé auprès de ces gentilles personnes, que je ne l'aurais été avec de grandes dames. Il y a de cela plusieurs raisons inutiles à déduire. J'en sais plus d'un qui ne les concevrait pas, quand je les aurais dites, et qui est fait pour les comprendre, se les expliquera sans que je les dise. Quoi qu'il en soit, je pris l'initiative en français ; on me répondit de même, presque sans accent, et, je vous l'assure, en fort bons termes.

Comme je les complimentais sur leur facilité à parler la langue française, elles m'apprirent qu'elles avaient séjourné pendant deux années au canton de Vaud; qu'elles y avaient remplacé deux sœurs qui, de leur côté, étaient venues passer ce temps dans le Frickthal. Cette ancienne et intéressante coutume des échanges d'enfants se pratique encore dans la Suisse française et dans la Suisse allemande. Deux familles se confient ainsi réciproquement ce qu'elles ont de plus cher, leurs enfants ; ayant le même intérêt, elles ont à l'égard l'une de l'autre une égale sécurité. Paternellement traités dans une maison érangère, les enfants ne tardent pas à la regarder comme celle de leurs parents ; ils apprennent aisément une seconde langue, et cet usage contribue à resserrer les liens des petites républiques suisses.

Or, comment ces deux jeunes personnes se trouvaient-elles seules dans une voiture publique ? Elles étaient allées

voir une amie récemment mariée auprès d'Arau. Rien de plus simple. En Suisse, l'éducation des filles est peu contrainte : elle jouissent d'une liberté assez étendue, forment entre elles, dans les villes, de petits clubs féminins où les hommes ne sont admis que par faveur spéciale, et elles entreprennent parfois des parties de plaisir à la campagne, sans être obligées de recourir à la protection d'aucun cavalier. Cette sorte d'indépendance accordée aux femmes avant le mariage ne vous semble-t-elle pas un éloge tout fait des bonnes mœurs qui règnent encore en ce pays?

Je ne trouvai chez mes compagnes de voyage, ni cette retenue affectée qui va jusqu'à la pruderie, ni ce laisser-aller de paroles vides qui dégénère en babil. Leur conversation, toute d'accord avec leur maintien, me parut enjouée, spirituelle, et mesurée par un sentiment parfait de convenances. Ce n'était pas ce que nous appelons le bon ton, mais ce qui constitue le bon goût; c'était la grace, mais non telle qu'on l'entend dans nos salons. A leur instruction acquise se mêlait une naïve inexpérience des choses, et cet alliage de savoir et de candeur est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans la jeunesse. Enfin je reconnaissais en elles, si j'ose m'exprimer ainsi, la ville et la campagne, c'est-à-dire la nature habilement secondée par un art discret, ou, si l'on veut, la culture bien ménagée de nos plus beaux jardins.

Malheur à qui, rencontrant seules ces jeunes filles, et se méprenant sur la facilité apparente de leurs propos folâtres, eût fait entendre à de chastes oreilles un langage de séduction ! Anathème à qui eût osé souiller d'un impur contact cette innocence virginale !... Je n'ai jamais mieux senti que le plus grand respect est dû au jeune âge.

Que tu as bien raison, ô Jean-Jacques ! oui, « l'innocence des mœurs a aussi sa volupté qui vaut bien l'au-« tre. » Pardonne-moi une comparaison, ô mon philosophe ! n'allai-je pas m'aviser de trouver des traits de ressemblance entre ces jeunes amies et les deux charmantes personnes avec lesquelles tu passas une si riante journée à Thoune ? En vérité, cette similitude existait ; mais il ne m'est pas donné, ô notre maître à tous ! d'écrire ces quelques pages où tu as immortalisé le souvenir de mesdemoiselles de Graffenried et Gallay.

Une sorte d'intimité régnait déjà, et la gaîté confiante commençait à s'établir entre nous. J'aurais voulu que la bienheureuse calèche nous emportât loin, bien loin, au bout du monde. Hélas ! elle n'allait qu'à cinq lieues. A mon grand déplaisir, nous entrâmes bientôt dans le bourg où devait s'effectuer la séparation, et notre conducteur fit halte devant une auberge de bonne apparence. Il fallut descendre : j'offris la main à mes compagnes de voyage ; elles me remercièrent par quelques mots accompagnés

d'un sourire affectueux, me saluèrent, et disparurent dans la confusion que notre arrivée avait occasionée, sans que j'eusse le temps de voir de quel côté elles tournaient leurs pas. Je demeurai quelque temps à la même place, fort préoccupé, car la conclusion de l'aventure, toute prévue qu'elle fût, m'attristait. Sans doute me disais-je, ces demoiselles sont des châtelaines du voisinage, et leurs parents sont déjà à les attendre au bout de l'avenue qui mène à leur belle demeure : pour moi inconnu, il n'est point d'hospitalité de château ; l'auberge est mon seul refuge, à moi étranger. J'y entrai un peu en rechignant, dans cette auberge; et apprenant qu'il se passerait encore une heure et demie avant l'arrivée de la diligence de Zurich, bien que je n'eusse pas le moindre appétit, je résolus de dîner par passe-temps. La maîtresse de la maison, une ronde maman de quarante ans, à la mine fraîche et avenante, me dit qu'on me servirait dans un quart d'heure, et j'entrai dans la salle à manger.

Un quart d'heure, en effet, s'était écoulé à peine, quand on vint pour mettre la nappe. Il était écrit que j'irais ce jour-là de surprise en surprise. Deux jeunes filles entrent, chargées de tout ce qui constitue un couvert. Le croirez-vous? c'étaient les demoiselles de la calèche, je ne me trompais pas ; c'étaient elles-mêmes. Les deux châtelaines étaient tout uniment, l'une la fille et l'autre la nièce de l'aubergiste. Peu d'instants leur avaient

suffi pour quitter leur parure, et prendre un plus simple vêtement ; quelques minutes avaient fait de citadines élégantes de jolies villageoises ; mais leur gracieux maintien n'avait rien perdu à cette métamorphose. A peine descendues de voiture, elles étaient déjà rendues à leurs fonctions journalières, et cela gaîment, bonnement, sans la moindre apparence de regret ou d'embarras. Mon étonnement les divertit, et il est présumable qu'elles n'en comprirent pas nettement la cause, tant leur conduite en tout ceci était naturelle.

Ce fut comme le deuxième acte d'une pièce jouée par les mêmes personnages, avec cette différence que je n'étais plus guère dans mon rôle, tandis que mes interlocutrices n'avaient fait que changer d'habits. Ce brusque changement de scène et de décorations me déconcertait. Malgré ma répugnance, il fallut bien me résoudre à me laisser servir par mes jolies hôtesses dont j'aurais été si volontiers le serviteur. Je fis bonne contenance, et je me tirai vaille que vaille de l'épreuve à laquelle j'étais soumis. Le dîner devait être bon, je le supposai d'après le témoignage de mes yeux, car je songeai peu à savourer les mets ; ce repas ressemblait fort à ceux qu'on sert sur le théâtre, et auxquels les conviés ne touchent que pour la forme. Je prenais goût à ma nouvelle position, et une main gentille venait de me verser le café, quand on entendit le roulement lourd de la diligence. Que n'était-elle

en retard ! Que n'avait-elle versé ! Force était de payer et de partir. Je demandai mon compte : 15 batz (45 sols) étaient la modique somme due. J'aurais volontiers marchandé pour donner davantage. Restait une question que je discutai à part moi, pendant le court moment de répit que m'accordait le relai ; embarrassante question, celle de savoir à laquelle de mes deux hôtesses j'oserais donner les 15 batz ; je les remis enfin, non sans une sorte de honte, à la jolie brune, car il me semblait que je n'aurais pu me résoudre à mettre cet argent dans la main de la charmante blonde. Heureusement ou malheureusement, je ne sais lequel, ce n'était pas le cas de rien donner pour la fille.

Adieux faits, je montai dans la diligence : un dernier regard au tournant de l'auberge, et tout fut dit.

La vie est un amalgame bizarre d'éléments hétérogènes, un vrai salmigondis. Figurez-vous que je ne trouvai dans la diligence que deux maussades vieilles femmes, parlant suisse pour tout patois. Triste dénouement d'une pièce si bien commencée !

Un Bâlois qui traversait souvent le Frickthal, et qui s'arrêtait chaque fois dans l'auberge où me servirent mes aimables hôtesses, m'a dit que leur père était fort riche, qu'il jouissait d'une considération méritée, et qu'il était maire de sa commune. Sa fille et sa nièce ont épousé depuis lors peut-être, l'une un bourguemestre, et l'autre un

opulent manufacturier. Tout cela va de soi-même en Suisse ; déroger ce n'est pas changer de position sociale, c'est uniquement se mal conduire. Heureux pays, ne laisse donc pas s'altérer tes mœurs et tes institutions!

COURTES NOTES

SUR

UNE EXCURSION EN BELGIQUE.

CAMBRAI.

Comment traverser Cambrai sans donner un souvenir à l'excellent, à l'admirable Fénelon! Par malheur on se voit en même temps contraint de penser au trop fameux cardinal Dubois. Fût-il jamais rien de plus contrasté? Un Dubois mis à la tête dū diocèse que Fénelon avait administré! Le cynisme là où l'on avait apprécié une sagesse presque divine! Cette choquante irrégularité suffirait seule pour attester à quel point de dégradation en étaient venues les mœurs publiques sous la régence.

VALENCIENNES.

Place frontière, fortifiée par Vauban, le classique des ingénieurs. Je laisse à d'autres le soin d'admirer des citadelles, des bastions, des fossés, des ponts-levis, etc. Les villes fortes sont à mes yeux des prisons de populations.

MONS.

Clé de la Belgique, Mons a des remparts d'une construction remarquablement bien entretenue. Je viens de dire pourquoi je n'aime pas les villes fortifiées ; elles sont d'ailleurs, en général, peu pittoresques : avec elles on fait de l'histoire, dont elles contiennent les principaux matériaux, l'*ultima ratio regum;* Dieu nous garde de cette raison-là!

BRUXELLES.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
Le choléra (*s'il* faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait *à l'Europe* la guerre.

Après avoir subi à Paris le spectacle des dévastations causées par cet infernal choléra, je le retrouvais en Belgique (1832). Ce fut sous de tels auspices que je vis la nouvelle reine des Belges, toute jeune et toute gracieuse, faire son entrée à Bruxelles. La capitale du royaume récent, émue, parée, retentissante, oubliait, dans son ivresse passagère, les douleurs de la veille et les craintes du lendemain.

Bruxelles a un air de grande ville ; des rues larges,

bien alignées, formées d'hôtels ; des quartiers ornés de riches magasins et de cafés où resplendissent le soir les feux du gaz ; une cathédrale (Sainte-Gudule) et un hôtel-de-ville, édifices très remarquables ; une enceinte de jolis boulevards, et un jardin botanique agréablement distribué ; en avant du palais du prince, une belle promenade, dite le *Parc*, où le dimanche, après messe, des élégantes, presque parisiennes, vont s'asseoir et entendre de la musique militaire ; un grand théâtre où l'on représente, tant bien que mal, l'opéra sérieux et comique, le ballet, la haute comédie ; un théâtre secondaire, doublure de notre Vaudeville : Bruxelles enfin se donne, autant que faire se peut, la tournure et les manières de Paris.

Mais ce qui n'est plus parisien, ce qui s'éloigne considérablement de notre *comme il faut*, c'est l'usage immodéré de la bière et du tabac. On ferait une montagne avec le tabac qui se fume ici, et une rivière avec la bière qui s'absorbe pendant le cours de l'année. Appel au calculateur M. Charles Dupin, pour évaluer la consommation de la bière et du tabac en Belgique. Tout le monde fume, tout le monde boit de la bière à l'avenant : bière dite de ménage, bière blanche de Louvain, Lambic, Faro, Pietermann. Un bon buveur de ce pays est un filtre vivant, à travers lequel se distillent journellement plusieurs pintes de bière. Chacun dit que cela engraisse :

engraisser ! on n'en voit pas la nécessité. L'ivresse du buveur de bière est lourde et sans gaîté ; elle fait dormir : passe pour cela ; le sommeil est l'oubli de bien des tribulations.

Au comptoir d'un estâminet préside une femme parée, triste divinité qui reçoit pour encens des tourbillons de fumée tabachique ; pauvre sylphide, voilée par ces nuages nauséabonds ! Sur le comptoir est adapté un appareil, communiquant par des conduits avec les divers tonneaux rangés dans la cave. Selon le choix du consommateur, de petites pompes aspirantes, faciles à mouvoir, font monter instantanément la bière demandée, qui arrive, fraîche et mousseuse, dans des verres de large capacité. Des pots d'étain, éclatants de propreté, sont symétriquement placés par étages derrière le comptoir, qui ne ressemble pas mal à un buffet d'orgues.

Là, chaque soir, le commerçant, l'employé, le commis d'une maison de banque, tâchent d'oublier les soucis des affaires et du ménage. Si les femmes ainsi délaissées oublient de leur côté quelque chose, c'est ce dont je ne suis pas suffisamment informé.

Bruxelles est une cité opulente : la Belgique réunit les ressources territoriales et industrielles, deux avantages qui ne se concilient guère au même degré chez les autres peuples. Malheureusement la situation géographique de cet intéressant pays s'oppose à ce qu'il puisse former un

Etat tout-à-fait indépendant. Le royaume belge est précaire : formé par une révolution, il ressemble à ces îles qui surgissent à la suite d'un tremblement de terre, et qu'une autre commotion peut faire disparaître.

LAEKEN.

Cette résidence est le Saint-Cloud de Bruxelles, avec cette différence que le public n'est pas admis à se promener dans le parc de Laeken, comme il peut le faire chaque jour à Saint-Cloud. Nous avons à cet égard en France le bienfait d'une libéralité dont la remarque n'échappe pas aux étrangers. Les châteaux royaux (quand le prince en est absent), nos galeries, la plupart de nos établissements, sont ouverts à tout venant.

L'*Allée verte*, qui mène de Bruxelles à Laeken, est un chemin très agréablement ombragé, longeant le canal d'Anvers et des prés d'une fraîcheur sans égale. La verdure est riche en Belgique, grâce à la multiplicité des canaux ; mais il doit en résulter nécessairement beaucoup d'humidité.

TERVUEREN.

A trois lieues de Bruxelles, sur la route de Louvain, est le domaine de Tervueren, appartenant au prince d'Orange. C'est un pavillon, avec un assez grand parc et de belles eaux. Tervueren a été négligé depuis la ré-

volution belge. La nation avait donné cette propriété au prince, en reconnaissance de la bravoure qu'il fit briller à Waterloo. On sait ce que signifient ces donations nationales, et comment elles s'opèrent. Il est douteux que le prince ait dit depuis 1830 : La nation me l'avait donné, la nation m'en a expulsé, que son nom soit béni !

WATERLOO.

A ce nom, si inconnu autrefois, et qu'un seul jour a rendu désormais immortel, les pensées se heurtent en foule, pensées de douleur dans toute âme française ; peine sans consolation, puisqu'une gloire colossale, constamment triomphante durant vingt années, est venue là s'engloutir entière. Le 18 juin 1815, un jour, une heure de ce jour, a contenu la destinée des nations européennes. Et quand on songe que le sort de cette journée trop mémorable a reposé sur un malentendu, sinon sur une perfidie, on se demande avec effroi à quoi tiennent les empires, si leur ruine peut dépendre de quelques ordres mal interprétés. J'ai accompli à Waterloo un pélerinage douloureux, mais en quelque sorte obligé. C'est là une de ces curiosités qu'on satisfait en dépit de soi : on sait qu'on sera attristé, et l'on ne ne peut se retenir d'aller au-devant de cette tristesse. Je dois peut-être à ma prédisposition d'avoir trouvé à la plaine de Waterloo un as-

pect farouche. Lord Byron avait noté qu'*elle semble marquée pour quelque grande action*. Je veux croire que le jugement de mes yeux aura été déterminé par le sentiment profond qui me dominait, comme le barde anglais a pu voir à travers son prisme de poète. Quoi qu'il en soit, après avoir contemplé le champ de bataille de Marengo, qui vit briller l'aurore de la gloire impériale, il me semblait singulièrement intéressant d'examiner le champ de Waterloo, où cette même gloire a jeté son dernier éclat: j'ai eu besoin des souvenirs de Marengo. Marengo, Waterloo, lever et coucher du soleil!

En avant du village de Mont-Saint-Jean, les Prussiens ont érigé un monticule de soixante-dix pieds, que surmonte un lion de fer. Le monstre, tourné vers la France, paraît rugir contre elle. Monument d'une durée incertaine, car la France n'a qu'un pas à faire pour fouler ce lion à ses pieds!

Pour me rendre à Waterloo, j'ai eu à traverser les bois de Soignies, qu'on suppose être un reste de l'antique forêt des Ardennes.

MARLY.—TROIS-FONTAINES.—VILVORDE.

Trois jolis villages de guinguettes, propres et bien tenus, comme le sont généralement les villages de la Belgique. Marly, Trois-Fontaines, Vilvorde, sont agréable-

ment situés au bord du canal d'Anvers, sur la route si bien alignée, qui de Bruxelles aboutit à la ville maîtresse de l'Escaut. Avant qu'un chemin de fer eût en quelque sorte effacé la distance, la petite bourgeoisie bruxelloise allait en parties de plaisir aux trois villages en question dans une galiote tirée par des chevaux. Cette navigation peu expéditive, mais qui avait son charme, ne sied plus qu'à la gent peureuse, ou qui n'aime pas à se presser. La vue est offusquée, à Vilvorde, par l'aspect d'une vaste prison, où madame Deshoulières fut détenue en 1657, en punition de certaines intrigues. Ce n'est probablement pas à Vilvorde qu'elle aura rimé ses meilleures bergeries : une prison est un séjour peu pastoral.

MALINES.

Après Vilvorde, vient la ville qu'on a nommé Malines la *Jolie*, et qui vraiment n'est pas indigne de cette appellation. Mon séjour y fut de courte durée, suffisant toutefois pour penser qu'on peut se plaire à le prolonger. Le circuit des remparts offre une promenade riante. On fait toujours de la dentelle à Malines, comme à Bruxelles, comme à Valenciennes, et les filles fraîches et avenantes qui la font, comme à Valenciennes, comme à Bruxelles, y font aussi autre chose. *Così va il mondo.*

ANVERS.

J'arrivai à Anvers lorsque le siége de la citadelle était imminent. La ville avait déjà reçu de sa redoutable voisine, occupée par le général Chassé, un hostile avant-goût du tapage infernal qui devait bientôt éclater sous ses murs. Belges et Hollandais se tenaient en présence, ceux-ci debout fièrement sur leurs remparts encore jugés inexpugnables; ceux-là, inquiets dans leur cité à chaque instant menacée; tous vigilants, sur le qui-vive, et la mèche allumée nuit et jour près du canon. Les riches avaient quitté la ville; ce qui avait pu fuir s'était enfui; les grandes maisons, closes du haut en bas, attestaient la désertion; les rues paraissaient n'avoir plus de peuple; le port, ce fameux port napoléonien, était inanimé. Dans la cathédrale aux cinq nefs gothiques, au clocher aérien, le chef-d'œuvre de Rubens, la *Descente de Croix*, cet incomparable tableau, était blindé : il en était de même des œuvres de Vandick, de Rembrandt, et de tous les trésors de l'art flamand, mis dans le Musée à l'abri du boulet vandale.

Il était impossible de venir à Anvers dans un plus fâcheux moment. A Bruxelles le choléra! à Anvers la guerre! c'était avoir mal choisi son temps. Mon passeport était visé pour la Hollande. J'allai voir le consul de France, qui me signifia l'impossibilité de passer l'Escaut. Ce que

je voyais m'en avait déjà ôté le désir. Il fallut donc renoncer à voir l'*Egypte de l'Europe*, comme Diderot appelle la Hollande. Je revins à Bruxelles avec un Anglais, le seul voyageur que j'eusse trouvé à l'hôtel de Meer. Quand nous partîmes, je crois qu'il ne restait plus dans Anvers un étranger qui fût là en amateur.

GAND.

Contraint de reconnaître que le voyage de Hollande était partie remise, je me résignai à rentrer en France, mais en prenant le plus long, c'est-à-dire en passant par Gand, Bruges et Ostende. Gand a quelque importance, mais point de monuments caractéristiques, peu de cette animation qui constitue les cités capitales. J'admirai au Musée public, dans des cabinets d'amateurs, et particulièrement chez un bon vieillard nommé M. Van Rotterdam, d'excellentes peintures, dont l'énumération serait longue et la description insignifiante. Un catalogue ne montre rien aux yeux, et la pensée ne voit pas un tableau dans le récit qu'on lui en fait. Il faut juger en Flandre l'école flamande, comme en Italie les écoles italiennes. La peinture dépaysée conserve assurément encore un charme infini, mais elle perd, dépourvue de son cachet local. J'en dirais presque autant de la musique.

Les Flamands, devenus Belges, ont laissé dégénérer

énormément l'art dans lequel se sont illustrés leurs pères, s'il faut les apprécier sur les échantillons de peinture moderne que j'ai trouvés dans une exposition gantaise. Il est difficile de rien voir de plus dérisoire en ce genre. La vérité, le naturel, étaient les qualités des vieux Flamands; les nouveaux, sauf exception, sont plus que naïfs. Pourquoi ces vicissitudes des arts chez la plupart des peuples qui ont été artistes? Question ardue!

Il y a pourtant encore à Gand et à Anvers des Rubens; mais ici c'est un Rubens perruquier, là c'est un Rubens parfumeur. Ce beau nom se lit sur des boutiques; on dit à ces braves gens-là : M. Rubens!...

Quelqu'un me dit dans une rue de Gand : « Voici la maison qu'habitait en 1814 votre roi Louis XVIII. » C'était certes un propos sérieux; mais il y a des jours où l'on est incessamment poursuivi par des idées saugrenues. Tout ce jour-là donc, j'allai fredonnant, en dépit de moi, ce refrain ridicule que pendant les cent jours un chansonnier avait mis dans la bouche des dames de la halle :

Rendez-nous notre père
De Gand.

BRUGES.

De Gand à Bruges on compte 8 lieues, qui se font agréablement sur un canal. Le bateau qui vous voiture

mollement et *piano* est commode, avec un salon pour les voyageurs du n° 1. Dans le prix de la place est compris un repas qui me parut fort bon.

Bruges, c'est là une ville flamande, flamande par ses vieux édifices à pignons ; par le sol de gras pâturages qui l'entoure ; par la fraîcheur des femmes qui, au dire d'un voyageur déshonnête, ressemblent à *du beurre organisé ;* flamande, enfin, par ses bonnes vieilles mœurs si cordiales.

Cette ville réclame l'honneur d'avoir donné la naissance à Jean Van Eyck, qui trouva le secret de la peinture à l'huile ; mais la petite ville de Maaseyk, sur les bords de la Meuse, conteste cet avantage. Roger de Bruges, élève de Jean Van Eyck, fut au moins l'un des premiers qui appliquèrent le procédé de son maître. Après eux un bon nombre de peintres brugeois ont donné à leur ville natale un juste renom pittoresque.

OSTENDE.

C'est une petite ville forte, assez triste et insignifiante, un port de médiocre valeur. Il y a un établissement de bains de mer bien organisé, mais peu fréquenté. Des paquebots à vapeur anglais y ont un service régulier. Tout cela ne donne pas un grand mouvement à Ostende.

Je rentrai à Paris par Lille, assez content de mon voyage de Belgique, tout incomplet qu'il ait été. Je le recommencerais volontiers, en y joignant la Hollande. Alors j'aurais aussi à recommencer ces courtes notes qui, je le sens bien, ne sont qu'une très imparfaite ébauche, comme fut mon voyage lui-même.

UN MOIS EN ALLEMAGNE,

LETTRE A M. GUENEPIN, ARCHITECTE,

Membre de l'Institut.

Bâle, septembre 1835.

Je n'ai pas oublié, monsieur, avec quel bienveillant intérêt vous avez encouragé mon projet de voyage en Bavière. Parvenu maintenant au terme de cette excursion, je me persuade que vous en accueillerez volontiers le récit, car vous m'avez accoutumé à une indulgence dont je sens vivement le prix.

Un mois de séjour en Allemagne, c'est peu; mais mon dessein n'étant pas d'aller au-delà de Munich, ce laps de temps pouvait suffire, sinon pour approfondir les choses, au moins pour embrasser les généralités. Plus d'une fois j'ai eu lieu de regretter de n'avoir sur les arts, et en particulier sur l'architecture, que des notions superficielles; aussi ne vous parlerai-je de ce que j'ai vu, en ce genre, qu'avec la réserve qui m'est commandée par mon inexpérience. Au moins puis-je dire que j'en sais assez pour connaître que j'ignore : tous ceux qui se mêlent d'écrire n'ont pas la même bonne foi en des matières sujettes à tant de folles prétentions.

Quoiqu'on parle allemand à Strasbourg, c'est une ville bien française, justement fière de ses redoutables fortifications, de sa cathédrale majestueuse, et du mausolée du maréchal de Saxe, monument qui honore à la fois un grand capitaine et l'habile sculpteur Pigal. Je ne vous dis rien des fortifications, attendu que je n'ai qu'une admiration vague pour les œuvres du génie guerrier. Vous connaissez par les plans et les gravures, et vous appréciez mieux que moi, même sans l'avoir vue, la fameuse cathédrale; je ne vous décris donc pas non plus sa belle nef, ses magnifiques vitraux, et son merveilleux clocher, le plus élevé de tous les édifices après la grande pyramide d'Égypte (1). D'ailleurs, j'aime à le répéter, Strasbourg et l'Alsace appartiennent, Dieu merci, à la France; or, je me propose de ne vous entretenir ici que de l'Allemagne.

Quelques mots seulement, en passant, sur le mausolée du maréchal de Saxe. Ce monument est placé dans le temple de Saint-Thomas, consacré au culte protestant. C'est une vaste composition allégorique, exprimée avec clarté, mérite assez rare dans les allégories. A la gauche du spectateur se montre Hercule, dans l'attitude de

(1) Le clocher de Strasbourg a 436 pieds de hauteur, 30 pieds de moins que la principale pyramide de Dgyzé, et 6 pieds de plus que le dôme de Saint-Pierre de Rome.

la douleur ; mais ce n'est pas une peine qui s'annonce par des larmes, ce n'est pas le chagrin d'un homme, c'est la douleur d'un demi-dieu ; celle d'Hercule. L'artiste l'a placé là, évidemment pour rappeler la force corporelle dont était doué Maurice de Saxe. A droite est la mort, contraste frappant du néant avec la force : elle vient d'entr'ouvrir la tombe qui doit engloutir le héros. Au-dessus il paraît lui-même, debout, armé de pied en cap, et tenant en main les insignes de sa dignité. Sa contenance est sereine et majestueuse. Il regarde la mort, non pas avec dédain, mais avec froideur. La France éplorée, qu'on reconnaît à sa robe semée de fleurs de lys, semble vouloir écarter la mort qui réclame sa proie. Le génie de la victoire gémit et cache ses pleurs au milieu d'un faisceau d'étendards, tandis qu'un lion triomphe d'un léopard couché sur des drapeaux brisés; allusion à la bataille de Fontenoy. L'exécution répond à la pensée ; il y a là de la grandeur, du goût et de l'émotion : c'est de la sculpture monumentale parfaitement comprise.

De Strasbourg je suis allé d'abord à Carlsruhe. Vous savez, monsieur, quelle est la régularité symétrique de cette jolie ville, fondée en 1728, et pour ainsi dire conçue et exécutée d'un jet. Les rues principales, tirées au cordeau, convergent à un rond-point où se trouve le palais du grand-duc; en telle sorte que le prince voit de

son balcon sa capitale presque entière. Les maisons sont parfaitement propres à l'extérieur, enduites d'une teinte à peu près uniforme, entremêlées de fontaines et de monuments publics d'un goût passable. Tout cela est environné d'une ceinture de fort beaux bois. Cette situation est originale et agréable. Il faut ajouter que la population, sans être riche, goûte une existence facile et douce, et qu'elle a le bon esprit d'être heureuse sous des institutions modérées.

J'ai visité en 1825 Rastadt, Baden, Heidelberg et Manheim; il n'entrait pas dans mes intentions de revoir ces villes; j'ai pris la route de Stuttgard.

Stuttgard est à seize lieues de Carlsruhe : cette capitale du petit royaume de Wurtemberg est assise dans une vallée ceinte de montagnes vêtues de vignes et couronnées de bois qui dépendent de la Forêt-Noire. C'est une cité à la fois ancienne et moderne, une vieille ville qui cherche à se rhabiller à neuf, voulant, selon l'apparence, se modeler sur l'exemple de Carlsruhe sa voisine, dont elle imite les alignements et les constructions, autant que le comportent les localités; mais Carlsruhe, ville récente qui ne date guère que d'un siècle, a été bâtie d'après un plan primitif régulier, tandis que Stuttgard ne peut que corriger successivement son irrégularité invétérée. Il en résulte un amalgame un peu incohérent de rues et de places alignées, avec d'autres qui sont tortueuses et

formées de maisons d'ancienne structure allemande. Mieux vaudrait, pour la curiosité de l'étranger, sinon pour la commodité des habitants, l'originalité entière des temps passés. Ce qui est advenu à la ville, les princes l'ont fait pour eux : margraves de Wurtemberg, ils se contentaient jadis d'un castel, pesante masse architecturale du quinzième siècle; plus tard, devenus plus puissants ou plus ambitieux, ils ont voulu un château mieux adapté à leurs désirs croissants; puis rois, ils ont souhaité des palais de plaisance à la mode royale moderne. A l'époque de Louis XIV et sous Louis XV, les princes d'Allemagne singeaient à l'envi le luxe du monarque français; à tous il fallait un Versailles, un Marly : le peuple, qui paie toujours, payait. Ainsi le grand-duc de Bade et le roi de Wurtemberg, possesseurs d'États qui peuvent à peine armer, l'un 15,000 hommes et l'autre 20,000, ont acquis graduellement des domaines privés hors de proportion avec l'exiguité du territoire qu'ils gouvernent.

Quoi qu'il en soit, le château royal de Stuttgard, surmonté d'une lourde couronne dorée, est vaste et d'une disposition noble, mais froide : il en est de même des jardins. Le théâtre est adjacent au château; on n'y joue pas durant les mois de chaleur : j'ai vu la salle, qui m'a paru médiocre. La cathédrale, église protestante, a une haute tour d'où chaque soir on sonne le couvre-feu

avec quatre instruments à vent qui exécutent des mélodies lentes d'un bon effet.

A propos de musique, j'ai pu m'assurer qu'il n'y a rien que de vrai dans ce qu'on dit du goût général des Allemands pour cet art. Il se mêle à toutes leurs solennités comme à tous leurs plaisirs. Point de fête, soit religieuse, soit civile, soit militaire, sans musique instrumentale ou vocale, presque toujours exécutée avec une rare précision; point de réunion populaire sans du chant. Ce chant, même dans la bouche des hommes du peuple, est rarement discord. En entendant de simples paysans chanter dans un cabaret, on ne peut s'empêcher de comparer leurs voix, souvent rudes, mais ordinairement justes, aux cris désordonnés et sauvages de nos ouvriers descendant de la Courtille. Et cette langue allemande, que nous trouvons si âpre, il faut bien qu'elle ne le soit pas, puisqu'elle se plie si naturellement aux modulations musicales. La mélomanie des Allemands est secondée de toutes les manières, par la musique d'église, par d'excellents opéras, par des airs nationaux remplis d'accent, par des valses incomparables, enfin par des symphonies guerrières qu'on exécute à chaque relevé de garde et chaque dimanche, sur les places publiques ou dans les jardins. Pas un jour ne se passe sans musique, et il n'est presque pas une maison où ne se trouve un piano pour meuble principal. On peut dire qu'en Allemagne la mu-

sique est une condition essentielle de l'existence ; elle n'est en France que secondaire et de luxe, malgré les louables efforts qu'on a faits depuis peu pour la populariser. Or, pourquoi le sentiment de l'harmonie, qui semble inné chez les Allemands comme chez les Italiens, est-il exceptionnel parmi nous et parmi nos voisins les Anglais ? La nature l'a voulu ainsi, et la nature ne laisse pas deviner tous ses secrets.

Je m'abstiens de prolonger cette digression, que je ne pourrais suivre qu'à notre désavantage, et je vous prie, monsieur, de ramener avec moi votre pensée vers Stuttgard, à qui ce que je viens de dire n'est d'ailleurs pas étranger.

Une fort agréable promenade entremêlée de prés et de bosquets, joint le château royal et ses jardins avec la résidence de *Rosenstein*. Rosenstein est un pavillon quadrangulaire, construit depuis douze ans dans une position favorable. L'intérieur est décoré et meublé convenablement, sans trop d'apprêt. Parmi quelques tableaux d'artistes contemporains, j'ai eu le déplaisir de rencontrer quatre sujets empruntés aux campagnes de France en 1814 et 1815 ; mais j'ai remarqué, pour consolation, que si les Wurtembergeois tirent vanité de leurs faits d'armes à cette époque, ils n'ont pas autant à se glorifier des peintures qui les représentent. Un goût fort mauvais a admis en outre dans les appartements de Rosenstein des

estampes coloriées, vraiment pitoyables, qu'un simple particulier, qui respecte l'art, ne placerait pas dans sa salle à manger. J'ai reconnu dans la bibliothèque de la reine quelques auteurs français, J.-J. Rousseau, Voltaire, Châteaubriand, Ségur, et plusieurs poètes de nos jours, Lamartine, Casimir Delavigne, Victor Hugo. Si la reine aime la lecture, il paraît qu'elle aime aussi les joujoux, car son cabinet était rempli, son bureau couvert d'une foule de colifichets, innocentes superfluités.

Le roi était alors en Hollande ; le grand-duc de Bade n'était pas à Carlsruhe ; le roi de Bavière, selon sa coutume, se trouvait en Italie : ces petits potentats ne sont-ils pas heureux de pouvoir voyager comme des bourgeois? En France, le roi-citoyen est un prisonnier couronné.

Tout près de Rosenstein est *Kanstadt*, gros bourg traversé par le Necker, qui ne passe pas à Stuttgard. Il est singulier qu'on ait assis la capitale à une demi-lieue de la rivière, d'autant plus que la situation du bourg paraît plus avantageuse que celle de la ville. Des eaux thermales estimées attirent beaucoup de monde à Kanstadt.

J'ai gravi un mont voisin de Stuttgard, à travers les vignobles, jusqu'à la lisière des bois : de là j'apercevais toute la capitale wurtembergeoise et une assez considérable étendue de pays. La contrée est belle et pittoresque, mais grave, grave comme les Allemands. On com-

prend qu'une nature un peu sévère tourne les esprits aux idées sérieuses et les rende méditatifs. Ce n'est pourtant ici que la partie méridionale des Etats germains : plus on tire vers le nord, plus doit se marquer l'austérité du climat et son influence morale.

Je ne me suis arrêté à Ulm que le temps nécessaire pour visiter la cathédrale, et pour jeter un premier coup d'œil sur le Danube qui passe là, encore faible, quoique déjà navigable. Quand on a traversé le pont d'Ulm, on se trouve sur le territoire de Bavière. Je comptais d'abord séjourner un peu à Ulm ; mais, à vrai dire, avec sa cathédrale, qui est effectivement un édifice gothique remarquable, cette ville n'a de curieux que le souvenir historique d'un beau fait d'armes des Français, la reddition d'Ulm en 1806.

Toute l'Allemagne est une terre classique militaire. Que de combats y furent livrés ! que de sang y fut répandu ! Ceux qui s'occupent de l'art meurtrier qu'on nomme stratégie observeront cette contrée avec un intérêt que je ne saurais y apporter. Toutefois un humble soldat-citoyen, tel que je suis, ne peut faire un pas sur ce sol sans de secrets mouvements d'orgueil national.

Assise dans une vaste plaine fertile, à 17 lieues d'Ulm, et à peu près à pareille distance de Munich, Augsbourg est une grande ville, car j'ai employé une heure et demie à faire le tour de ses fossés ; c'est en outre une

belle ville : la rue Maximilienne (*Maximilians Strasse*); l'Hôtel-de-Ville, ancien édifice, et la Bourse, construction récente ; en plusieurs endroits des fontaines historiées de figures en bronze ; tout cela est bien, mais aussi tout cela est triste, faute d'une population qui donne de la vie. Cette ville, en effet, paraît déchue et délaissée. Au moins elle offre aux yeux ce que j'ai regretté de ne pas rencontrer à Stuttgard, c'est-à-dire un caractère d'unité. Augsbourg est bâtie dans un style uniforme, non assurément irréprochable, beaucoup s'en faut, mais enfin à la vieille manière du pays, sans alliage moderne, ce qui constitue une cité véritablement allemande. Les façades des maisons sont revêtues çà et là de peintures figurant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces saintes images, ces tableaux en plein air, souvent accompagnés de textes de l'Ecriture, semblent placés pour servir de sauvegarde aux habitants ; et leur vue, en commandant la vénération, imprime l'idée d'une existence paisible et recueillie. La cathédrale, où j'ai entendu une messe en musique, n'a rien de distinctif, si ce n'est une collection de portraits des évêques d'Augsbourg. Les tableaux qui décorent l'intérieur de l'église sont en général peu dignes d'examen; quelques-uns seulement appartiennent au bon temps de l'école allemande; les autels sont d'ailleurs surchargés d'ornements dorés du goût le plus tudesque. Dans un cloître adjacent j'ai lu

sur une pierre tumulaire cette inscription qui me paraît caractéristique dans son laconisme :

Tu qui es ego fui,
Et qui ego sum tu eris (1).

On sait quelle fut autrefois l'influence politique et religieuse d'Augsbourg : cette ville n'a plus que l'importance limitée d'un commerce de banque. La *Gazette d'Augsbourg* (*Die Algemeine Zeitung*) est encore le plus accrédité des journaux de l'Allemagne, bien qu'elle soit rédigée sous la dictée de la chancellerie autrichienne.

En résumé, Augsbourg est une ville curieuse et originale, mais morose et inanimée : on y compte des écus, on y boit, on y fume; je ne sache pas qu'il y ait d'autres divertissements : si l'on s'y amuse parfois d'une autre manière, c'est sans qu'il y paraisse : tout s'y fait doucement, flegmatiquement, et la vie s'y écoule sans bruit, comme goutte à goutte.

Maintenant, monsieur, j'arrive à Munich, but principal de mon voyage. Et d'abord, je me hâte de vous dire qu'on n'a point exagéré la grandeur des travaux entrepris par le roi de Bavière. Si ce prince vit longtemps, et si son successeur (ce qui est douteux) a le même goût que lui, il est sûr que Munich deviendra un

(1) Ce que tu es, je le fus, et ce que je suis, tu le seras.

jour la vraie capitale de l'Allemagne : on la surnomme déjà l'*Athènes de Germanie*. A un roi amateur des arts il fallait des artistes; l'encouragement les a fait naître; l'architecte Leo Klenze, dont la réputation vous est connue; les peintres Cornelius, Owerbeck (1), Hess, Handegg, Schlotthauer, Zimmermann; le sculpteur Schwanthaler, homme d'un grand talent, dans l'atelier duquel j'ai vu de belles compositions monumentales; Voigt, habile graveur sur métaux, et un fondeur non moins recommandable, attirés, l'un de Prusse et l'autre d'Italie; d'autres jeunes artistes en divers genres, secondent les vues du prince qui les protège.

L'occasion était unique pour un architecte, et rarement on aura vu autant d'entreprises confiées à un seul homme. Leo Klenze a effectivement presque tout exécuté, trop peut-être. Son principal monument, sans contredit le meilleur, est une *Glyptothèque*, édifice grec du goût le plus pur, et qui laisse la critique presque désarmée: on y admire des sculptures antiques et modernes; les premières, nombreuses et d'un bon choix, et parmi les autres, des copies de la *Vénus* et du *Pâris* de Canova; un *Adonis* de Thornwaldsen; des bustes d'Iffland, de Winkelmann, du roi actuel, de Napoléon et de sa sœur

(1) Owerbeck habite Rome, où il jouit d'une considération méritée.

Elisa Bacciocchi. La disposition et la décoration des salles où ces divers morceaux se trouvent exposés, sont parfaitement appropriées à leur destination : plusieurs sont enrichies de bonnes peintures allégoriques de Cornelius, de Hess, de Schlotthauer et de Zimmermann.

Non loin de la Glyptothèque s'élève, non encore achevée, la *Pynacothèque*, tout-à-fait dans le goût de l'architecture vaticane, et qui sera la galerie royale de peinture. La précieuse collection à laquelle est réservée la Pynacothèque, occupe jusqu'à nouvel ordre son ancien local, où elle est distribuée dans huit salles, au nombre de plus de neuf cents tableaux de toutes les écoles : l'école française y figure, tant bien que mal représentée par Nicolas Poussin, Bourdon, Coypel, Boucher, Greuze, Vivien, Manglard, Joseph Vernet, etc.

Ce qu'on fait pour la collection des tableaux on l'exécute pour la bibliothèque de la ville, depuis long-temps reléguée dans un lieu moins convenable. Le nouveau bâtiment de la bibliothèque retrace le palais de Venise à Rome. L'assemblage de livres et de manuscrits que possède Munich méritait l'honneur d'un édifice spécial. Au nombre des manuscrits, j'ai distingué de très anciens et curieux missels et livres de prières, à fermoirs, et ornés de miniatures d'un fini étonnant ; un rare exemplaire du poème de vieux allemand, les *Niebelungen*, dont l'ori-

gine est peu connue (1); un livre (je n'en sais plus le titre) aux marges duquel Albert Durer a laissé de charmants dessins à la plume. Entre autres singularités, j'ai remarqué un recueil d'écrits sur la révolution française, que le feu roi Maximilien-Joseph avait fait relier en peau de porc, voulant, dit-on, témoigner par là son dédain pour cette partie de notre histoire (2).

Auprès de la nouvelle bibliothèque, dans une longue rue neuve, est le ministère de la guerre, hôtel qui marque parmi tous ceux dont cette belle rue est composée. Une place régulière, où se trouvent l'*Odéon*, édifice destiné à des fêtes, le palais de Leuchtenberg, et la galerie ouverte, déjà célèbre par ses fresques, occupe le centre de ce quartier vraiment somptueux, qui forme comme une seconde ville adossée à l'ancienne. Non loin de là domine à cent pieds un obélisque en bronze, érigé à la mémoire de trente mille Bavarois morts dans la désastreuse campagne de Russie. La galerie à jour que je viens de citer s'ouvre sur un quinconce d'arbres dont je

---

(1) J'ai rencontré à Saint-Gall un second manuscrit des *Niebelungen:* je n'en connais pas d'autres.

(2) Cette intention de Maximilien-Joseph paraîtra douteuse, si l'on réfléchit que beaucoup de vieux livres sont ainsi reliés en peau de porc : c'était l'usage autrefois de préférer ce genre de reliure, comme plus solide et garantissant plus de durée.

pense qu'il faudrait supprimer une partie; car, trop rapprochés, ils ne peuvent qu'augmenter l'humidité qui menace les peintures. De ces fresques, ou pour mieux dire, de ces peintures à l'encaustique, d'après l'essai d'un procédé nouveau, les unes sont historiques, et les autres sont des paysages. Les premières, exécutées sur les cartons d'Owerbeck et de Cornelius, représentent divers sujets tirés de l'histoire bavaroise, et les autres des vues d'Italie et de Sicile. Le tout est entremêlé d'ornements arabesques qui rappellent les fameuses loges de Raphaël. Une seconde galerie, non encore peinte, forme angle droit avec la première ; elle est prête à recevoir des paysages de la Grèce. Au point d'intersection des deux galeries ou portiques, est le local d'une *Société des amis des arts*, établie à l'instar de la nôtre, et régie par des statuts à peu près semblables. Si les tableaux, dessins, gravures et lithographies que j'y ai vus exposés, et si les fresques dont je viens de vous parler, offrent un mélange de bon, de médiocre et de mauvais, tout cela atteste au moins une émulation active qui germe pour un avenir rapproché.

On met en ce moment la dernière main au palais que le roi s'est fait construire. A l'extérieur, c'est de l'architecture toscane, imitation du palais Pitti; au dedans, c'est de la décoration très habilement traitée par les meilleurs peintres du pays à la manière italienne. Une

salle, dite des *Niebelungen*, est revêtue de fresques représentant diverses actions de ce poème national; dans d'autres, consacrées à *Goëthe*, à *Schiller*, sont figurées des scènes de leurs meilleures tragédies; tout cela encadré d'arabesques qui offrent des réminiscences de Pompéï et des Thermes de Titus. En face de la demeure royale sera l'hôtel des Postes, dont la construction est peu avancée. Le théâtre occupe un troisième côté de la place : c'est une vaste salle de spectacle, à cinq rangs de loges, d'une noble ordonnance. Le rideau offre une copie passablement fidèle de l'*Aurore* du Guide. Pendant les entr'actes, des domestiques en livrée font circuler parmi les spectateurs des glaces et d'autres rafraîchissements posés sur des plateaux. Ce théâtre a en général bonne tournure : personne n'y garde le chapeau sur la tête, et aucun bruit de cabale n'y cause de trouble. J'y ai entendu un assez bon opéra de Marschner, le *Templier et la Juive* (*der Templer un dic Judin*); j'ai assisté aussi aux représentations de *Clavigo*, tragédie peu estimée de l'immortel Goëthe, et d'une comédie médiocre de Kotzebüe. L'orchestre est bon, les acteurs et les chanteurs sont passables. On n'applaudit qu'à la fin des actes; madame de Staël en a déjà fait la remarque dans son excellent livre sur l'*Allemagne* : « Rien, dit-elle, ne dérange l'imperturbable sérieux des Allemands : c'est toujours dans son « ensemble qu'ils jugent une pièce de théâtre, et ils atten-

« dent pour la blâmer comme pour l'applaudir, qu'elle « soit finie. » Cet usage peut être avantageux, en ce sens qu'il n'interrompt pas brusquement l'illusion scénique; mais il ne contribue pas à échauffer les comédiens, en même temps qu'il dénote des spectateurs peu passionnés : or, la passion, ce me semble, est l'âme de la scène, autant dans la salle que sur le théâtre.

Pour revenir au roi de Bavière et à ses constructions, il a encore fait bâtir, pour servir de chapelle à son palais, une petite église d'architecture bysantine, qui est l'objet de vives critiques. En général, monsieur, ne trouvez-vous pas, dans l'énumération que je viens de vous faire, qu'il y a quelque confusion dans les genres? Vous apercevez un alliage au moins bizarre de styles différents. La seule place du Palais sera de trois manières : le palais, toscan, le théâtre avec un pérystile grec, l'hôtel des Postes, d'architecture romaine. Je ne sais, mais cette diversité doit faire de Munich une sorte de mosaïque architecturale qui n'annonce pas d'unité dans les vues. Il semble que le roi Louis de Bavière ait prétendu se modeler sur l'empereur Adrien, qui avait rassemblé dans sa fameuse villa Tiburtine des imitations des principaux monuments qu'il avait admirés dans ses voyages. Si, comme je le suppose, telle fut sa pensée, elle peut jusqu'à un certain point lui servir d'excuse.

La place du Palais, qui en outre manquera d'ampleur,

va être décorée incessamment d'une statue colossale en bronze du roi Maximilien-Joseph. J'ai vu, dans les ateliers du fondeur, cette statue, qui m'a paru lourde; mais sans doute on ne pourra la juger sainement que placée sur son piédestal. Les bas-reliefs déjà posés sont d'un travail exquis.

En tout cela, monsieur, vous reconnaissez bien des choses avancées, et peu qui soient mises à fin; mais, au train dont on y va, tant de monuments seront bientôt finis. C'est ce qui faisait dire à M. Emile de Girardin, quand il fut envoyé l'an passé en Bavière, pour y étudier les méthodes d'enseignement : « Il faudra revenir à Munich dans dix ans. »

Or maintenant, comment un prince, dont le trône n'est que d'un poids secondaire dans la balance européenne, a-t-il pu entreprendre à la fois tous ces travaux? Nous voyons les résultats, examinons les moyens. Le roi de Bavière n'a qu'une liste civile de trois millions de florins, soit 6,540,000 francs; chaque année il consacre aux arts 800,000 florins, c'est-à-dire 1,744,000 francs (1). Cette somme paraît faible, eu égard à l'importance de ce qui se fait; mais, constamment répétée, elle doit produire à la longue. Ajoutons d'ailleurs que les travaux purement

(1) Le florin d'Allemagne équivaut à 2 francs 18 centimes.

d'utilité publique, ou au moins ceux qui sont considérés comme tels, s'opèrent à la charge de l'État. C'est même ce qui fait murmurer une partie de la nation, soit que certains esprits ne partagent pas les idées de grandeur que manifeste le monarque, soit qu'ils estiment que plusieurs dépenses dont on impose les revenus publics, devraient s'imputer sur la liste civile. On pourrait, à la rigueur, comparer ce prince au roi Idoménée, qui s'appliquait plus à embellir Salente qu'à lui donner de sages institutions ; convenons toutefois que, en montrant ce qu'on peut faire avec une volonté forte et suivie, il fournit à de plus riches puissances un exemple mal imité.

On sait que le roi de Bavière est poète : ses œuvres, comme il advient à tout ce qui regarde la royauté, ont des flatteurs et des critiques aussi outrés les uns que les autres. Les Allemands non passionnés reconnaissent dans les poésies du roi de Bavière des idées ingénieuses, un style élevé, avec des disparates, et une certaine affectation de locutions qui tiennent du néologisme. Le roi de Bavière, libéral en ce qui concerne son amour pour les arts, est d'ailleurs économe pour tout le reste. Je trouve entre ce prince et le nôtre quelques traits de ressemblance. Louis Ier de Bavière est, ainsi que Louis-Philippe Ier, père d'une nombreuse famille (l'un à huit enfants, et l'autre sept) ; tous deux sont fort éclairés, et possèdent

particulièrement la connaissance de plusieurs langues; l'un et l'autre ont un goût égal pour bâtir, avec une pareille économie sur les autres points; tous deux, enfin, simples et sans faste, aiment et recherchent la popularité sans pouvoir se flatter d'y parvenir.

Je ne saurais quitter Munich sans vous parler un peu du prince Eugène, dont amis et ennemis honorent la mémoire. Un intérêt spécial et de cœur m'invitait à visiter le palais de Leuchtenberg; je voulais y revoir les trois tableaux de mon père: 1° *François* Ier *recevant, dans la galerie de Fontainebleau, la Sainte-Famille,* de Raphaël; 2° *Louis* XIV *assistant, dans le parc de Versailles, à l'inauguration du Milon de Crotone,* du Puget; 3° *une lecture chez madame Geoffrin.* Vous jugerez, Monsieur, combien il m'a été sensible de retrouver, honorablement placés, dans le cabinet du prince, à côté de quelques autres tableaux favoris, ces ouvrages paternels qui furent exécutés sous mes yeux dans les jours de ma première jeunesse. De telles émotions, de tels souvenirs, offrent un indicible mélange de peine et de douceur.

La galerie de Leuchtenberg, dans laquelle est venue se fondre celle de la Malmaison, est en outre pourvue d'un attrait particulier pour un Français, puisqu'il y reconnaît, associés à un choix excellent de tableaux des écoles étrangères, des ouvrages qui font honneur à l'é-

cole française moderne. J'ai revu là l'*Homère*, de Gérard; une esquisse de David, de ses *Fils de Brutus*; de Girodet, l'*Apothéose des guerriers Desaix, Marceau, Kléber, Caffarelli* et *Latour-d'Auvergne;* de Pierre Guérin, une petite toile représentant *Anacréon qui réchauffe l'Amour;* de M. Hersent, *Fénelon ramenant la vache égarée;* le *Stella*, de M. Granet; de M. de Forbin, son *Inès de Castro; une Chasse de Napoléon dans la forêt de Fontainebleau,* par Carle Vernet, etc., etc. L'école dite impériale est en grand discrédit maintenant; que dira-t-on dans un quart de siècle de nos faiseurs actuels? autant de mal peut-être, et avec aussi peu de ménagement. Chaque âge de la peinture a la couleur propre de son temps; et cet art est aussi une expression de l'état social.

Le tombeau de l'excellent prince Eugène, sculpté par Thornwaldsen, est placé dans une assez belle église des jésuites. Le prince est montré debout, tenant une couronne; à sa droite, Clio assise, écrit son histoire; à sa gauche sont deux génies éplorés; sur la plinthe on lit cette inscription :

Hic placide ossa cubant
Eugenii Napoleonis
regis Italiæ vices quondam gerentis,
nat. Lutet. Parisior. D. III sept. MDCCLXXXI
Def. Monachii D. XXI feb. MDCCCXXIV
Monumentum posuit vidua mœrens

Augusta Amalia
Maximil. Jos. Bav. regis filia (1).

Il est regrettable qu'un monument consacré à la gloire d'un homme illustre qui mérita d'avoir pour devise *Honneur* et *Fidélité*, soit si peu digne de lui. Le héros a une attitude absolument dénuée de noblesse, et le célèbre sculpteur danois est dans cette occasion resté au-dessous de sa renommée.

Cette lettre devient longue; pourtant, monsieur, j'aurais aimé à vous décrire la résidence de *Nymphenbourg*, ainsi qu'un parc délicieux qui commence aux murs mêmes de Munich, d'autant plus beau, qu'il a été dessiné en pleine forêt, et qu'il est arrosé dans sa vaste étendue par les eaux ramifiées d'une rivière bien courante, et terminé par un lac charmant; j'aurais été conduit à vous montrer ainsi que les parcs allemands ne le cèdent en rien aux jardins anglais; mais je me suis promis de ne pas abuser ici des détails, et je ne dois pas vous lasser, quand je ne veux que vous distraire.

---

(1) « Ici repose la dépouille mortelle d'Eugène Napoléon, autrefois « vice-roi d'Italie, né à Paris le 3 septembre 1781, décédé à Munich « le 21 février 1824. Veuve désolée, Auguste-Amélie, fille de Maximi- « lien-Joseph, roi de Bavière, a érigé ce monument à la mémoire de « son époux. »

Je vous ai entretenu de plusieurs villes, en me taisant en général sur la nature du sol qui les sépare; c'est que la portion de l'Allemagne que j'ai eue à traverser n'a véritablement presque rien qui puisse fixer l'attention d'un amateur de sites pittoresques. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Augsbourg est dans une plaine; il en est ainsi de Munich; au moins la plaine d'Augsbourg est fertile, celle de Munich est fort ingrate. La seule ville de Stuttgard occupe un bassin agréable à la vue. La contrée de Salzbourg, et la partie du Tyrol qu'on nomme Tyrol bavarois, offrent, dit-on, de beaux aspects. Ne les ayant pas vus, je n'ai rien à en dire. J'ai gardé un pareil silence sur les mœurs locales et sur la marche des idées en politique, parce qu'un séjour d'un mois en Allemagne ne saurait autoriser à prononcer un jugement sur ce qui exige de longues études et de patientes observations.

De Munich je suis venu en deux jours à Lindau, ville assise dans une île du lac de Constance, et qu'on a pour cette raison surnommée la *petite Venise du lac*. J'y ai dit adieu à la Bavière. Un bateau à vapeur m'a transporté à Constance, où je me suis retrouvé sur le territoire badois. Le lac de Constance, indépendamment de sa beauté, a cela de particulier que cinq Etats y confinent : l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade et la Suisse.

Il appartient à l'Autriche par la province montagneuse du Vorarlberg, et à la Suisse par les cantons de Thurgovie et de Saint-Gall. Cette petite Méditerranée a quatorze lieues de longueur sur quatre dans sa plus grande largeur. De Constance, quand le temps est pluvieux, on n'aperçoit plus les rives allemandes, et l'on se croirait dans un port maritime. La ville de Constance a la célébrité historique de son concile du quinzième siècle, si tristement profané par le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague. On m'a montré, dans la salle du concile, divers objets qui se rattachent à cette époque d'une manière plus ou moins authentique. A une lieue de Constance, j'ai visité l'île de Meinau, que le grand-duc de Bade a cédée depuis peu d'années au prince Esterhazy : cette petite île rappelle par sa forme l'île délicieuse de Saint-Pierre au lac de Bienne; mais, tout agréable qu'elle est, elle n'a pas, comme cette dernière, d'intéressants souvenirs qui ajoutent au charme de la perspective. Dans la partie inférieure du lac, *Untersee*, autrement dite *Zellersee*, sur une riante colline de la Thurgovie, au milieu de massifs de verdure, se détachent les murs blancs d'un château ; c'est *Arenenberg*, la retraite chérie de la duchesse de Saint-Leu.

J'ai admiré pour la troisième fois à Schaffhouse la merveilleuse cataracte du Rhin. Me voici présentement à Bâle:

je ne vous dis rien de cette dernière ville, fort curieuse, et qui, suivant moi, n'est pas suffisamment appréciée, parce que je ne dois pas vous envoyer un livre au lieu d'une lettre, et parce que je n'ai déjà peut-être que trop abusé de votre attention.

Agréez, etc.

LES FLAGELLANTS,

A ROME

Jésus-Christ a été flagellé.

Plusieurs textes de l'Écriture conseillent les austérités.

La mortification dompte les passions de la chair.

C'est évidemment d'après ces raisons, interprétées d'une manière abusive, que s'est établie la coutume de la flagellation volontaire, coutume mauvaise, s'il en fût jamais, prohibée d'ailleurs par plusieurs papes, comme contraire aux lois de Dieu, et attentatoire aux mœurs. Le travail, l'aumône, l'abstinence, la privation des plaisirs, sont des pénitences que le pécheur chrétien peut raisonnablement admettre, sans transgresser la loi divine; mais le fouet et les violentes macérations sont des superstitions commandées par le seul fanatisme.

Des règles conventuelles infligeaient, infligent peut-être encore la flagellation, en punition de fautes commises dans certains ordres monastiques; autre abus: nous ne parlons ici que du châtiment corporel qu'on s'impose à soi-même.

Au XIII^e^ siècle, quand l'Italie, déchirée par les factions Guelfe et Gibeline, étaient en proie à tous les dé-

sordres qu'entraînent les discordes civiles, un moine dominicain, Raniero, habile fanatique, se mit à prêcher la flagellation publique, soutenant qu'elle pouvait seule servir d'expiation à tant de crimes. La prédication eut le plus grand succès, et bientôt l'on vit, à Rome et à Pérouse, de longues processions de pénitents s'administrant réciproquement la discipline.

L'abus du raisonnement allait alors jusqu'à ce point de croire, malgré les décisions d'un concile, que non-seulement les péchés qu'on avait commis, mais même les péchés d'autrui, pouvaient se rédimer par le fouet. Ainsi on se faisait fustiger sur le dos d'un salarié, comme on va encore en pélerinage par fondé de procuration.

La même coutume des pénitents flagellants, se reproduisit en Allemagne, au XIV^e^ siècle, à l'époque où la trop fameuse peste, connue sous le nom de *Mort noire*, décimait l'Europe. Et, pour le dire en passant, cette peste *noire*, suivant toute apparence, n'était autre que le choléra d'Asie. Enfin, les flagellants reparurent aux processions fanatico-burlesques, dites de la Ligue. Cette pratique superstitieuse était digne de temps barbares.

Qui le croirait? elle a lieu encore au XIX^e^ siècle ; elle a lieu à Rome.

Je l'avais entendu dire, et j'en doutais ; je m'en suis convaincu.

Près du *Corso* est une petite église, fondée par le ré-

verend père *Caravità*, jésuite, digne patron des modernes flagellants romains.

Un jour de carême (c'est le temps de la pénitence), vers le soir (c'est le moment consacré à la cérémonie), je me rendis seul à l'église de Caravità. Je me glissai silencieux parmi la foule qui attendait dévotement sous le porche. Je craignais un peu que ma physionomie étrangère me fît exclure du nombre des vrais amateurs ; heureusement je ne fus pas remarqué, ou, si je le fus, on toléra ma curiosité qui ne paraissait pas indiscrète.

Enfin la porte tourne sur ses gonds avec un bruit sourd ; je traverse, entraîné par le flot populaire, un vestibule éclairé d'une lampe lugubre; une seconde porte s'ouvre, et me voilà introduit dans le sanctuaire.

Quelque peu embarassé d'abord de ma personne, ne voulant pas d'ailleurs que mon rôle d'observateur s'étendît jusqu'à obtenir sur mes épaules la conviction du fait dont je désirais m'assurer, je ne savais trop où me poster pour éviter une certitude trop réelle, et je commençais à regarder la porte, quand tout-à-coup elle se ferma. Il n'y avait plus à s'en dédire, et j'étais pris au trébuchet.

L'église de Caravità est un carré long, avec un seul autel, une chaire, et des bancs adossés aux murs latéraux : deux colonnes sont près de l'entrée. Je vis tous mes acolytes se ranger en plusieurs files suffisamment espacées;

je fis comme eux, mais en ayant soin de me trouver le dernier de la file de droite, qui aboutissait à l'une des colonnes, sûr au moins d'avoir là, au moment critique, un rempart pour mon individu, un abri contre les éclaboussures.

L'enceinte n'était éclairée que par la lueur vacillante de quelques cierges fumants. Après une prière faite à l'autel, un moine monta en chaire. Son sermon, débité avec l'emphase et le style ampoulé qui trop souvent en Italie remplacent l'éloquence, avait pour texte obligé, l'horreur du péché, l'avantage d'en posséder dans ses mains la rémission, la consolation des indulgences plénières attachées à une fustigation momentanée.

Le premier point terminé, le prédicateur fit une pause, rendue sans doute nécessaire par la violence de ses gesticulations déclamatoires. Il s'agenouilla ainsi que tous les pénitents, et durant une seconde prière bourdonnée en commun, des frères servants parcouraient les rangs distribuant à chacun des assistants, une discipline. A mon tour, je reçus la mienne, belle et bonne discipline vraiment, sérieusement armée de plusieurs cordelettes à nœuds, mais destinée, pour cette fois, à rester inoffensive.

Alors les cierges, qui projetaient de l'autel sur l'auditoire, une lumière blafarde, furent absorbés sous l'éteignoir, et le sermonneur reprit, dans l'obscurité, son

discours, qu'il interrompit par une nouvelle pause. Un silence étrange régnait en ce moment dans l'assemblée. Soudain retentit le son d'une clochette. A ce signal, les fouets sont mis en jeu : leur bruit, assez faible d'abord, s'accroît ; il redouble, entrecoupé de gémissements.

Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera.

On eût dit qu'un orage venait de fondre dans l'église : le sifflement aigu des fouets, semblable à celui de la grêle mêlée au vent, dura bien une minute : la clochette le fit cesser.

Pour moi, retranché derrière ma colonne protectrice, j'étais abasourdi : dans ma stupéfaction, la discipline qu'on m'avait remise était tombée de mes mains.

Mais ce n'était que le premier acte de ce drame rempli d'horreur, de ridicule et de pitié. Le moine déclame de plus belle : d'une voix lamentable il enjoint à ses frères de se flageller de nouveau, *per i merti di Nostro Signore Giesù Cristo ;* la clochette sonne, et avec elle recommence une grêle de coups. Le forcené prédicateur apparemment n'est pas encore satisfait ; plus véhément que jamais, il exige une troisième fustigation, *per i meriti di Santá-Maria ;* les pauvres pénitents donnent cette dernière preuve d'obéissance passive. Alors enfin, vient la péroraison du discours, qui leur assure des indulgences

pour prix d'une correction bien peu indulgente ; on rallume les cierges ; la triste cérémonie s'achève, et les flagellants s'en vont battus et contents.

Dès que je vis la porte ouverte, je m'esquivai lestement de ce repaire, en jurant qu'on ne m'y reprendrait plus : j'allai au Forum respirer l'air du soir, et méditer sur les choses de ce monde.

FLORENCE.[1]

VUE GÉNÉRALE.

C'est une habitude bien entendue pour le voyageur, dès qu'il arrive dans une ville pour lui encore inconnue, de gravir quelque point culminant, soit une tour, soit un mont voisin, d'où il peut se rendre compte de la position graphique; puis, de parcourir en divers sens les rues et les places publiques, pour saisir sur le fait la physionomie locale. Cette reconnaissance préalable dispose convenablement à un examen plus approfondi. En procédant ainsi du simple au composé, de l'ensemble aux détails, on juge plus vite et mieux, on met un ordre logique dans le plaisir que donne la nouveauté des objets.

Si nous nous plaçons par la pensée sur la colline de *San-Miniato al Monte*, qui domine Florence, de là notre vue embrasse à la fois le val d'Arno, où la noble cité

---

(1) Ceci est tiré de l'*Italie pittoresque*, publiée en 1835 par A. Costes, un volume grand in-octavo. Cinq livraisons de cet ouvrage contiennent, sous le même nom d'auteur, les articles *Route de Genève au Mont-Cenis, Ferrare et Bologne, Toscane.*

semble une beauté quelque peu sévère, se reposant appuyée sur des coussins de verdure, et se mirant dans les eaux paisibles de son fleuve.

Une multitude de charmants casins, qu'on peut bien justement nommer maisons de plaisance, disséminés sur les coteaux, font comme un cortége à Florence *la belle*, se rapprochent d'elle, l'entourent et la continuent.

Le tout est entremêlé de jardins où croissent ensemble le mûrier, l'olivier, l'oranger, le myrte, l'aloès, des arbres toujours verts, mille plantes et fleurs méridionales. Ce val d'Arno, si privilégié, est tout imprégné de parfums : aussi Florence avait-elle autrefois dans ses armoiries un lys couché sur des roses.

L'Arno, bordé de quais et de palais somptueux, est coupé par quatre ponts; celui *della Caraja*, qui joint le quartier de Saint-Esprit au populeux faubourg d'*Ognissanti;* celui de la Trinité, tout entier de marbre blanc; le *Ponte-Vecchio*, qui est couvert, et dont l'aspect est singulièrement pittoresque; enfin, un quatrième, hors la ville.

Par-delà le pont de la Caraja, sur la rive droite du fleuve, s'étend l'ondoyante verdure des *Cascine*, délicieuse promenade, chère aux Florentins.

La ville est pavée de larges dalles, ceinte de murs crénelés; ses portes, flanquées de tours, ont la couleur sombre du moyen âge : une seule, plus moderne, celle

de *San-Gallo*, ouverte sur la route de Bologne, se présente sous la forme d'un arc de triomphe.

Dans l'enceinte presque ovale surgissent çà et là les campaniles et les dômes des églises, les faîtes élevés des nombreux palais, édifices dont l'architecture mâle impose l'admiration.

Chaque ville d'Italie a son caractère propre, qui la distingue des autres; revêtue d'un sceau particulier, chacune est un type. Gênes ne ressemble pas à Milan, Venise à Bologne, Rome à Florence. Si cette différence marquée provient, à n'en pas douter, de la division du pays en plusieurs nations, il en résulte en même temps un intérêt croissant et varié pour l'observateur attentif. Florence est très spécialement remarquable par son style à elle, à bon droit appelé style toscan, genre d'architecture caractéristique, dont les qualités constitutives sont la solidité, la régularité, l'unité. Les principales constructions, et notamment les palais de l'ancienne noblesse, *signoria*, appartiennent au temps de la renaissance; elles sont d'une manière formée de manières diverses, d'un goût choisi entre plusieurs goûts : c'est une architecture en quelque façon éclectique, où le choix a été fait avec un discernement assez exquis pour ne pas perdre le mérite de l'originalité. Les vieux palais florentins ressemblent extérieurement à des châteaux-forts; ils sont, à vrai dire, des citadelles ornées, très cu-

rieuses, sous ce rapport qu'elles offrent expressément l'histoire monumentale d'une époque de guerres civiles. Le moyen âge a, ce nous semble, cet intérêt de plus que l'antiquité, qu'il est plus près de nous, et nous retrace des mœurs dont la tradition est moins égarée. Considérée sous le point de vue architectural, Florence a cela de singulier, qu'elle exprime simultanément le moyen âge lié aux âges récents, la renaissance immédiatement rattachée à la civilisation avancée. En effet, les constructions modernes, si différentes des anciennes, quoique dans le même principe, s'entremêlent tellement avec ces dernières, qu'on croit voir deux villes fondues en une seule. Il résulte de cet amalgame, qui n'a pourtant rien d'incohérent, l'avantage de lire à la fois et sans transition dans le passé et dans le présent. Cela donne à l'ensemble de Florence un aspect tout exceptionnel, et à son étude un attrait philosophique que nulle autre ville ne saurait présenter au même degré. C'est non-seulement l'histoire de l'art, mais encore l'histoire des mœurs écrite sur les monuments.

LES PALAIS FLORENTINS.

Palazzo-Vecchio. — Dans l'énumération des principaux palais qui décorent Florence, celui qu'on nomme le Palais-Vieux tient et doit garder le premier rang. Autrefois habité par les chefs du gouvernement, précédé

d'une place publique et de ce beau portique d'Orcagna, qui furent le Forum de Florence républicaine; accompagné de la célèbre galerie de Médicis, il est le véritable centre de l'histoire florentine et de sa gloire artistique; il est comme le cœur de la cité que nous admirons.

Le Palais-Vieux est une vaste fabrique carrée, couronnée de créneaux, à laquelle la simplicité mâle de sa construction et sa masse même impriment un caractère de sévérité imposante. L'édifice, presque sans ornements extérieurs, est surmonté d'une haute tour audacieusement bâtie en encorbellement ou en surplomb, sur des consoles très saillantes. L'œil est charmé, dès l'entrée, de l'aspect du *Cortile*, dont les décorations, sculptées et peintes, sont de bon goût, quoique multipliées, et au milieu duquel s'élève une belle fontaine en porphyre, ornée d'une figure d'enfant en bronze par le Verrocchio. La salle du conseil, *sala grande*, où mille citoyens pouvaient s'assembler, est remarquable par son ampleur et sa noble ordonnance, par des sculptures de Baccio-Bandinelli, et des fresques historiques de Giorgio Vasari. Au sujet de ces fresques s'est conservée, vraie ou fausse, la tradition d'une anecdote singulière. On raconte que, tandis que Vasari, monté sur un échafaudage, était occupé à peindre un plafond, Côme I^er^ survint avec sa fille, et que ces deux personnages, se croyant seuls, dévoilèrent aux regards du peintre un mystère bien dange-

reux. Vasari, devenu leur confident malgré lui, eut assez de présence d'esprit pour faire semblant de dormir. Aperçu enfin par le prince, et interpellé sur l'heure qu'il était, il répondit : « Comment saurais-je l'heure en dormant? » L'à-propos de son sommeil et de sa réponse sauva l'artiste du courroux du grand-duc; mais ainsi fut connu, dit-on, le secret de la liaison scandaleuse de Côme avec sa fille.

Une autre salle, nommée la *guarda-roba* (garde-meuble), renfermait le trésor domestique des chefs de l'Etat. C'est dans ce lieu que Côme Ier aimait à se retirer; c'était son laboratoire. Amateur d'antiquités et de médailles, son plus doux passe-temps était de restaurer, avec l'aide de Benvenuto Cellini, des figurines en bronze couvertes de rouille. Cellini, cet habile statuaire, ce ciseleur étonnant, cet homme si original, était un favori assez indocile, qui ne se pliait pas volontiers à quitter ses travaux pour les colifichets du prince.

OEuvre d'Arnolfo di Lapo, qui fut aussi l'architecte de la cathédrale et de l'église de Santa-Croce, le Palais-Vieux compte plus de cinq siècles d'existence, et le temps, en marquant sur lui son empreinte vénérable, n'a point altéré sa solidité.

Tout près de là est la Loggia *de'Lanzi*, plus communément appelée d'*Orcagna*, du nom de son architecte; elle date de 1355. Suivant la proposition de Michel-Ange,

cet élégant portique, borné à trois arcades, devait se prolonger et encadrer la place entière dont rien alors n'eût égalé la magnificence; mais l'énorme dépense que ce projet grandiose entraînait avec lui, fit renoncer à son exécution. Telle qu'elle est, la Loggia d'Orcagna se distingue par la majesté de ses proportions. Là sans doute se réunissaient les magistrats, et les affaires publiques se traitaient en présence du peuple; cette Loggia dut servir de tribune aux orateurs populaires; sa voûte retentit maintes fois des émotions turbulentes de la multitude (car la liberté de Florence était une liberté agitée); plus tard elle servit de dais aux princes dans des fêtes splendides; et maintenant, *proh pudor!* on y fait le tirage de la loterie.

La Loggia et les abords du Palais-Vieux sont admirablement ornés de statues en bronze et en marbre, ce qui fait de la place un musée de sculpture, et donne à l'ensemble un aspect monumental qu'on ne rencontre nulle part ailleurs : c'est la Judith du Donatello; le Persée de Benvenuto Cellini; le groupe de l'Enlèvement d'une Sabine, la fontaine de Neptune et la statue équestre de Côme I^er^, par Jean de Bologne; c'est, enfin, le David de Michel-Ange, et l'Hercule de Baccio-Bandinelli, deux colosses de marbre. Ces sculptures ne sont pas toutes irréprochables; mais plusieurs sont des chefs-d'œuvre,

et les noms de leurs auteurs appartiennent tous à l'immortalité.

Le monument de la galerie de Médicis est lié au Palais-Vieux; exécuté vers le milieu du XVI^e^ siècle par Vasari, il occupe trois côtés d'un parallélogramme. Une partie du rez-de-chaussée renferme la trésorerie, les archives et une riche bibliothèque; l'autre, composée de boutiques, est une sorte de bazar assez disparate. L'étage de l'attique est entièrement consacré à la somptueuse collection que les premiers Médicis avaient commencée, et qu'ont augmentée leurs successeurs. Les deux grands corridors parallèles ont 430 pieds de longueur, et celui qui les réunit en a 100; mais tout ce vaste espace ne suffisant pas encore à contenir tant de trésors successivement accumulés, force a été d'y adjoindre des salons latéraux, *stanze*, pris sur des maisons voisines. C'est cet ensemble de corridors et de salles qu'on est convenu de comprendre sous le nom de *galerie*.

Il faudrait un gros volume pour la seule nomenclature des œuvres d'art de tous les genres classés là dans un ordre méthodique, et l'on n'attend pas ici cet ennuyeux catalogue. Indépendamment d'une foule innombrable de groupes et de bas-reliefs, de statues et de bustes, assemblés comme une population de bronze et de marbre, entre la divine Vénus de la Tribune et la touchante tragédie de Niobé; outre des centaines de tableaux des

maîtres des écoles diverses, depuis l'école florentine, triomphante sur son propre terrain, jusqu'à l'école française, qui ne compte guère que comme nombre; on contemple dans la galerie de merveilleux assemblages d'antiquités étrusques et romaines, de médailles, de camées, de ciselures, de mosaïques et de pierres précieuses. Il y a de tout cela dans la plupart des musées de l'Europe; mais une collection unique, et dont à ce titre Florence a droit de s'enorgueillir, est celle des portraits des grands artistes, au nombre de plus de deux cents, presque tous peints par eux-mêmes. La fameuse *Stanza della Tribuna*, construite par Buontalenti dans la forme octogone, est l'une des salles contiguës au grand corridor de gauche. L'intention manifeste des ordonnateurs a été de n'admettre que des ouvrages accomplis dans ce sanctuaire privilégié, éclairé et disposé avec beaucoup d'apprêt. Au centre domine la sublime Vénus, comme une reine, ou plutôt comme la divinité de ce petit temple des arts; et les plus rares merveilles que le ciseau et le pinceau aient pu enfanter lui composent un entourage digne d'elle : c'est, en sculpture, ce charmant Apolline, dont on a dit spirituellement : « Si les statues pouvaient se marier, la « Vénus ne saurait se trouver un parti plus sortable que « cet Apollon; » c'est le rémouleur, l'*arrotino*, objet de tant de dissertations; le groupe des Lutteurs, attribué à Céphisodore, et le Faune jouant du *scabillum* ou crotale :

en peinture, sont inscrits là, sur des pages brillantes, les noms glorieux de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, du Titien, du Corrège, de l'Albane, d'André del Sarto, d'Annibal Carrache, du Guerchin, de Daniel de Volterre, du Guide. Cette tribune offre un résumé exquis, et l'on peut dire qu'il y a, dans la galerie renommée des Médicis, de quoi acheter un royaume plus grand que la Toscane.

Palais Pitti. — Luca Pitti, marchand florentin comme les Médicis, opulent comme eux, et leur compétiteur en plus d'une circonstance, commença, vers le milieu du xv^e^ siècle, ce vaste édifice, et ne put le continuer, soit parce qu'il l'avait entrepris sur une trop grande échelle, soit à cause des revers que la fortune lui fit éprouver. Il avait voulu, simple particulier, faire une œuvre de souverain ; son orgueil le perdit. Plus heureux, Côme I^er^ acquit, en 1549, la *casa* Pitti des héritiers du rival de sa famille; il l'augmenta, l'embellit, et la mit à peu près en l'état où on la voit de nos jours. Il ne s'était cru assuré, dit-on, de conserver le pouvoir, jusque-là regardé par lui-même comme précaire, que lorsqu'il avait pu quitter la casa Medici, demeure de sa famille, et occuper le Palais-Vieux ; il était certain de sa puissance quand il vint habiter la casa Pitti, qui depuis lors a été constamment la résidence des grands-ducs de Toscane. La façade principale, œuvre de Brunelleschi, a une étendue de 90 toises

sur la place; elle est toute à bossages et à refends vermiculés; les croisées sont prises dans trois rangs d'arcades superposées, sans l'emploi d'aucun ordre. L'ensemble, d'un style large et sévère, d'une simplicité majestueuse, est le vrai type de l'architecture toscane, et a servi de modèle, au moins pour le caractère, aux autres palais de la même époque. La cour, trop étroite peut-être, est de l'Ammanati. A son pourtour sont des galeries à colonnes engagées, où règnent les trois ordres grecs; mais ces colonnades, à refends comme la façade, sont l'objet d'une critique fondée à bon droit, ce nous semble, sur ce que la délicatesse de l'architecture grecque ne comporte pas un tel alliage qui l'appesantit. Ce sont au reste, ces refends et ces bossages qui marquent l'analogie qu'on a souvent signalée entre le palais Pitti et celui du Luxembourg à Paris; c'est principalement et presque seulement par eux que se ressemblent ces deux constructions d'ailleurs fort différentes. Il est pourtant hors de doute que l'architecte du Luxembourg, Jacques Debrosses, eut l'intention de rappeler en quelque manière, à Marie de Médicis, princesse de Toscane, la résidence de sa famille.

La ville de Florence a dans son sein même une rivale de la galerie de Médicis, c'est la galerie Pitti. Celle-ci égale l'autre, sinon pour la richesse numérique, au moins pour le choix des morceaux. Raphaël, dans son éton-

nant portrait de Jules II, et surtout dans son incomparable *Madona della Seggiola;* Michel-Ange, dans son tableau des *trois Parques;* Fra-Bartolomeo, dans son *Saint-Marc;* Salvator Rosa, dans sa fougueuse *Conjuration de Catilina;* le Titien, le Caravage, André-del-Sarto, Carlo Dolce, Ghirlandajo, Allori, le Guerchin, Pietro da Cortona lui-même, dans ses plafonds, *e tanti altri*, sont à étudier soigneusement dans cette collection magnifique. Là se voit aussi la Vénus que le ciseau de Canova avait osée; tâche bien délicate, puisqu'il s'agissait de remplacer la Vénus de Médicis, quand celle-ci, qui ne semble devoir être enlevée que par un Dieu, devint la proie d'un ravisseur simple mortel, et fut très prosaïquement transportée à Paris! Ce souvenir, toujours présent, nuit encore à l'œuvre de Canova, et souvent il a rendu la critique sévère jusqu'au point de devenir injuste. Au moins peut-on dire que, si la Vénus de Médicis est une déesse, la Vénus de Canova est plus qu'une femme.

La bibliothèque du palais Pitti, assez mal distribuée à l'étage supérieur, se compose d'environ 45,000 volumes. Parmi les nombreux manuscrits, s'en trouve un des sonnets et des *canzoni* du Tasse, fort curieux à cause des corrections et des ratures faites par l'illustre poète; plusieurs de Machiavel, et beaucoup de lettres autographes de Galilée, ainsi que d'autres hommes célèbres.

Les vastes jardins Pitti, plus ordinairement désignés

sous le nom de *Boboli*, sont dans le genre qu'on s'est accordé à nommer français, bien qu'il nous soit venu d'Italie, et que le parc de Versailles, par exemple, devenu type des jardins dits français, ait été visiblement imité par Le Nôtre, des jardins Boboli. Ces derniers, plantés par Buontalenti, quoique réguliers, n'ont pas la froide symétrie de Versailles : on y découvre, au contraire, les plus charmants contrastes de lignes, de riantes perspectives très-adroitement ménagées, d'heureux mouvements de terrain dont l'architecte sut profiter avec une habileté infinie. A la vérité, l'art se montre dans des amphithéâtres, des gradins à balustres, des obélisques, des bassins, des statues et des vases ; mais l'art, en s'emparant de la nature, ne l'a point défigurée ; s'il a osé çà et là émonder les arbres et les façonner, partout ailleurs il les a laissés croître et s'élancer en liberté. Ces jardins délicieux sont un exemple de ce que l'homme peut faire de la nature, pour l'approprier à son agrément, pour la civiliser en quelque sorte, et la parer sans la dégrader. Ce qui donne d'ailleurs à ces jardins d'Italie un charme refusé aux nôtres, c'est qu'ils n'ont pour ainsi dire pas de saisons, car la verdure y est éternelle. Le citronnier, l'if, le laurier, le mélèze, le cèdre, le pin maritime, d'autres arbres toujours verts, se détachent merveilleusement sur le bleu du ciel. Parfois, je m'en souviens, errant dans les jardins Boboli, y cherchant l'ombre, et oubliant décembre, j'aurais cru que l'Italie n'avait point d'hiver.

Casa Medici ou *Riccardi, Casa Strozzi*, etc. — La casa Medici, première demeure des Médicis, construite en 1430 par Michelozzo Michelozzi, acquise en 1659 par la famille Riccardi, et la casa Strozzi, œuvre de Benedetto da Majano et du Cronaca, sont du même style, et les plus remarquables des anciennes habitations fortifiées de Florence. Ce sont des constructions cubiques, dont une cour claustrale occupe le centre. Au dehors, le rez-de-chaussée est d'ordre rustique, flanqué de ces bossages que les Italiens appellent avec raison *bozze di pietra forte*. Deux étages, d'une simplicité mâle, et où se montrent seulement quelques fenêtres cintrées, surmontent cette base solide. La partie supérieure est couronnée par des corniches qui sont en parfait rapport avec l'ordonnance générale. Il résulte de cette large sévérité de plan, non dépourvue d'élégance, un certain accent de noble énergie et de fierté qui résume on ne peut mieux le moyen âge, temps de féodalité, d'anarchie et de dissensions.

Ces forteresses domestiques, et d'autres encore, telles que les *case Ruscellai, Niccolini, Arnaldi, Guadagni, Buondelmonte, Bartolini*, toutes plus ou moins dans le même goût, furent érigées effectivement à des époques où la noblesse avait souvent à se garantir des soulèvements populaires : voulant cependant concilier cette nécessité de sa défense personnelle avec son orgueil aristocratique, elle afficha au dehors une attitude simple, mais mena-

çante, et se ménagea au dedans une somptuosité dont la vue aurait offusqué les plébéiens: aussi les appartements de plusieurs de ces palais sont-ils aussi riches que les façades sont peu ornées. A la base et aux angles de ces édifices se voient encore de forts anneaux de bronze et de grandes lanternes ciselées : l'usage auquel servaient les anneaux n'est pas bien déterminé, mais on sait que les lanternes, appelées *lumière*, étaient l'un des attributs de la noblesse, qui seule avait le droit d'illuminer ainsi dans les fêtes.

La vue de ces vieilles demeures féodales impose une sorte de respect craintif; leurs murailles, noircies par les ans, sont comme ces médailles rouillées, fragments historiques des faits de nos ancêtres; elles paraissent austères, sombres et farouches comme le furent jadis leurs possesseurs, et forment un contraste bien singulier avec les mœurs efféminées des modernes.

En parcourant les anciens palais, nous devons un coup-d'œil à celui du *Podestà* (juge ou bailli dans les temps républicains) : on y trouve encore les tribunaux et les prisons (les uns ne vont pas sans les autres). La cour du palais du podestà, décorée d'écussons et d'inscriptions, offre une vue intérieure de l'effet le plus pittoresque. Cet édifice, qui date du milieu du XIII^e^ siècle, est fort curieux à examiner, à cause de son ancienneté rattachée aux premiers âges de la république, et à cause du

caractère de son architecture, analogue à celle du Palais-Vieux, mais peut-être avec plus de gravité encore.

De construction plus récente sont les palais *Capponi* et *Corsini;* ce dernier, en belle situation sur le quai de l'Arno (*Lung'Arno*), a des appartements et une galerie d'un faste royal.

Après avoir contemplé les nobles demeures de la puissance, l'œil aime à se reposer sur les modestes retraites illustrées par des noms chers aux arts et aux lettres. Tout étranger, digne de comprendre la vraie gloire, cherchera avec empressement la *casa di Dante* et la *casa Buonarotti;* il voudra avoir vu la maison de Machiavel, la *villa* de Guicciardini et celle de Boccace; elles l'entretiendront de hautes renommées conquises par la force du génie. La maison de l'usurpateur Américo Vespucci lui rappellera une célébrité illégitime; il n'aura pour elle qu'un regard, mais une curiosité respectueuse pour les autres.

ÉGLISES DE FLORENCE.

Dans le nord de l'Italie, et jusqu'en Toscane, toute cathédrale est désignée sous le nom assez impropre de Dôme, *Duomo. Santa-Maria del Fiore* est le dôme de Florence, et sa forme peut lui valoir cette appellation. Il y a peu de temples chrétiens aussi imposants que cette nef gothique, si vaste, si grave et si religieuse. Les plus grands

architectes, Arnolfo di Lapo, Giotto, Brunelleschi, Michel-Ange, Orcagna, Taddeo Gaddi, ont appliqué tour à tour leurs puissantes facultés à l'érection de ce monument digne hommage de l'homme envers la divinité. Lapo le commença sur la fin du XIII^e^ siècle, avec l'aide de Cimabué, son maître; Brunelleschi entreprit et mit à fin la coupole, œuvre audacieuse, inspirée du Panthéon de Rome, à l'instar de la coupole de Saint-Pierre ; Giotto éleva le campanile, si élégant, si riche de sculptures et d'incrustations de marbres, que Charles-Quint s'écria, dit-on, en le voyant : « Les Florentins devraient renfermer cette tour « dans un étui, et ne la montrer qu'une fois l'an. » L'intérieur de l'édifice produit d'autant plus d'impression, que la multiplicité des ornements n'en rapetisse pas l'étendue: rien de superflu n'altère cette noble simplicité qui, en architecture comme en toutes choses, caractérise la vraie grandeur.

Le baptistère est, ainsi que le campanile, détaché du corps de l'église ; ce sont trois parties distinctes d'un même tout : on trouve en Italie beaucoup d'exemples de cette séparation. Le Baptistère ; placé sous l'invocation de saint-Jean, forme donc une petite église à part. On y pénètre par trois portes sculptées en bronze, qui sont des miracles de l'art, et semblent dignes, en effet, de *servir d'entrée au paradis*, suivant l'expression de Michel-Ange. La plus belle de ces portes, celle qui fait face au Dôme, est l'ouvrage de Lorenzo Ghiberti ; elle tient sans

contredit son rang parmi les principaux chefs-d'œuvre d'un temps qui fut l'âge d'or de la sculpture.

C'est dans l'église de Sainte-Marie des Fleurs, appelée alors *Santa Reparata*, qu'eut lieu, en 1478, l'attentat des Pazzi contre Julien et Laurent de Medicis. Un pape (Sixte IV), un cardinal (Riario), un archevêque (Francesco Salviati) et plusieurs prêtres, trempaient dans cette conspiration, et le moment de l'élévation de l'hostie avait été choisi pour l'exécution sacrilège du complot. Julien y périt poignardé, et Laurent, atteint d'un coup mal assuré, fut sauvé par le dévouement de ses amis. C'est aussi dans cette cathédrale que vingt ans après, en 1498, tonnait en chaire contre ces mêmes Médicis le fougueux dominicain Jérôme Savonarole : ce prédicateur fanatique périt dans les flammes que lui et deux autres moines, ses partisans, avaient prétendu affronter l'évangile à la main. La conjuration des Pazzi et la catastrophe de Savonarole sont des épisodes fort dramatiques de l'histoire florentine.

Santa Croce (Sainte-Croix) est le panthéon florentin. Tout ami fervent des lettres et des arts devra un pélerinage à ce temple qui a donné l'hospitalité des tombeaux à Galilée, à Machiavel, à Michel-Ange, à Leonardo Bruni Aretino (1), à Alfieri, à Felicaja, et à d'autres morts

(1) Je saisis volontiers l'occasion de rectifier une erreur que j'ai

immortels. L'expression de pélerinage convient ici, car, au dire de Byron, Santa Croce est La Mecque de l'Italie. Mais l'œil y cherche vainement les sépultures du Dante, de Pétrarque et de Boccace, noble triumvirat des réformateurs de la langue italienne. La vieille ville de Ravenne, le bourg d'Arqua, s'enorgueillissent de posséder les reliques des chantres de Béatrix et de Laure ; elles ne les ont pas rendues à Florence jalouse. Certaldo retient les cendres de l'auteur du *Décaméron*. Que de mânes illustres on aimerait encore à visiter à Sainte-Croix ! On voudrait y lire sur des marbres dignes d'eux les noms glorieux des peintres Léonard de Vinci, Bartolomeo di San Marco, Daniel de Volterre, Giorgio Vasari, Antonio Tempesta, Cigoli, Allori, Ghirlandajo ; des sculpteurs Benvenuto Cellini, Donatello, Baccio Bandinelli ; des architectes Léon-Baptiste Alberti, Brunelleschi, Servandoni ; du poète Pulci ; des historiens Guicciardini ; Paul Jove ; du musicien Lulli ; du savant Accurse ; du pape Léon X, et de tant d'autres hommes célèbres qui eurent pour terre natale cette belle Toscane, aussi féconde au-

---

commise dans mes *Souvenirs d'Italie*. A grand tort j'avais pris pour la tombe du licencieux Arétin, celle de Léonardo Aretino, savant et vertueux chancelier de la république de Florence. Au reste, j'ai commis cette erreur grave avec madame de Staël et avec d'autres voyageurs accrédités : j'en expie ici ma part.

trefois en génies, qu'elle l'est encore en fruits et en fleurs. Là on aurait alors, résumé en épitaphes, une portion notable de l'histoire de l'esprit humain. Toutefois, et malgré de telles lacunes vivement senties, Corinne a eu raison de dire que « cette église de Santa-Croce con-« tient la plus brillante assemblée de morts qui soit « peut-être en Europe. » Ajoutons qu'elle semble faite pour eux, par la majesté un peu sombre de l'édifice, et par le goût sculptural de la plupart des mausolées. Celui de Michel-Ange est remarquable par trois statues figurant la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, dans l'attitude d'une douleur méditative : celui de Vittorio Alfieri est dû au ciseau de Canova ; les Toscans se plaisent à dire de ce monument : « C'est le tombeau de So-« phocle sculpté par Phidias. »

Qui pourrait sans émotion fouler les dalles retentissantes de l'église de Sainte-Croix, errer sous ces arceaux brunis, sous ces voûtes, où le bruit mesuré des pas produit un religieux murmure ! Comment, sans un tressaillement de vénération profonde, se sentir si près des dépouilles mortelles de ces demi-dieux immortalisés par le génie ! En parcourant seul, vers le déclin du jour, cette voie des tombeaux que forment les longues nefs, on n'est plus de ce monde ; l'imagination, comme suspendue entre les deux vies, se croit dans la patrie des âmes.

Après avoir accompli ce pélerinage mélancolique de Santa-Croce, pour éviter de retomber de trop haut dans le monde réel, il faudrait se faire transporter les yeux fermés à l'église collégiale de *San Lorenzo;* car là aussi se retrouvent les graves enseignements de la tombe. On irait ainsi, presque sans transition, du Panthéon à Westminster. San-Lorenzo est le Westminster de Florence, comme Santa-Croce en est le Panthéon. Mais ce sont d'autres tombeaux, d'autres morts et d'autres gloires : à Sainte-Croix, des monuments sans autre luxe que celui de l'art; à Saint-Laurent, des mausolées de jaspe, de porphyre et de granit, où s'étalent le lapis, l'or et le bronze avec le faste des inscriptions; là, des personnages qui dûrent leur élévation à la seule grandeur de leur pensée, ici, des princes qui atteignirent la renommée à l'aide de la puissance. Les gloires de Sainte-Croix sont aussi durables que le granit et le porphyre de Saint-Laurent.

La magnificence funéraire qui éclate à San-Lorenzo, dans la chapelle ducale des Médicis, *capella de' depositi*, est de ces choses dont la description ne saurait donner qu'une incomplète idée; il serait même hors de propos de la décrire, attendu que le bon goût n'est pas d'accord avec elle, et que, après tout, une telle somptuosité intéresse peu, presque toujours obtenue aux dépens des peuples.

Il est mieux de nous arrêter devant les tombes qui dé-

corent la sacristie de cette même église, parce que la matière y est surpassée par le travail, et que ce travail est de Michel-Ange. Cet inimitable artiste a imprimé sa main de maître sur les sarcophages de deux des Médicis, l'un Julien, frère de Léon X, et l'autre Laurent, duc d'Urbin, et père de l'odieuse Catherine. Le premier de ces monuments est surmonté de deux statues représentant le *Jour* et la *Nuit*; le Jour est vraiment animé de toute l'expression de la vie; la Nuit sommeille, et endormie, semble respirer; on dirait qu'elle va parler, si on l'éveille.

Destala, se no'l credi, e parleràti,

disait un contemporain de Michel-Ange : « Le sommeil « lui est doux, répondit le sculpteur-poète, ne point voir, « ne point entendre, est pour elle un bien ; ne l'éveille « donc pas ; silence ! »

Non veder, non sentir, e gran ventura;
Però non *la* destar; deh! parla basso.

Sur l'autre tombeau est la statue de Laurent, avec deux figures emblématiques de l'*Aurore* et du *Soir*. Laurent est représenté en habit guerrier, le casque en tête, assis, et plongé dans la méditation. Cette figure, dont la pose est d'un naturel exquis, produit une incroyable illusion de vérité; involontairement on se tait devant elle, car on s'attend qu'elle va dresser la tête, si

on la distrait de ses réflexions. Il est beau, il est grand, cet art qui a le pouvoir de communiquer ainsi la pensée à la pierre.

La bibliothèque *Laurentienne*, à bon droit célèbre, est très riche en manuscrits, au nombre desquels tout homme studieux, tout curieux, connaisseur ou non, voudra se faire montrer les fameuses *Pandectes* d'Amalfi; un *Plutarque* et un *Tacite* très anciens; les *Lettres familières de Cicéron*, copiées de la main de Pétrarque; le *Longus* maculé d'encre, dont la réputation s'est augmentée depuis la spirituelle polémique de Paul-Louis Courier; le plus ancien manuscrit que l'on connaisse de *Virgile*; la *Vie de Benvenuto Cellini*, écrite par ce singulier artiste; les *Tragédies d'Alfieri;* enfin, une foule de trésors littéraires. Le local qui les renferme est on ne peut mieux approprié à sa destination : son air de simplicité, de vétusté; le demi-jour mystérieux que laissent pénétrer les vitraux; les siéges gothiques et les pupitres de chêne sculpté; tout cela est en parfait accord avec les vieux parchemins à fermoirs de cuivre. Il règne là une tranquillité, une harmonie sérieuse, une certaine odeur d'érudition, qui invitent à l'étude et au recueillement.

Michel-Ange, qu'on retrouve à chaque pas dans Florence, et qu'il faut citer à chaque instant (car son esprit semble errer partout); Michel-Ange avait une pré-

dilection marquée pour l'église de *Santa-Maria Novella*, qu'il se plaisait, dit-on, à nommer *son épouse, la sposa.* Elle est très remarquable, en effet, par l'élégante simplicité de son architecture, intéressante surtout par les peintures dont elle est décorée, et qui exposent l'histoire de l'école florentine, ses commencements, ses progrès, ses triomphes. Toutefois, en payant un tribut mérité d'admiration à ce bel édifice du XIV^e^ siècle, on ne se rend pas nettement compte de la préférence que lui aurait accordée Michel-Ange. Ce mot de *la sposa* pourrait être un de ces propos qu'on attribue souvent à tort aux hommes célèbres, et qu'on a consacrés à force de les répéter.

Comme édifice gothique, et en même temps comme collection de peintures anciennes, l'église du Saint-Esprit, *lo Spirito Santo,* sur la rive droite de l'Arno, offre peut-être un double intérêt, plus réel encore que Sainte-Marie-Nouvelle. Brunelleschi fut l'architecte du Saint-Esprit. Le vaisseau de ce temple chrétien, en forme de croix latine, a de la grandeur et de la majesté; ses colonnades corinthiennes sont dans les meilleures proportions; les vieux maîtres de la peinture y commandent l'attention la plus spéciale des vrais *dilettanti.* Là se montrent avec leur naïveté souvent raide et sans grâce, mais souvent aussi remplie d'un charme indicible, les Giotto, les Masaccio, les Cimabuë, les Pérugin, et toute cette école

de renaissance trop peu généralement appréciée, qui a devancé le messie des arts, le divin Raphaël.

Mais voulez-vous de la naïveté avec de la grace, de l'expression naturelle, du sentiment accentué, sans recherche d'effet; voulez-vous de la peinture qui vous arrête immobile, qui vous aille au cœur, et vous fasse penser profondément; allez voir André del Sarto à l'*Annunziata*. Dans le cloître vous pourrez contempler à votre aise la fameuse *Madonna del Sacco*, que le temps malheureusement altère de plus en plus tous les jours. Cette fresque a été trop vantée; ce qui ne l'a pas été assez, ce sont les peintures qui ornent le péristyle de cette même église, au dedans si brillante et si parée. Le Sarto a représenté, sur les murs, divers sujets tirés du Nouveau-Testament, la Nativité de la Sainte-Vierge, l'Annonciation, l'Adoration des Mages, etc. La simplicité de ces compositions, celle même de l'exécution, toucheraient le plus insensible. C'est de la peinture qui se comprend de suite, et qui, pour être en quelque sorte populaire, n'en atteste pas moins une habileté infinie; c'est le beau idéal de cet art appliqué à l'expression des croyances chrétiennes.

Pour signaler au voyageur toutes les plus belles églises de Florence, il faudrait encore lui servir de *cicerone* à *San-Marco*, qui contient les tombeaux d'Ange Politien et de Pic de La Mirandole; il faudrait aussi l'entretenir du

monastère *della Maddalena de' Pazzi, del Carmine,* etc. Je ne me suis peut-être déjà que trop oublié dans les églises, et pourtant je m'attache à être sobre des détails qui se présentent en foule. La prolixité trouverait au besoin son excuse dans l'abondance des objets; je l'ai déjà dit ailleurs, à propos de Sainte-Croix :

« Les églises sont si multipliées en Italie, si généralement remarquables comme œuvres d'art, d'une importance morale si marquée dans un pays où aucune idée n'a long-temps germé que sous l'immédiate influence du catholicisme, qu'il est impossible de se taire sur ce qui constitue à ce point une nation, sur ce qui la fait être ce qu'elle est. Cette belle Italie n'a plus guère de renommée un peu moderne, que la gloire de quelques poètes, celle que lui ont léguée des architectes, des sculpteurs, des peintres, et les monuments religieux y sont des archives qui, consacrées à Dieu, honorent l'humanité (1). »

Mais hélas ! il est pénible d'ajouter que les arts, si brillants jadis en Toscane, ne sont plus guère qu'une tradition qui fait honte au présent. Appauvri, le siècle actuel nous offre jusqu'ici un seul peintre digne de ce nom, Benvenuti ; un sculpteur, Bartolini ; un graveur, Raphaël Morghen (encore était-il Irlandais d'origine) ; un poète,

(1) *Souvenirs d'Italie*, page 153.

l'auteur d'*Aristodème*, Nicolini. Quant aux sciences, elles ont présentement trois hommes à citer en première ligne, Nobili, Mustoxidi, Libri. Ce que produit l'Académie *delle Belle-Arti* est d'une médiocrité qui étonne l'étranger, et doit mettre la rougeur sur le front de tout vrai Toscan.

L'Académie *della Crusca* ne vit plus que sur son ancienne réputation, et, pour être *Cruscante*, il n'en résulte pas qu'on soit bon écrivain. Animés d'une ardeur juvénile, quelques littérateurs nouveaux, à Florence, à Pise, et même dans l'exil, ont l'ambition patriotique d'honorer la jeune Italie; mais on connaît plus leurs efforts que leurs succès. C'est là une bien insuffisante réprésentation du passé, un pâle reflet de la gloire d'autrefois.

MOEURS FLORENTINES.

Pourquoi cet appauvrissement dans les arts et dans les lettres, ne proviendrait-il pas du changement introduit dans les mœurs? Le climat imprime à une nation son caractère spécial, en même temps qu'il détermine sa constitution physique; les mœurs sont l'expression de ce caractère donné; la littérature et les arts se formulent d'après les mœurs; mais les mœurs et le caractère se modifient avec les institutions. Ainsi, peuvent s'expliquer les réactions qui se manifestent dans l'esprit national, et ses phases diverses. Le climat en Italie n'a pas sensible-

ment changé; mais il n'en a pas été de même à l'égard des institutions politiques : c'est à ces dernières qu'il faut recourir, pour se rendre compte des modifications qu'ont éprouvées le caractère, les mœurs et l'esprit des Toscans. Sans cette manière de procéder, on ne concevrait pas nettement, ce me semble, comment un peuple ardent, fier et indocile au joug, est devenu patient et calme; pourquoi s'est trouvé comme frappé de stérilité le sol fécond des arts.

Long-temps la liberté communiquait aux Toscans cette énergie dont on ne trouve les traces que dans leurs annales et qui ne survit que dans leurs monuments : altière, impétueuse, si elle ne produisait pas le bien public, elle enfantait de nobles choses. Concurremment avec la liberté, la religion faisait opérer les œuvres d'art du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, car elles sont presque toutes empreintes du sentiment et de l'esprit religieux. Ces œuvres se ressentent plus ou moins du mysticisme, parce que la religion était alors mystique; elles participent de l'audace, parce que la religion tenait aussi de la liberté, qui était audacieuse. Dante et Michel-Ange résolvent en eux cette époque. Autour de ces deux génies, conjoints et solidaires, qui conçurent l'*Enfer* et le *Jugement dernier*, se groupe l'illustre foule d'artistes et de poètes dont la gloire se rattache à l'ère de la liberté florentine.

Cependant les Médicis s'emparèrent par degrés du

pouvoir ; le gouvernement monarchique s'assit et se consolida ; sa force peu à peu réagit contre la force populaire, et les volontés, auparavant éparses, se fondirent en lui. Dès lors les idées suivirent un autre cours ; les mœurs changèrent ; le caractère, cette physionomie morale, s'altéra, comme s'efface l'empreinte originaire d'une monnaie.

Admettons, sans les outrer, les conséquences : si là, comme ailleurs, la monarchie n'a pas suffisamment secondé la vigoureuse impulsion que la pensée avait reçue, elle a substitué le repos à la liberté ; elle a adouci, amolli même le peuple ; mais, en l'amollissant, elle l'a civilisé. Si le génie ne germe plus en Toscane, au défaut de l'indépendance qui le développe, l'éducation répartit généralement ses bienfaits. Il est à observer que dans ces temps que nous admirons, à côté de ces talents éminents qui prenaient d'eux-mêmes leur essor, le reste, plèbe misérable, était submergé dans une profonde ignorance : la lumière n'était que l'éblouissante clarté des éclairs perçant la nuit ; elle est maintenant répandue partout, comme un jour doux et continu. Et, dans ce que nous venons de dire, il n'y a pas contradiction avec ce que nous disions plus haut. Quoique déchue, à certains égards, Florence est encore l'Athènes de l'Italie : seulement, ce n'est pas Athènes des Aristide, c'est Athènes des Alcibiade.

On peut dire que l'institution despotique en Toscane y est tempérée par le bon vouloir du prince, malheureusement trop subordonné à l'influence de l'Autriche. Sous les Médicis et depuis, ce petit Etat a souvent joui de la tranquillité que semble avoir voulu lui assigner la nature, en y prodiguant ses largesses. Les Toscans passent d'ailleurs pour être faciles à gouverner; ils sont aussi calmes et doux qu'ils furent jadis remuants et indociles; autrefois républicains farouches, ils semblent maintenant façonnés à obéir; ils ont passé d'un extrême à l'autre: que gagneraient-ils à changer? Une révolution en Toscane serait un contre-sens.

Nulle part en Italie la presse n'est aussi libre qu'à Florence, la seule ville de la Péninsule où pénètrent les livres étrangers, sans être soumis à une trop sévère douane des idées; aussi les connaissances humaines y sont-elles en progrès, sous l'abri d'une tolérance qu'il est juste de louer.

L'imprimerie est activée par un goût littéraire répandu parmi les différentes classes du peuple. Les livres imprimés à Parme chez les Bodoni ne sont pas plus beaux que ceux qui sortent actuellement des ateliers de Florence.

En général, dans tout ce qui ennoblit l'industrie et la rapproche de l'art, on peut observer que les Toscans

dirigent leur émulation vers l'étude des modèles que le passé a laissés sous leurs yeux.

Observons maintenant quelques coutumes caractéristiques, et contentons-nous d'un examen qui soit à peu près pareil à ces croquis légers où le crayon saisit la ressemblance par le simple jet de plusieurs traits distinctifs. Le voile sous lequel se dérobent les mœurs de ce pays est assez transparent pour qu'on les pénètre ; toutefois, les nuances échappent à la vue ; il y a plus à deviner qu'à voir, ce qui impose une certaine réserve dans la description.

Un peintre de genre pourrait, dans un seul petit tableau, nous retracer d'un coup d'œil ce qui singularise la capitale de la Toscane, et nous en donner à la fois une idée générale et fidèle. Ce tableau à faire, imaginons-le exécuté. Il représente une rue de Florence, et, dans cette rue, l'un des sombres palais-forteresses que nous avons essayé de décrire. Sous le porche, au lieu d'un grave magistrat des anciens temps, ou d'un noble paladin de tournure hautaine, nous apercevons un élégant moderne, à la démarche quelque peu molle et efféminée, avec la mise apprêtée de nos jours ; ses cheveux bruns luisants sont bouclés de côté ; il porte des gants de couleur paille : ce *fashionable* d'Italie présente la main à une jeune et jolie Florentine, habillée, sans beaucoup de goût, à l'avant-dernière mode parisienne. Ce tableau supposé, curieux par son contraste, montre ce qui se voit sans cesse

en réalité dans Florence : c'est jadis et aujourd'hui.

Mais, êtes-vous curieux de savoir quelle est cette noble dame, quel est ce cavalier? Votre sagacité a, pour s'exercer, le champ libre des conjectures : vous demandez où ils vont ; ils se rendent là où s'assemble invariablement ce qui se nomme en Italie *la gente di garbo*, ce qui s'intitule, en France, *les gens comme il faut*. La *gentil-donna* et le *cavaliere* se retrouveront aux allées du *Prato*, autrement dit les *Cascine* (les laiteries), elle dans sa calèche, lui dans son tilbury. A l'endroit convenu où le bon ton veut que stationnent les équipages, ils échangeront encore quelques discours, que nous n'entendrons pas, mais que nous jugerons devoir être de doux propos, d'après certains coups d'œil caressants qui leur servent d'interprètes.

C'est une bien gracieuse promenade que celle des Cascine, entrecoupée de prairies et de bois : les bois peuplés de faisans ; les prairies, où sont pittoresquement éparses des vaches qui ruminent ou qui paissent ; au milieu de cette nature, tout à la fois coquette et champêtre, un joli casin, qui sert au prince de rendez-vous de chasse ; çà et là de larges allées où les heureux de Florence courent étaler le luxe de leurs voitures et de leurs coursiers ; plus loin, de la solitude ombragée pour le piéton modeste qui n'aime pas la foule ; ailleurs, des clairières, avec un doux repos de gazon pour les amants : et puis, le riant

Arno, qui coule lentement, et qui semble à regret quitter ces beaux lieux, véritables Champs-Élysées!

L'agrément de la promenade nous a fait perdre de vue les deux personnes que nous y avions suivies. De retour en ville, nous entrons au café du pont de la Trinité, ou mieux encore, à celui du *Bottegone*, frequentés à cette heure par la bonne compagnie. Nous devons y rencontrer nécessairement notre Florentin, dégustant son sorbet, et devisant avec ses amis de la nouvelle du jour et des importantes affaires qui, en tout pays, préoccupent la classe élégante. N'est-ce pas en effet partout une catégorie de gens qui se ressemblent, copies les uns des autres, désœuvrés ou occupés de riens? Mais je ne pense pas que le commerce des futilités soit en aucun lieu si fort en crédit qu'en Italie. Sauf un bon nombre d'honorables exceptions, les idées sérieuses y sont généralement mises à l'index. Pays sensuel de *Papimanie*, où la principale fonction est d'obéir à la loi naturelle du bien-être!

On y fait plus, on n'y fait nulle chose.

Les Florentins dînent de bonne heure, et soupent fort tard, après le spectacle. Ainsi s'est établie, pour les hommes, et même pour quelques femmes, la coutume d'aller au café en revenant de la promenade.

Les affiches des spectacles sont suspendues en travers des rues, à l'instar des réverbères, et toutes cherchent

à se dépasser par l'ampleur de leurs annonces ; c'est à qui saura le mieux attirer l'œil et capter l'attention. Selon l'attrait dominant, nous allons, soit au théâtre *della Pergola*, entendre un opéra sérieux et voir un ballet, soit au théâtre *del Cocomero*, où nous appelle un opéra bouffon ; ou bien une comédie de *Nota*, jouée par une société d'amateurs, nous invite au *teatro Goldoni*. Nous ne craindrons pas, au besoin, de déroger, en allant à une pantomime du théâtre de *Borgo d'Ognissanti*, ou à un vaudeville imité du français, et récité au *teatrino della piazza Vecchia*. Toutefois, c'est plus probablement à la Pergola que nous donnerons l'option. Nous y voici : le grand-duc s'y trouve avec sa famille, car Léopold aime les jeux de la scène, et les encourage volontiers par sa présence. L'élite de la société florentine est réunie ; les femmes sont en parure ; modes de Paris, toujours un peu arriérées, et subordonnées toujours aux couleurs éclatantes que les Italiennes ne quittent guère. La beauté des Florentines consiste principalement dans la fraîcheur et l'embonpoint ; elles sont en général plus blanches, et ont les traits plus délicats et plus doux que dans le reste de l'Italie. La *platea*, le parterre, est semé aussi de toilettes féminines en sous-ordre, dont la variété nuance heureusement la triste monotonie des habits noirs. L'*introduzione* est exécutée vaille que vaille au milieu du bruit : l'opéra commence, mal écouté d'a-

bord, et fréquemment troublé par le murmure des conversations ; mais le silence renaît aux morceaux favoris. La *prima-donna* est vivement applaudie dans une brillante cavatine; elle remercie le public par une révérence, avec accompagnement obligé de modestie ; on applaudit le *basso*, le *tenore*, ils saluent à leur tour ; ces guerriers, cette princesse, laissent là leurs rôles pour s'incliner respectueusement aux cris de *bravo, brava, bravi ;* autant de battements de mains, autant de profondes salutations. Après le premier acte vient le ballet, car c'est l'habitude assez bizarre de couper ainsi un opéra en deux parties. Il s'entend de reste que de tels usages proscrivent toute illusion scénique : aussi n'est-ce pas ce genre d'illusion qu'il faut réclamer de l'opéra italien en Italie.

Cependant à une loge de *secondo ordine* (nos premières), dont des rideaux frangés forment l'encadrement, j'ai reconnu la belle de ce matin ; auprès d'elle est assise une autre dame ; derrière, un homme, presque caché dans l'ombre, ressemble à un abbé : c'en est un. Quelle maison à Florence n'a pas son abbé ? c'est le précepteur des enfants, l'ami, le conseil privé, le dépositaire des secrets de la famille, l'âme de ses projets ; que n'est-il pas ? Les abbés ont de grandes prérogatives. Le spectacle ne leur est pas positivement permis, pas interdit non plus ; il est de tolérance ; quelques-uns sont assez rigoristes pour se le défendre ; d'autres se l'accordent ; mais

aucun, il faut le dire, n'en abuse jusque-là de ne pas y garder au moins le décorum d'un demi-incognito.

La loge s'ouvre, on s'y attendait, c'est l'élégant des Cascine qui se présente ; il est dans sa tournée habituelle de loges en loges ; on peut présumer qu'il restera dans celle-ci plus long-temps que dans les autres.

Quel est donc ce monsieur ? Un mari n'est pas si assidu à Florence, et un semblable zèle y serait de mauvais goût. D'ailleurs, l'époux de la dame est là-bas dans cette loge de côté, et ses distractions, s'il en a, ne lui viennent pas de sa femme. Nous ne voudrions pas médire ; ce sont ici les faits qui médisent, bien entendu encore sauf exceptions. Sur cet article délicat, de singuliers détails ne feraient pas faute, si, en voulant être historien véridique, on ne tenait essentiellement à être narrateur discret. Le sigisbéisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas déraciné des mœurs italiennes ; souvent combattu, à demi-vaincu, mais jamais expulsé; ou flatteur, il s'insinue, ou audacieux, il tient bon sans rougir ; il laisse dire, et va son train ; il se rit de la réforme, il se moquerait peut-être même d'une révolution.

En dépit du midi, les Florentins ont peu de vivacité ; ils sont calmes en apparence, extérieurement graves, et l'on peut dire méthodiques. Mais vienne le carnaval, avec ses folles mascarades aux *Uffizi* et à la place de Sainte-Croix, avec ses courses de chevaux libres, avec ses bals

masqués, alors ce peuple si posé, si peu passionné en dehors, tout Italien qu'il est, devient une foule joyeuse qui s'agite, qui se précipite, qui tourbillonne, emportée par une sorte d'ivresse; alors se nouent ou se rompent les liens souvent mal serrés des cœurs: cette époque est pour la volupté, sinon pour l'amour, celle du renouvellement des baux : qu'on me passe cette expression, parce qu'elle sert à peindre des nœuds formés par le caprice. Une liaison de cœur paraît fortement cimentée, si elle résiste à l'épreuve du carnaval. Vienne *la primavera*, le printemps, ce seront des plaisirs moins vifs et plus doucement sentis, de riantes promenades à *Poggio Cajano*, à *Pratolino*, palais de plaisance, jardins charmants, dont la jouissance appartient autant au peuple qu'à son prince. Viennent ensuite l'été et l'automne, c'est le temps des *villeggiature* dans les casins qui avoisinent Florence, sur les monts que domine la ville aérienne de Fiesole, dans les vallées ombreuses, dans les campagnes fertiles de la Toscane, aux bains de Pise, à ceux de Lucques.

Ainsi s'écoule la vie des heureux Florentins, vie au jour le jour, non exempte d'égoïsme, mais précisément pour cela quitte de bien des soucis, dégagée surtout de la sombre *politicomanie* qui nous absorbe. Cette existence molle et insoucieuse n'est pas le privilége exclusif des classes favorisées de la fortune; les autres y participent proportionnellement, et le peuvent jusqu'à un certain point,

parce qu'il n'est pas nécessaire d'être riche à Florence pour donner quelque chose au superflu. L'opulence est rare et l'aisance assez commune. Sans doute il y a de la pauvreté, mais peu de misère, attendu que, d'un côté, les ressources essentielles sont abondantes et à fort bon compte, et que, de l'autre, la bienfaisance publique n'est nullement avare de ses dons.

Si l'amour, ou ce qui en tient lieu, occupe une grande place dans la vie qu'on mène à Florence, la religion, ou ce qui la remplace, la lui dispute avec constance ; tous deux sont associés à la souveraineté, ils en sont les agents. La religion et l'amour ont survécu à la liberté : ces trois vrais pouvoirs de l'Etat, jadis étaient dominants de concert ou tour à tour, et se contre-balançaient réciproquement ; il n'en existe plus que deux, qui se sont partagé les dépouilles du troisième. Ceux-là ne périront pas, ils sont vivaces, indissolublement inhérens au cœur humain. L'amour, nous l'avons dit, assez positif et réel, ne s'égare pas dans les abstractions psycologiques ; la foi est de même, point raisonneuse, livrant l'âme avec abandon, comme l'autre livre les sens. Pour tout dire en un mot, l'amour, c'est la volupté, et la religion, c'est la dévotion. En Italie, ces sentiments, quels qu'ils soient, sont inséparables, et cela est conséquent : l'un, en effet, tient de l'autre ; l'amour est une dévotion, et la dévotion est aussi de l'amour. De là ce culte si fervent de la *Madone*. La

divine Vierge est la reine des femmes par droit d'excellence, le type exquis du sexe féminin, et la plus pure essence de son cœur. Il n'est donc pas hors de sens que tout ce qu'il y a d'émotion tendre se rapporte à elle qui est la tendresse personnifiée; seulement, à côté du bien est l'abus. La Madone est vénérée en Toscane et dans toute l'Italie d'une manière trop exclusive. Sur les routes, sur les ponts, dans les rues, à chaque carrefour, dans des boutiques, dans des cafés, dans les chambres, au chevet du lit, partout se retrouvent ses images. C'est elle qu'on intercède dans la douleur, c'est elle qu'on invoque dans la joie; à elle les actions de grâces, les tributs, les *ex-voto*. Nos fidèles de France sont loin de cette exaltation de zèle, et leur culte de la Sainte Vierge est froid, en comparaison de l'ardeur que les Italiens apportent au culte de la Madone. Tels sont les honneurs qu'on lui rend, que le reste du catholicisme en paraît négligé. L'Italie est bien ici-bas le royaume de la Madone; la Toscane est une province de ce royaume.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que la foi ne soit pas exempte de momeries, et que, mal éclairée, elle fasse trop consister l'exercice de la croyance en des dehors minutieux, une des pratiques principales de la religion, bien entendue et mise en œuvre, commande à elle seule plus de respect que les autres ne peuvent mériter de censure. Nous voulons parler de la charité, vertu si émi-

nemment évangélique. Les Florentins passent pour être charitables et compatissants. Acquitter scrupuleusement la dette que celui qui a contracte tacitement envers celui qui n'a pas, est un acte pieux qui rachète amplement le blâme qui peut s'attacher à quelques faiblesses.

C'est en généralisant, ainsi qu'il convient de le faire quand on traite de ce qui concerne un peuple, c'est en dirigeant sur son ensemble notre observation impartiale, que nous avons montré les Florentins adonnés à une vie oisive amenant à sa suite plusieurs désordres moraux et des superstitions. Nous devions établir notre jugement sur l'opinion que nous nous sommes faite de la masse. En pareil cas, ce n'est que sur des généralités que doit se poser la critique, et à cet égard nous avons la persuasion de n'avoir pas isolé des faits. Nous nous sommes attaché soigneusement à nous garantir de l'erreur et du manque de mesure. Sur le premier chef, l'erreur, s'il s'en trouvait, serait de bonne foi ; quant au second, nous croyons fermement n'avoir pas dérogé aux règles de la prudence. Nous avons parlé en passant d'exceptions ; elles sont innombrables : le voyageur qui prolongera son séjour dans cet intéressant pays, est assuré de rencontrer, sans beaucoup chercher, une multitude d'hommes honorables, secondant par l'activité de leur esprit le mouvement social et le progrès des lumières, distingués par leur sagesse, une piété solide et des vertus éminentes.

L'esquisse que nous venons de tracer des mœurs florentines, tout imparfaite et insuffisante qu'elle est, sert à montrer combien cette nation diffère de ce qu'elle fut. C'est principalement dans l'absence de force et d'action que se marque la différence ; car, du reste, on se tromperait fort en imaginant que les Florentins d'autrefois étaient préservés des défauts que nous observons chez leurs descendants. Il ne faut pas professer tant de respect pour le temps passé, ni l'exalter plus que de raison. Les siècles de production, éclos de la barbarie, en avaient les vices. La renaissance garda long-temps la rouille de la décadence ; le frottement des idées n'avait poli qu'une partie de la surface. La liberté, qui venait en aide, a toujours, comme on dit vulgairement, les défauts de ses qualités : c'est un beau et fertile principe ; mais ce sont les hommes qui en déduisent les conséquences, et leur logique est d'ordinaire au service de leurs passions. Les Florentins, avec la privation de la liberté, ont perdu ce qu'elle a de bon ; mais en revanche, ils sont à l'abri de ce qu'elle a de mauvais. Somme toute, c'est un peuple humain, poli, hospitalier, et dont le sort a de quoi faire envie à d'autres ; c'est probablement la plus saine population de l'Italie, et certainement la moins malheureuse.

Toscane riante, l'étranger qui sait voir et qui t'a vue, n'oubliera de sa vie tes charmes et la courtoisie

de tes habitants : Florence au nom si doux, celui qui a pu passer des jours de jeunesse au milieu de tes monuments, en gardera toujours l'empreinte dans son imagination. Ses souvenirs seront des regrets. Telle est l'Italie en général, et la Toscane en particulier. Patrie de tous les hommes qui vivent par la pensée, l'Italie a cela de spécial, qu'on ne saurait en rapporter de l'indifférence. Il n'est, que je sache, aucune contrée qui laisse d'aussi durables impressions. J'ai vu des artistes, des poètes, soupirer après elle, comme on soupire après une maîtresse perdue, la redemander en se lamentant, ne parler que d'elle, n'exister qu'en elle pour ainsi dire, et ne plus se plaire même sur le sol natal. Plusieurs entreprennent de nouveau le voyage, et puis voudraient le recommencer encore. Rome, Naples, Venise, Florence, laissent dans l'ame un sentiment inquiet qui ressemble à ce qu'on nomme le mal du pays.

A VENISE.

(JANVIER 1837.)

Te voilà, Venise la belle,
Qui me plaisais tant autrefois!
Après dix ans je te revois,
Et le charme se renouvelle.

Si j'ai vieilli depuis dix ans,
Ces deux lustres, reine déchue,
N'ont-ils pas sur ta tête nue
Imprimé l'injure du temps?

Lorsqu'il brisa ton diadême,
On t'a vu des rides au front;
Malgré l'irréparable affront,
Belle encor, Venise, je t'aime.

Oui, je t'aime plus que jamais,
Et ta grace toujours m'enchante,
J'admire ta langueur touchante,
Tes mélancoliques attraits.

Perle de la mer profonde,
On te vit briller jadis
Pour l'ornement de ce monde;
Aux yeux des mortels ravis
Venise était Vénus sortant du sein de l'onde :

Faite pour captiver Mars,
Et pour plaire au dieu des arts,
Elle eut un sort bien funeste;
De ses indignes regards
Vulcain a profané cette beauté céleste. . . . .

O Venise! ainsi l'a voulu
Du destin l'arrêt absolu :
Les arts sont l'unique domaine
Que l'ambition t'ait laissé :
L'étranger contemple avec peine
Tes palais, débris du passé ;
Car ton pouvoir est effacé,
Tu n'es plus déesse ni reine.

Victime de ses ennemis,
La cité de l'Adriatique
Obéit au joug despotique
De ces flots qu'elle ayait soumis ;
Dans le sable infect des lagunes
Le lion de Saint-Marc demeure enseveli :
O Venise! tes infortunes
Ont expié ta gloire, et ton sort est rempli !

Les vers mélodieux du Tasse
Ne s'entendent plus au *Lido,*
Le gondolier de *Rialto*
Ne les répète qu'à voix basse ;

A la *Brenta*, dans *Murano*,
Plus de chants, plus de barcaroles;
Le soir, les légères gondoles
Ne livrent pas leurs banderoles
Au souffle douteux des zéphirs;
On les voit, aux heures nocturnes,
Comme des ombres taciturnes,
Glisser sous le *pont des soupirs*.

Les Doges dès long-temps ne sont plus, et leur gloire
Ne subsiste qu'en marbre, en tableaux, dans l'histoire;
Elle n'a désormais héritiers ni retour;
Les succès, les revers, la puissance et le crime
Sont des flambeaux éteints tombés au même abîme
Qui s'ouvre pour nous chaque jour.

En vain notre orgueil, qui murmure,
Veut ici-bas de l'avenir,
Toute œuvre humaine doit finir,
Il ne survit que la nature.

UNE TRAVERSÉE,

Extrait d'un Journal de voyage.

Le matin du 23 février 1837, j'étais dans le port de Gênes, à bord du paquebot à vapeur le *Léopold II*, arrivé la veille de Livourne. Ce navire est toscan ; sa machine est de la force de 140 chevaux. Ce ne fut que vers deux heures de l'après midi que nous quittâmes Gênes la superbe, superbe véritablement, quand l'œil embrasse, de quelque distance en mer, l'ensemble de ses édifices et l'imposant amphithéâtre de montagnes qui les surmonte. Par sa disposition générale, par l'aménité de son climat, par la nature de sa végétation, Gênes présente beaucoup d'analogie avec Naples la méridionale.

Je commence par prier humblement le lecteur de m'excuser, si je lui annonce ici une tempête. Il n'y a guère de touriste qui, pour peu qu'il ait navigué, ne fût-ce que du Hâvre à Honfleur, ne prétende avoir couru les plus grands dangers, et qui n'ait à offrir la terrible description de ses périls, vrais ou faux. Pas d'embarquement qui n'ait pour un voyageur écrivain son accompagnement obligé de bourrasques. A terre, en Italie, ce sont les bandits; sur la Méditerranée ou

l'Adriatique, ce sont les orages. C'est à vrai dire une prétention assez commune; et plus d'un amateur a pu regretter, lorsqu'il s'est trouvé être, par hasard, un ami de la vérité, qu'aucun contretemps n'ait signalé sa traversée, que les airs lui soient demeurés trop favorables, ce qui l'a privé d'assaisonner ses récits maritimes du moindre coup de vent.

Ce n'est pas ma faute, mais bien celle d'Eole, si j'ai aussi à décrire une traversée orageuse. Maintenant que j'écris de sens rassis, paisiblement installé dans une chambre de l'hôtel Bauveau, à Marseille, en vue du port, et bien abrité du mistral qui n'a pas encore cessé de souffler, j'aimerais tout autant n'avoir pas à avouer les inquiétudes que j'ai éprouvées pendant deux jours; car enfin, il faut bien que je le confesse, j'ai eu peur; je me console avec la pensée que je ne fus pas le seul: sur une cinquantaine de passagers que nous étions, une faible minorité se montrait ferme. Et au fait, le courage, en pareil cas, n'est pas d'obligation absolue. Bien que je sois allé plusieurs fois à la mer, je ne me targue pas d'avoir le pied marin, et je ne suis pas infiniment curieux des épisodes maritimes où la vie est compromise, tout en convenant que cet élément courroucé est une bien belle chose, quand on en est revenu.

Le temps était beau quand nous partîmes, le vent contraire, mais assez faible, et qui ne paraissait pas devoir

entraver sérieusement notre navigation de Gênes à Marseille. Ce voyage est d'environ quatre-vingts lieues marines qui, par le moyen de la vapeur, et avec un temps favorable, se font d'ordinaire en vingt-deux ou vingt-quatre heures, en longeant le littoral : nous en avons employé cinquante, et Dieu sait quelles heures !

Le soir du 23, le vent augmenta sensiblement (N. O. grand frais) ; il souleva par degrés la mer devant nous. Au coucher du soleil, le bâtiment avait déjà un tangage prononcé, lequel ne fit qu'aller *crescendo* jusqu'à son maximum très peu réjouissant, qui eut lieu vers deux heures du matin. Nombre de passagers avaient payé leur tribut à l'élément perfide. Plusieurs heureux antécédents me faisaient espérer de ne pas partager leur détresse ; mais, dans la matinée du 24, mon espoir fut déçu : toutefois le mal de mer ne me dura que peu de temps, et j'en fus quitte à bon marché, pour ne plus le reprendre ensuite.

Lorsqu'un bâtiment en marche obéit au mouvement du tangage, on s'habitue jusqu'à un certain point à ce mouvement uniforme, imitant l'effet de la balançoire ; mais lorsque, dans une mer devenue absolument mauvaise, le tangage se combine avec le roulis, il est presque impossible de résister à la violence des assauts : alors on chancelle comme des gens ivres, et il faut subir un autre résultat trop connu de l'ivresse : alors aussi

des craquements effrayants se font entendre à chaque instant dans la carcasse du navire ; les meubles roulent çà et là, et l'on roule avec eux : c'est une colue qui peut avoir son côté comique, mais dont généralement on est peu disposé à rire.

Un matelot riait cependant (ces gens là sont sensibles comme les galets de la mer) ; une vieille femme, accroupie dans un coin du pont, transie par le froid, la crainte et la douleur, lui dit naïvement avec un hoquet : « Si « vous avez envie de rire, allez rire dehors ! »

Le 24, vers midi, l'impétuosité du vent n'avait nullement cédé ; tant bien que mal nous avions pourtant dépassé Saint-Tropez, et nous étions devant une baie appelée baie de *Pampelune*. Le capitaine jugea prudent de s'y abriter : il fit sonder et jeter l'ancre. Nous demeurâmes ainsi onze heures sous des rafales, car cette baie, dont l'ancrage passe pour être bon, est d'ailleurs assez découverte.

La petite baie de Pampelune est sans port ; c'est une grêve d'un débarquement difficile ; on n'aperçoit à terre que de rares habitations disséminées entre des collines plantées d'oliviers. Il fallut nous contenter de voir de loin les quelques naturels du pays, que la curiosité avait attirés sur le rivage.

Après la chûte du jour, le vent ayant diminué d'intensité, le capitaine avait annoncé qu'il n'attendait pour

repartir que le lever de la lune. Lorsqu'elle paraît, elle prononce ordinairement le vent qu'on aura pendant le reste de la nuit. Elle avait brillé, et nous avait ramené l'ouragan pire que la veille. Cependant avant minuit on se disposait à lever l'ancre. Le prince russe, Gallitzin, qui se trouvait à bord avec sa famille, femme et enfants, tous malades et épouvantés, remontra au capitaine l'apparente contradiction de sa conduite, puisqu'après avoir mis l'ancre de jour, il la levait au milieu de la nuit, et précisément au plus fort de la tempête. Il objectait, au nom des passagers, qu'il était préférable d'attendre le lendemain. A ces objections dictées par l'inquiétude générale, le capitaine ne répondit que d'une manière évasive ; mais nous sûmes plus tard qu'il avait obéi à la nécessité, que son ancrage avait éprouvé une fracture, et qu'il ne tenait plus.

Force fut donc de reprendre la mer, et de recommencer dans les ténèbres une danse dont la musique était la basse-continue du mistral, avec renfort de sifflements sur le corps du bâtiment et dans ses agrès. Le jour nous montra la mer couverte d'écume, et à une lieue de nous d'affreux rochers à pic. C'était la France, mais nullement belle à voir. Du reste, un ciel clair comme la veille, car il est à noter que dans toute cette traversée nous ne vîmes pas le plus léger nuage, ce qui se conçoit d'ailleurs avec un pareil vent.

A dix heures du matin, comme nous arrivions près du port de la Ciotat, le capitaine parut se rendre aux observations des passagers et aux supplications des dames. Il promit d'entrer à la Ciotat, et d'y débarquer ceux qui le demanderaient. Ce fut, vous allez voir, une ruse tout-à-fait machiavélique. Le maudit capitaine (que Neptune confonde, mais quand nous ne serons pas à son bord)! le damné capitaine, dis-je, amena son bâtiment presqu'à l'entrée du port. Nous voyions alors, à pouvoir les compter, les maisons de la Ciotat; nous avisions comment on se rendrait à Marseille, si l'on trouverait assez de voitures ou charettes, de chevaux ou d'ânes, pour transporter tant d'échappés au naufrage; nous caressions des yeux cette terre que nos pieds brûlaient de fouler. O stratagême déloyal! ô le plus endiablé de tous les capitaines présents, passés et futurs! tout-à-coup, par suite d'un commandement de manœuvres, le navire se met en travers, il file sous l'un des deux rocs abruptes qui défendent le port, et adieu la Ciotat, et nous revoici à la mer, maugréant le capitaine, le Léopold II, le pavillon de Toscane, et tout ce qui touche de près ou de loin à la marine!

Il ne restait plus, à la vérité, que 5 ou 6 lieues; mais c'étaient bien les plus rudes. Abrité pendant quelque temps par un littoral élevé que nous rasions de près, le Léopold, moins battu par les flots, et moins arrêté par

le vent contraire, avait repris une marche passablement rapide. Les gens inexpérimentés comme moi se félicitaient, s'encourageaient. Nous vîmes bientôt les flancs déchirés de l'île Sainte-Marguerite, qui, dans sa configuration anfractueuse, ressemble un peu à l'île de Capri, du golfe de Naples, et au-delà une mer blanchissante, furieuse, horrible. J'entendis lors un homme du bord dire en son argot marin : *Là c'è sale e pepe* (il y a là du sel et du poivre)! Cette mer était, à dire vrai, affreuse à voir : c'est le golfe de Lyon, souvent dangereux dans les gros temps. Un jeune abbé, qui venait de Rome, fit l'observation qu'en nommant ainsi ce golfe, l'usage l'a fait dévier de son appellation première, laquelle fut originairement golfe *du Lion*, sans doute pour exprimer par là la férocité de ses flots. Cette remarque grammatico-géographique était juste, au moins dans l'instant où elle fut faite, car cette mer où nous allions entrer rugissait d'une façon tout-à-fait léonine.

Et cependant nous allions au-devant d'elle : Horace a bien raison :

Illi robur et æs triplex
Circà pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem,
Primus.

Il eut autour du cœur triple airain, triple chêne,
L'intrépide qui, le premier,
Eut l'audace de confier
Une barque fragile à la vague lointaine.

Comme nous filions sous l'île Sainte-Marguerite, le capitaine aperçut et fit voir au prince Gallitzin, mais à lui seul, les débris épars d'un bâtiment qui sans doute s'était perdu pendant la nuit. Ainsi que la plupart des passagers, je n'eus connaissance de cette triste rencontre que quand nous fûmes à terre. Ces ruines sinistres, et un brick que nous reconnûmes la veille à l'horison, avec toutes ses voiles amenées, furent d'ailleurs tout ce que nous vîmes à la mer depuis Gênes jusqu'à Marseille. Rien, dans ces parages, ne sortit des ports durant cet ouragan, et tout ce qui était dehors dut chercher le refuge le plus voisin.

Cependant nous entrâmes dans ces eaux si redoutables de loin, épouvantables de près. Ce fut alors un chaos liquide, sur lequel un vent sans intermittence, inflexible, et comme enragé, soulevait des colonnes d'écume qu'il jetait d'une vague à l'autre. Dans les tempêtes de la Méditerranée, la mer ne s'élève pas aussi haut que dans l'Océan, parce que, plus resserrée, elle ne peut s'étendre de même; elle n'en est peut-être que plus perfide. Les flots pressés, heurtés, déferlaient sur les flots; dans leur terrible mêlée, ils semblaient se battre, animés de fureur les uns contre les autres. Leurs mugissements lugubres répondaient au bruit sourd du mistral, clairon de ce combat. Mais notre navire, plus obstiné que le vent, que les vagues, se frayait hardiment sa route à travers les abîmes;

sublime horreur, majesté sombre, qui me fit concevoir le peintre Vernet garotté au mât de sa felouque, et oubliant la crainte dans la contemplation extatique d'une grande scène de la nature ! Ce fut là aussi que je pus apprécier ce génie inventif qui est parvenu à lutter contre les autans et à les maîtriser. Depuis Gênes, nous avions eu constamment le vent debout, et pourtant nous avions fait route. Ce vent, si contraire, si âpre, était contraint de livrer passage à l'énergie d'une machine, surprenante invention humaine, semblable à une volonté intelligente que rien ne déroute. Il y eut, toutefois, un intervalle critique, où la force motrice parut céder. Un instant le navire s'arrêta, il recula même un peu, en frémissant comme un être animé ; mais ce fut l'affaire de quelques secondes, et la vapeur reprit son empire sur l'air. Un vaisseau voguant sans voiles, surprenant spectacle que nos pères auraient jugé impossible ! Le Léopold est d'ailleurs égal en dimension à une frégate, il est très solide, bien construit et pondéré. Suivant l'expression des marins, *il se comporte bien à la mer*. On s'est accordé à dire que, sans cela, notre capitaine eût commis une haute imprudence, en essayant d'entrer dans Marseille par un si gros temps. Les bateaux à vapeur offrent cet incontestable avantage, qu'ils peuvent presque toujours aller de front contre le vent et les courants ; mais aussi, qu'un accident jette le désordre dans la machine, qu'un coup de mer vienne à

rompre une roue, ils sont alors plus exposés que les vaisseaux à voiles, si surtout ce malheur survient dans des eaux semées comme celles-ci de récifs.

En vue de Marseille, et déjà signalés par les vigies, à une lieue du port, nous en étions loin, parce qu'il fallait prendre le plus long, pour entrer plus sûrement. Le capitaine faisait manœuvrer sur l'île de Pomègue où il devait trouver la possibilité de mettre une voile. C'était là le difficile ; la mer était atroce. Si j'avais l'avantage d'être auteur de romans maritimes, je décrirais en termes techniques la manœuvre tentée par le capitaine du Léopold ; infime écrivain d'ouvrages terre à terre, je raconte bonnement qu'il s'agissait, du point où nous étions, de décrire un angle, c'est-à-dire d'atteindre d'abord Pomègue, pour de là virer droit sur le port. Nous fûmes long-temps et affreusement battus par les lames qui se jetaient sur le pont ; plusieurs fois la proue talonna dans les vagues qui lançaient des tourbillons d'écume jusqu'à la poupe. Enfin nous réussîmes à passer entre le château d'If et la pointe de Pomègue où est le Lazaret. Là encore nous eûmes un mauvais moment, celui où une voile fut hissée ; alors le bâtiment fut couché sur le côté droit, et si une rafale plus forte était survenue, il pouvait sombrer. C'est encore là une particularité dont je ne compris la conséquence que plus tard ; preuve que l'ignorance est parfois bonne.

Cette tribulation fut la dernière. De Pomègue nous cinglâmes directement sur Marseille. Nous espérions un pilote ; il ne parut que quand nous fûmes tout près du port. Il y avait foule pour nous voir entrer. Je distinguai dans cette multitude un vieux grognard de marin qui haussait les épaules, et je supposai que son geste pouvait se traduire par ces mots : *Vous êtes des fous.* Mais tout est justifié par le résultat. A trois heures et demie, je mettais pied à terre, et je laisse à penser si ce fut avec joie.

FORGES-LES-EAUX.

Un beau jour d'été de l'an de grâce 1637, le village de Forges-les-eaux, assez peu fréquenté à cette époque, retentit soudainement d'un bruit inaccoutumé ; bientôt il fut encombré de carrosses, de cavaliers, de valets à livrées somptueuses. Grande rumeur parmi les habitants, grands cris de vive le roi ! vive la reine ! C'était en effet leurs majestés, c'était Louis XIII et Anne d'Autriche qui arrivaient, accompagnés de l'inséparable cardinal de Richelieu et de quelques favoris de la Cour.

La reine, mariée depuis plus de vingt ans, n'avait pas encore donné un héritier à son auguste époux, et les médecins avaient prétendu que les eaux de Forges pouvaient être fort efficaces. Les chroniques ne disent pas si le roi avait besoin des eaux ; quant au fameux cardinal, il en espérait la guérison d'une gravelle qui le tourmentait fort, lui qui avait tourmenté tant de gens.

L'Éminence ne guérit pas ; le roi se porta mieux que de coutume, et un an après, le 5 septembre 1638, la reine mettait au monde un fils, un fils qui fut depuis Louis XIV !

On voit par là que ce voyage de Cour devint un événement politique d'une assez notable importance.

Il y avait et il y a encore à Forges trois sources, différentes entre elles de goût et d'intensité ferrugineuse : consacrées en quelque sorte par le séjour du roi, de la reine et du cardinal-ministre, elles reçurent et ont gardé les dénominations de *Royale*, de *Reinette* et de *Cardinale*. La source-mère se nommait auparavant *eau de Jouvence*, ou *fontaine médicinale de Saint-Eloy;* il était d'usage très ancien qu'on y allât en procession solennelle, le jour de Saint-Eloy, au sortir de la messe ; au surplus on n'y voyait que de rares buveurs, vrais malades attirés là par le seul désir de reconquérir la santé.

Comme bien on peut croire, la naissance d'un fils de France donna un crédit singulier à l'opinion que l'eau de Forges était un remède puissant contre la stérilité des femmes, et la Cour y étant venue, il devint du bon ton d'y aller. Aussi, à dater de 1637, les seigneurs et les dames de haut parage auraient eu mauvaise grace à n'avoir pas besoin des eaux de Forges. Chaque été ce lieu voyait réunie l'élite de la noblesse, tout ce qu'il y avait de gens du bel air, et l'humble village fut en peu d'années un bourg opulent. Plus que jamais on demeura convaincu que cette eau merveilleuse possédait une vertu prolifique, soit qu'elle remédie réellement aux accidents qui amè-

nent par fois la stérilité, soit pour toute autre cause qu'il serait inutile de déduire.

Ce fut là le temps brillant de Forges ; mais cet éclat s'amortit ; la mode avait pris cet endroit sous sa protection, la mode le délaissa ; c'est ainsi qu'elle procède, et elle seule reste toujours de mode : *La moda sola fu sempre di moda.*

On voit encore à Forges la maison que Louis XIII habita, et, près des sources, de vieux arbres, contemporains du XVII^e^ siècle ; l'un d'eux a conservé le nom d'*Arbre du roi.*

L'illustre chimiste Fourcroy proposait l'eau de Forges comme modèle dans le premier ordre des eaux ferrugineuses simples, où le fer est dissous par un petit excédent de l'acide carbonique avec lequel il est combiné ; après Fourcroy, M. A.Passy, dans son excellente *Description géologique du département de la Seine-Inférieure*, a préconisé les qualités de cette eau minérale ; autant en a fait M. le docteur Cizeville, médecin de l'établissement thermal, dans une *Statistique de Forges ;* M. Robert, pharmacien de Rouen, a publié, en 1811, une analyse estimée des trois sources, analyse que je ne rapporte point, voulant éviter ici l'appareil d'une science d'emprunt, mais dont il résulte que ces eaux possèdent éminemment des qualités propres à la cure de plusieurs genres de maladies. Tout cela n'a pas arrêté la désertion

qui, graduelle sous Louis XV et Louis XVI, est devenue presque absolue de nos jours.

Suivant une observation judicieuse, les eaux minérales les moins recommandables peuvent acquérir de la valeur, et les plus accréditées perdre de leur réputation, parce qu'elles sont de nature à varier selon les principes qu'elles tiennent en dissolution. Un semblable motif d'abandon serait plausible, en ce qui regarde les eaux de Forges, s'il leur était justement applicable ; mais comme elles n'ont pas subi de détérioration, force est donc de s'en prendre uniquement au caprice de la mode. Il convient d'ajouter qu'on n'y a jamais rien fait pour attirer les gens du monde par ces divertissements qu'ils trouvent préparés dans les autres établissements de bains. Le malade ou le flâneur n'a d'autre plaisir que la promenade dans les bois, un air salubre et de la tranquillité : or, il y a peu de personnes à qui suffisent de si calmes distractions.

La contrée est entrecoupée de forêts et de gras pâturages ; c'est une portion du fécond pays de Bray, *patrie du beurre*. L'argile, qui s'y rencontre abondamment, alimente des fabriques de fayence exploitées avec succès dans Forges même, et fournit la matière première à la manufacture de glaces de Saint-Gobain et à plusieurs verreries. On y trouve, outre cela, beaucoup de tourbe : « les tourbières de Bray, dit M. Passy, sont en général

« pyriteuses, et c'est à la présence du fer sulfuré qu'elles « contiennent que les eaux minérales de Forges parais- « sent devoir leurs propriétés. »

Plus triste que malade, je me rendis à Forges, et j'y demeurai quinze jours. Le lendemain de mon arrivée, je me mis à parcourir les bois qui enceignent le bourg. Un peu las d'une longue promenade, je m'étais assis sur un tertre, au bord de la route de Gournay. Un vieillard vint à passer, je l'interpellai pour lui demander un renseignement local; nous causâmes ensemble : « Vous êtes étranger à ce pays, me dit-il, c'est donc très probablement le hasard qui vous a fait vous asseoir à côté des restes de Pâris, de ce garde du corps qui, en 1793, assassina Lepelletier de Saint-Fargeau. — Se peut-il, m'écriai-je en faisant un bond! Êtes-vous sûr de ce que vous me dites? — Très certain; le corps est à trois pas de vous, dans ce trou à demi recouvert de feuilles mortes et de ronces. — Quoi! là, sans autre sépulture!— Sans autre sépulture!—Contez-moi donc cela. —Volontiers. »

Nous nous assîmes un peu plus loin, le vieillard et moi, et il me fit le récit suivant.

« Ce fut en 1793, année fatale qui vit périr tant de victimes, ce fut après la mort du vertueux Louis XVI, que le fanatique Pâris crut venger son prince, en immolant un de ses juges bourreaux. Au sortir de la Convention, Lepelletier de Saint-Fargeau était allé dîner au

Palais-royal, chez Février, traiteur alors en renom. Ce fut là que Pâris le suivit, et qu'il le poignarda dans l'entresol où il venait de se mettre à table. Son attentat commis, le meurtrier prit la fuite. Son dessein était de gagner Dieppe, avec l'espoir de trouver à s'y embarquer. Accompagné d'un domestique affidé qui portait 8000 fr., il atteignit un soir Forges, après plusieurs jours de marche où il avait pris soin d'éviter les grands chemins. Il entra dans le village avec l'intention d'y coucher. Son domestique devait passer la nuit dans les bois, et le rejoindre le lendemain matin sur la route de Dieppe. Les gendarmes se présentèrent bientôt à l'auberge où il venait de chercher asile, et lui demandèrent l'exhibition de ses papiers. Malgré son déguisement, le malheureux; se sentant perdu, passa dans une chambre voisine, sous prétexte d'y prendre son portefeuille. Soudain, une détonation se fit entendre : l'assassin de Lepelletier venait de devancer le supplice en se brûlant la cervelle d'un coup de pistolet. Dès que le jour parut, la populace ameutée entoura l'auberge; furieuse, à grands cris, elle exigea sa proie, elle saisit de vive force le corps inanimé, le traîna sur la claie par les rues, et vint le jeter ici dans ce fossé, où depuis lors il est demeuré à l'abandon.

« Le domestique de l'infortuné Pâris ne tarda pas à être saisi; il fut traité comme complice de son maître : la somme dont il était porteur était disparue ; mais quelque temps

après, on remarqua qu'un homme du pays, jusque-là fort pauvre, se bâtissait une maison, et affichait une certaine aisance.

« Voilà, Monsieur, sans plus de commentaires, les détails vrais de cette affaire déplorable. »

Le récit du vieillard m'attrista; on pense bien que je ne vins plus m'asseoir sur le tertre malencontreux : lorsque mes pas se tournaient de ce côté, je songeais avec effroi au délire forcené de 1793; les bois de Forges n'avaient plus pour moi les mêmes charmes.

LA TABLE D'HOTE.

EXTRAIT D'UN VOYAGE INÉDIT.

« Un voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis », dit quelque part un ancien philosophe, Sénèque, je crois; et commentant ce texte avec son talent accoutumé, l'auteur de *Corinne* consacre une page éloquente à nous prouver que « voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie. »

Il est sûr que l'homme qui courrait le monde dans la seule vue de chercher un ami, risquerait bien fort de perdre ses pas, son temps et son argent. Quoi qu'il en soit, c'est déjà quelque chose d'assez doux que de trouver des hôtes dont la maison vous est ouverte à toute heure, et qui vous accueillent avec une bienveillance, une affabilité qui charment. Il est vrai qu'ils ne vous caressent guère la veille, que pour mieux vous écorcher le lendemain; ce n'est pas là tout-à-fait l'hospitalité des anciens; aussi n'avons-nous plus rien d'antique : il faut se conformer aux temps.

La route que je suis est parsemée de cabarets portant cette inscription : « Ici on donne à boire et à manger. » *On donne*, belle expression pour qui se paie de mots ! Le

cabaret n'est pas toujours à dédaigner : on y voit le plus souvent des hommes impolis, des mœurs grossières ; on y trouve aussi parfois de braves gens, et l'on y entend de bonnes vérités, dites avec l'accent de la nature. Mais je ne veux pas m'y arrêter aujourd'hui. Le postillon fait claquer son fouet à coups redoublés, le conducteur donne de son aigre cornet, la diligence entre avec fracas dans la petite ville de***, et s'arrête au *Lion d'argent*. Mon voisin de droite, homme à grandes moustaches, à mine de *vieux grognard*, assure que l'auberge du *Lion d'argent* a une table d'hôte fort bien servie ; je fais mon profit de l'observation.

Certaines gens croiraient se compromettre en dînant à table d'hôte, et se font traiter à part. Ils paient le double pour être moitié moins bien servis. En général l'amour-propre coûte fort cher. Pour moi, qui voyage sans lettres de recommandation, et avec une bourse légèrement garnie, je choisis toujours de préférence la table d'hôte, où je trouve économie et instruction. Je ne connais nullement la ville dans laquelle je viens de faire mon entrée ; mais je suis certain que dans une heure j'aurai à son sujet des notions circonstanciées. Un négociant de l'*endroit* prend d'ordinaire ses repas à la table d'hôte du *Lion d'argent*. Il est célibataire, et homme de bonne façons. Je l'interroge avec une discrétion nuancée d'intérêt ; il me répond avec politesse, et bientôt me voilà au fait. J'apprends

qu'il y a dans la ville des curiosités qu'il faut voir, et aux alentours de riants paysages qui méritent mon attention. Mon négociant veut me servir de *cicerone*, et en vingt-quatre heures je sais mieux le matériel et le moral de la ville de*** que ceux mêmes qui l'habitent.

Ceci est un exemple des avantages qu'un homme qui ne voyage pas comme une malle derrière une chaise de poste peut tirer des tables d'hôtes. Les manières de ceux qui les composent sont aussi d'un curieux examen.

Quand on arrive le soir dans une auberge, las et affamé par une longue route, on ne songe d'abord qu'à satisfaire son appétit, et l'on s'enquiert peu avec qui l'on est attablé. Au second service, quand le premier besoin est apaisé, on donne un coup d'œil général à cette nombreuse compagnie que tant d'intérêts divers ont rassemblée fortuitement; mais on ne parle pas encore; ou si l'on s'aventure à desserrer les dents, ce n'est guère que pour traiter de choses indifférentes, comme la pluie ou le beau temps, éternelle ressource de quiconque ne peut ou ne veut rien dire. Vers le dessert, si le conducteur de la diligence, d'accord en cela avec l'hôtesse, n'est pas déjà venu jeter au milieu des voyageurs ces redoutables paroles : « Allons, messieurs, les chevaux sont attelés ! » si, dis-je, la sécurité de la digestion n'a pas encore été troublée par ce malencontreux orateur, alors la conversation s'anime peu à peu, et finit souvent

par devenir bruyante. Rarement elle tombe sur la politique : c'est un charbon que personne n'ose retenir, et qu'on s'empresse de rejeter, par crainte de la brûlure ; mais on cause d'objets moins graves, et s'il se dit bien des billevesées, quelques bonnes idées les rachètent. Celui-ci (c'est un industriel) parle *filatures* avec un spéculateur capitaliste ; celui-là (c'est un comédien de province) est aux prises avec un amateur, à propos d'une pièce nouvelle, mieux jouée suivant lui à Toulouse qu'à Paris ; un autre reconnaît une ancienne connaissance qu'il avait perdue de vue depuis quinze ans ; et tandis qu'une vieille plaideuse chicane un avocat bavard, un commis-marchand courtise une jeune modiste qu'il avait déjà lorgnée dans la galerie de la diligence.

Il faut de l'habitude, et un certain goût de conduite, pour bien tenir sa place à cette table publique ; et, comme il y a un genre d'esprit qu'on nomme esprit de société, on peut dire aussi qu'il y a un esprit de table d'hôte. Il n'est autre que celui du moment, celui que la circonstance amène pour qui a du tact. Rien n'est plus amusant que la table d'hôte, lorsqu'on est assez physionomiste pour deviner à la tournure, au maintien, je dirai plus, à la façon de manger des gens, quelle est leur profession, leur manière de vivre, et jusqu'à quel point on doit s'ouvrir avec eux. La table d'hôte est une sorte de résumé de l'espèce humaine, une véritable lan-

terne magique où l'on voit se mouvoir avec plus ou moins de ridicules des figures diverses qu'il est intéressant d'étudier. Si l'on y apporte une disposition tant soit peu philosophique, il est aisé d'y récolter quelques observations morales, car où la morale ne va-t-elle pas se nicher, puisqu'on la rencontre même à table d'hôte?

J'avais pensé jusqu'ici que l'égalité parmi les hommes n'était qu'une chimère ; je change d'opinion : j'ai trouvé cette pierre philosophale.—Et où donc?—A table d'hôte. Là, en effet, tout homme qui a un écu dans sa poche, acquiert, par ce fait seul, le droit de siéger. Souvent on peut y voir celui qui est arrivé en voiture, assis à côté du piéton poudreux, tandis qu'auprès d'une gracieuse parisienne en élégant négligé de voyage, est un épais marchand-forain qui, concentré dans son égoïste appétit, accapare et vide les plats, sans songer qu'il a des voisins. Là le seul hasard distribue les places ; l'étiquette et la cérémonie, ces fléaux de nos salons, sont consignés à la porte. Chacun en prend pour son écu, et tout le monde a l'estomac rempli. Oui, je le répète, l'égalité existe... à table d'hôte.

MISCELLANÉES.

PENSÉES

sur divers sujets.

« Le choix des pensées est invention », a dit La Bruyère. En effet, tout a été pensé ; il ne peut plus être question que de choisir, et il ne saurait y avoir de nouveau en ce genre, que la forme dont on sait revêtir ce qu'on pense.

En fait de pensées, on attribue souvent à son esprit ce qu'on ne doit qu'à sa mémoire.

La mémoire est l'écho du savoir ; science n'est guère que réminiscence.

La mémoire augmente la vie, en multipliant la pensée.

La lecture des maximes de morale plaît généralement à l'esprit ; mais on ne s'en fait l'application qu'après l'expérience, et alors il est souvent trop tard.

Comme il n'existe qu'une ligne droite en géométrie, il n'y en a qu'une en morale.

La morale est la jurisprudence de la raison.

La raison est sœur de la vérité.

O vérité ! que de mensonges commis en ton nom ! (1)

La vertu est la force d'ame appliquée au bien.

La vertu est la santé de l'ame.

La vertu, après tout, n'est que de l'amour-propre bien entendu.

La morale publique est le résumé des vertus privées.

La force morale est la seule force légitime en matière de gouvernement, et cette force morale, c'est la loi.

La loi doit être l'oracle de la raison publique.

La loi est l'expression de l'intérêt général, d'où il résulte que, sous le règne du despotisme, les peuples ne sont pas régis par des lois, mais par des ordres.

Les forts ont une continuelle tendance à opprimer les faibles, et les faibles à repousser l'oppression : c'est aux lois qu'il appartient de rétablir l'équilibre social.

L'ordre est le respect de la justice; la justice est le respect du droit commun; le droit commun est la liberté légale.

L'égalité consiste simplement dans le respect mutuel de la liberté.

---

(1) Madame Roland s'écria en montant à l'échafaud : *ô liberté! que de crimes on commet en ton nom!*

Le temple de Thémis a trop souvent paru consacré à Némésis.

La pitié devrait toujours avoir un autel dans le sanctuaire de la justice.

Les palais des rois sont des monuments qui attestent plus de servitude que de grandeur.

L'approbation fait souvent défaut aux volontés des rois, mais non pas l'applaudissement.

Les hommes d'état font le bien-être de leur pays, quand leur intérêt particulier se rencontre d'accord avec l'utilité publique.

La plupart de nos publicistes ne sont que des égoïstes.

La liberté de la presse est, comme la langue, ce qu'il y a de meilleur et de pire.

Budget, mot emprunté de la langue anglaise; traduit en français, il signifie grande *carte-payante*.

La popularité est comme une maîtresse capricieuse; l'homme qui la possède ne doit pas se laisser posséder par elle : la bonne renommée, fille des vertus, est une chaste épouse avec laquelle on vit sa vie entière.

La célébrité paye souvent sans examen de la créance; le vrai mérite attend long-temps son paiement de la renommée.

La seule vraie gloire est celle des belles actions.

Les révolutions sont des tempêtes qui mettent la morale publique en danger de naufrage.

La guerre amène des maux certains, pour un peu de gloire fort équivoque.

Les héros morts sont chantés par les muses; n'est-ce pas de la musique pour des sourds?

La potence attend les bandits, et la gloire conduit les conquérants sous des arcs de triomphe : tout compte fait, les conquêtes ne sont pourtant que des vols en grand, et les vols des conquêtes en petit.

Puisqu'il est admis qu'on peut être un grand homme sans être bon, il conviendrait d'établir une distinction entre les grands hommes qui ont fait le bien et ceux qui ont fait le mal. Par exemple, Charles XII fut un grand homme assez mauvais, et Henri IV fut un bon grand homme.

Résumé historique, applicable à la plupart des nations : ignorance, fanatisme et barbarie; grandeur d'ame, injustice et courage; tyrannie, avilissement et chûte.

La philosophie est le sacerdoce de la vérité.

La religion est la philosophie sanctifiée.

La foi religieuse est le frein des passions, la consolation du malheur, l'espoir de la vertu.

L'athéisme est un mensonge que l'homme se fait à lui-même.

On n'est pas impie dans l'infortune.

La dévotion peut être un signe de faiblesse ; mais l'incrédulité n'est pas une preuve de force.

La conscience est l'écho du cœur.

L'espérance, comme le prisme, nous montre les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous marchons ici-bas entre l'espérance et le regret : l'une est presque toujours vaine, et l'autre est rarement réparable.

L'espérance est une belle route; mais on ne voit presque jamais où elle aboutit.

Le bonheur est un fruit savoureux; on voudrait le cueillir dans toutes les saisons de la vie ; mais il vient rarement à parfaite maturité ; la plupart des hommes n'en connaissent que la fleur, qui est le plaisir.

L'art le plus évidemment nécessaire, et celui qu'on

sait le moins mettre en pratique, c'est l'art d'être heureux : ceux-là même qui l'étudient apprennent que n'est pas heureux qui le veut.

Le bonheur est un être de raison; c'est pour cela peut-être que si peu de personnes sont heureuses.

Ce qui empêche principalement d'être heureux, c'est qu'on veut toujours arriver à mieux que ce qu'on a, et le *mieux est l'ennemi du bien*.

La classe moyenne de la société est la plus favorisée du sort, car le bonheur, ainsi que la vertu, est entre les extrêmes.

S'il existe des heureux sur la terre, on l'ignore, parce que le bonheur ne se met pas en évidence.

Au défaut du malheur, nous nous en faisons avec notre bonheur même.

Il existe des gens assez mal nés pour être heureux du malheur des autres, et malheureux de leur bonheur.

Les désagréments sont la menue monnaie du malheur.

Le plaisir, comme le vin, gagne à être ménagé.

Un plaisir partagé se double ; une peine partagée diminue de moitié.

L'insensé trouve des plaisirs dans la folie ; le sage trouve de la folie dans les plaisirs.

Qu'est-ce que s'amuser? se persuader qu'on ne s'ennuie pas.

Il y a trois façons de jouir d'une rose : la sentir, la baiser, l'aspirer : les plus délicats goûtent son parfum ; les plus sensuels le savourent ; les plus passionnés le dévorent : cette rose est le plaisir : la délicatesse ajoute à son charme ; la volupté l'émousse ; la passion le flétrit.

Nous sommes des payens idolâtres ; nous *adorons* les femmes, et nous les traitons de *divinités*.

O femme! Défie-toi de l'homme qui t'adore ; il ne t'aimera pas long-temps.

La femme se laisse beaucoup prier, puis elle prie beaucoup à son tour.

La femme a deux amours, Dieu et l'homme ; elle finit d'ordinaire par où il faut commencer.

La Providence a donné à l'homme le génie, à la femme la grace, et ce partage est à peine inégal.

Plus d'un homme traite sa femme comme sa propriété ; mieux avisés ceux qui s'en tiennent à la possession ; par-

fois le propriétaire n'est pas le possesseur, et celui qui possède est toujours assez propriétaire.

On reproche aux femmes leur finesse ; la nature a départi la force à l'homme, la faiblesse à la femme : celle-ci oppose la ruse, et son adresse est sa force.

Chez quelques femmes cette réserve qu'on appelle modestie, n'est qu'un manège de plus de leur coquetterie.

La femme qui n'a pas craint de commettre une trahison hésitera peu à trahir de nouveau.

Quand l'honneur de l'homme est si fragile, est-il très juste de tant exiger de l'honneur de la femme?

On ne connaît bien le mérite d'une femme, que lorsque sa jeunesse la quitte, et alors on n'en veut plus guère.

Une femme est quelquefois assez bonne pour pouvoir se passer de beauté ; la plus belle ne saurait se passer de bonté.

La femme la plus intéressante est celle qui sait tenir tour à tour une quenouille et une lyre.

La beauté des femmes nous attire, leur esprit nous charme, leur bonté nous captive.

Les graces sont l'esprit de la beauté.

La bonté est la grace du cœur.

On imite les manières, mais les graces sont inimitables; les graces sont un don de la nature; les manières sont la carricature des graces.

La physionomie, expression morale des traits, est au visage ce que l'ame est au corps.

L'amour pour la jeunesse est une espérance; pour les vieillards c'est un regret.

L'amour est comme l'hirondelle, qui arrive au printemps et s'en va vers l'arrière-saison.

Il y a souvent bien près de l'enfance de l'amour à sa vieillesse il grandit vîte, vieillit promptement, et ne rajeunit jamais.

L'amour est tyran ou esclave.

En tout ce qui concerne l'amour, la femme est maîtresse, et l'homme écolier.

Que de fantaisies on met sur le compte de l'amour! Il n'est le plus souvent que de la galanterie.

La volupté imite l'amour; l'amour imite le bonheur.

La sagesse et l'amour, c'est l'eau et le feu.

L'amour est une fièvre qui a ses accès et ses intermittences ; la possession est le fébrifuge.

L'amour est un nœud coulant ; l'hymen est le nœud gordien.

L'amour véritable est un mélange exquis de tendresse et d'estime.

Aimer et faire des vers sont les travers les plus pardonnables du cœur et de l'esprit.

Le temps, qui tue l'amour, fait vivre l'amitié.

L'amitié se nourrit d'estime ; l'amour se repaît d'illusions.

Dans la plupart des amitiés, le cœur est dupe de l'esprit.

L'amitié entre méchants est une conspiration.

S'aimer soi-même est naturel ; mais que ce soit d'amitié, non d'amour.

L'égoïsme est la sensibilité rentrée.

Chez certains individus la sensibilité tue la bonté.

La fausse sensibilité est une pantomime.

L'insouciance est le sommeil de l'imagination, les passions en sont le réveil.

Les passions sont des coursiers fougueux qu'il faut tenir ferme ; elles nous conduisent bien, ou nous précipitent.

Les passions produisent de grandes choses, à peu près comme certains poisons s'utilisent en médecine.

Intérêts, vertus, sentiments, ont été réduits en calcul ; on pourrait en excepter les passions ; encore serait-il vrai, jusqu'à un certain point, de dire qu'il y a des passions calculées.

Il n'est pas plus raisonnable de s'irriter contre les passions humaines, qu'il n'est sage de se révolter contre les intempéries des saisons.

L'indulgence envers les erreurs des hommes n'est presque autre chose que de l'équité.

L'homme qui laisse voir des faiblesses a plus de droit à la bienveillance, que les fastueux de vertus.

Il y a des défauts plus sociables que certaines vertus.

Nous nous cachons mieux nos défauts à nous-mêmes, que nous ne les cachons à autrui.

Les défauts d'autrui nous tranquillisent sur les nôtres.

Nous imitons facilement les travers ; que n'imitons-nous de même les vertus !

En même temps que le vice est odieux, c'est une mauvaise spéculation, car faire le mal ne tourne jamais à compte.

Les vicieux sont des aveugles, d'autant pires qu'ils ne veulent point voir.

L'aveuglement du cœur est plus déplorable que celui des yeux : des yeux aveuglés ne voient plus, mais un cœur aveuglé ne sent plus.

Il est plus facile à certains de nos docteurs d'enlever les cataractes qui obscurcissent la vue, qu'à la médecine morale de dissiper les cataractes qui obstruent des esprits indociles à leur propre guérison.

Nous nous voyons mal, parce que nous regardons toujours le beau côté de la médaille ; nous ne voyons pas mieux les autres, parce que nous regardons le revers opposé.

La pitié est un noble sentiment ; c'est grand dommage qu'il dure peu.

Notre compassion pour les maux d'autrui est la crainte déguisée de maux semblables.

La vengeance se punit elle-même en voulant châtier autrui.

L'homme sujet à la colère est atteint d'une folie intermittente.

Celui qui pâlit de colère rougira bientôt de honte.

La médisance est comme la tache d'huile, qui s'étend si l'on ne réussit tout d'abord à l'effacer.

Si l'on est curieux, on tarde peu à devenir médisant.

On est rarement content des autres, peut-être parce qu'on est souvent mécontent de soi-même.

Il est des situations de la vie où l'on se déplaît à soi-même.

On ne s'accuse guère d'une faute qu'avec l'intention secrète d'en profiter.

On ne nous reproche pas toujours nos mauvaises actions : mais nous en avons le reproche inévitable dans netre conscience.

Celui quì fait du mal à autrui s'en fait à lui-même, et réciproquement pour celui qui fait du bien.

Les plus exigeants sont ceux qui font le moins pour autrui.

On aime mieux le bien qu'on fait que celui qu'on reçoit.

Un grand avantage qu'on trouve à faire une bonne action, c'est le désir qu'elle laisse d'en faire d'autres.

On est moins flatté d'un bienfait que d'un procédé délicat.

Les égards qu'on nous témoigne nous flattent plus que les services qu'on nous rend.

L'homme reconnaissant est celui qui ne se croit pas quitte quand il a rendu service pour service.

Vous n'êtes pas reconnaissant, si vous mettez trop d'empressement à payer le bienfait par un bienfait.

L'ingratitude est une banqueroute frauduleuse.

On fait plus d'efforts pour paraître honnête, qu'il n'en coûterait pour l'être.

Chacun prétend donner des leçons; mais peu s'étudient à donner des exemples.

Il est honorable de suivre les bons exemples, et glorieux de les donner.

Le mauvais exemple est une contagion.

La politesse est une imitation de la bienveillance.

Le goût est le sentiment appréciateur des convenances.

Le fouet du ridicule châtie mieux que la férule de la critique.

La louange sincère est celle qui nous est donnée à notre insu.

On prête les louanges plutôt qu'on ne les donne; c'est un argent qu'on prétend placer à intérêt.

Les éloges ne sont souvent que des pilules dorées pour en cacher l'amertume.

Quand les éloges qu'on nous donne ne sont pas mérités, ils peuvent au moins servir à nous montrer comment on s'en rend digne.

La flatterie est un mets agréable, mais nuisible.

La fausse modestie est un bijou de cuivre doré !

Rien de plus pernicieux que les gens faux sous le masque de la franchise ; ils conduisent à se défier même de la sincérité.

La richesse et la pauvreté sont pour la vertu les écueils de Charybde et de Scylla ; elle se sauve entre les deux.

Le riche qui désire toujours est plus indigent que l'homme qui possède peu.

Rendez votre opulence utile, si vous voulez vous la faire pardonner.

Le luxe est l'orgueil opulent.

L'ostentation qui se guinde montre sa petitesse.

Lequel est pire d'être pauvre d'argent, ou pauvre d'esprit? La question sera diversement décidée : ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme riche et sot est un pauvre riche, et que le pauvre qui est homme d'esprit est un riche pauvre.

L'avarice est la seule de nos affections qui croisse avec l'âge.

La vanité seule fait lâcher à l'avare les cordons de sa bourse.

Tous les soins que se donne l'avare aboutissent à se donner un héritier prodigue.

Le prodigue dissipe les biens de la Providence ; l'avare les convoite ; l'économe seul en profite.

Voulez-vous être généreux? soyez économe.

Le mot propriétaire a été inventé par notre orgueil ; nous n'avons rien ici-bas qu'à titre de loyer.

La probité est la gloire du pauvre.

La probité reçoit de grands éloges ; oui, mais on la laisse pâtir.

La plupart des hommes sont moins occupés de faire leur devoir que de faire leur chemin.

L'ambition et l'émulation sont deux sœurs, dont l'une a un bien mauvais caractère.

Pour savoir commander il faut avoir su obéir.

Il faut vouloir tout ce qu'on peut, et non chercher à pouvoir tout ce qu'on veut.

On dit communément : *cela est plus fort que moi ;* mais l'homme ferme se dit : *je suis plus fort que cela.*

L'homme courageux ressemble au chêne, qui rompt sous l'effort de la tempête plutôt que de céder : trop de gens, pareils au roseau, ont adopté sa devise, et disent dans toutes les situations de la vie : *je plie et ne romps pas.*

La patience est le courage qui sait attendre.

La raison gouverne les sens, ou les sens maîtrisent la raison, l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre alternativement : c'est ce qui fait l'homme qui vit par l'ame, ou

celui qui vit par l'instinct, ou enfin l'homme faible, comme le sont la plupart.

Amour-propre, vanité, orgueil, échelle graduée des actions humaines.

On voit des gens qui connaissent un peu de tout, sans rien savoir ; convives du banquet de la vie, ils ont goûté de tous les mets, et ne se souviennent plus de l'assaisonnement.

Les gens superficiels glissent sur la surface des choses sérieuses, comme le patineur effleure la glace de ses pieds légers.

Beaucoup parler et penser peu, c'est luxe et indigence.

Le savoir est louable souvent ; le savoir-faire louable quelquefois ; le savoir-vivre louable toujours.

L'expérience est un sage médecin, mais qui arrive d'ordinaire trop tard pour le malade.

Le monde est une banque où les hommes jouent à la hausse et à la baisse.

Le monde est un théâtre où l'on donne parfois la comédie, trop souvent la tragédie, et le plus ordinairement de mauvais drames.

Le monde ressemble à un mélodrame ; on y voit la vertu persécutée, des tyrans et des niais.

Dans le monde on donne souvent tort à la raison.

Quant à la répartition des biens de ce monde, le genre humain peut se diviser en deux grandes catégories, les fourbes et les dupes.

On ne comprend le livre de la vie, que lorsqu'on a déjà tourné beaucoup de feuillets, et alors on n'a plus le temps de relire.

On peut dire de la vie et de la société ce qu'on dit des montagnes : ce n'est qu'à leur sommet qu'on peut en saisir distinctement la chaîne : ainsi on ne connaît bien la vie, que lorsqu'on est parvenu à sa maturité ; alors seulement on apprécie les hommes à leur juste valeur.

Il y a des gens qui meurent sans avoir vécu ; il y en a qui vivent comme s'ils ignoraient qu'on meurt.

La vie de certaines gens n'est qu'une végétation.

La vie est une maladie dont la mort est la guérison ; mais la plupart des hommes trouvent que *le remède est pire que le mal.*

La vie est un bail résilié par la mort.

La jeunesse est la poésie de la vie, la vieillesse en est la prose.

Les erreurs moroses de la vieillesse sont aussi loin de la vérité, que les riantes illusions du jeune âge.

Nous craignons la vieillesse, et cependant nous vivons vite; nous craignons la mort, et pourtant nous prodiguons la vie.

Il faut que la jeunesse apprenne à vivre, et la vieillesse à mourir.

Le sommeil est la monnaie de la mort.

Le temps passé n'est plus à nous; l'avenir ne nous appartient pas encore; quant au présent, on pourrait dire qu'il n'existe pas, car il nous échappe au fur et à mesure qu'il vient, semblable à l'eau du tonneau des Danaïdes.

Le temps passe et fait tout passer.

Il faut se hâter de bien agir, car le temps s'en va tandis que l'on diffère.

Il faut faire en sorte de se rendre regrettable; mais il ne faut pas s'attendre à être regretté.

Notre ambition est bien haute pour une origine si humble.

Pour les malheureux la tombe est un lit de repos.

La terre est le berceau et la tombe de l'humanité.

Bénie soit la mémoire de l'homme sur la tombe duquel on pourra graver cette inscription : « Passants, « pleurez celui qui n'a jamais fait pleurer personne. »

UN CHEVEU BLANC,

ANECDOTE.

Il y a plus d'une époque décisive dans la vie d'une femme : par exemple, le moment où elle écoute pour la première fois un tendre aveu ; celui où elle marche à l'autel, soit en victime parée pour un sacrifice, soit avec la joie intime d'un vœu satisfait ; lorsqu'elle va devenir mère, et aussi, hélas ! lorsqu'il lui est démontré qu'elle ne le sera plus. Il est encore pour la femme une époque sérieuse, à laquelle je n'avais pas songé, jusqu'à ce qu'une circonstance particulière m'en eût donné la révélation.

Eugénie est depuis six ans l'épouse d'un homme que j'estime et que j'aime. J'ai été l'un des témoins de leur mariage, et je suis demeuré depuis lors l'ami de la maison, dans l'acception la plus pure de ce mot, je vous prie bien de le croire. Monsieur et madame B.... m'accordent une confiance qui m'honore. Eugénie est une personne attrayante et spirituelle. Parmi beaucoup de bonnes qualités, elle en possède une, d'autant plus précieuse qu'elle est rare : c'est une égalité d'ame presque inaltérable. Accoutumé à son enjouement qui ne s'était jamais démenti, je fus très étonné de la voir, durant

quelques jours, taciturne, triste, sujette même à des accès d'humeur. Je sais que l'union de monsieur et madame B... est à citer au nombre des mieux assorties, et semble faite pour prouver que le bonheur est possible ici-bas; je sais qu'Eugénie chérit son époux, dont elle est tendrement aimée; ne lui connaissant donc aucun motif réel d'affliction, je me disais : Eugénie, d'ordinaire si raisonnable, aurait-elle aussi des caprices? Après l'avoir vainement sollicitée plusieurs fois de m'indiquer la cause de son trouble, elle me dit enfin, non sans hésitation :

« Vous allez rire de ma faiblesse; quoi qu'il en soit, je veux bien vous faire, à vous mon ami, une confidence qu'aucune femme ne fait, pas même à son amant; car ceci, voyez-vous, est un secret tout féminin que notre bouche n'aime pas à confesser. Lundi dernier, je venais de me lever, bien portante, et réjouie par l'aspect d'un beau soleil printanier. Tout-à-coup ma femme de chambre, qui me coiffait, s'écrie : —Ah! madame, un cheveu blanc! —Un cheveu blanc! dis-je avec effroi. — Le voilà, reprit-elle, je le tiens. — Arrachez-le vite! Elle l'ôta, et le mit sur le marbre noir de ma toilette.

« Hélas! c'était vrai; un cheveu tout blanc! Je demeurai long-temps à le contempler, et cette vue me plongea dans une rêverie pénible. Quoi! pensai-je, à peine à mon été, dois-je donc sentir les approches d'un hiver prématuré? Déjà un cheveu blanc! C'est le premier

flocon de la neige qui bientôt va foisonner sur ma tête. Et une larme qui sillonnait ma joue tomba auprès de l'objet qui la faisait couler. Depuis cet instant, je ne puis me défendre de la mélancolie qui m'obsède, quoique bien certaine que ce fatal cheveu était unique. Au surplus, je l'ai conservé ; il est déposé dans un *Souvenir* qui renferme la dernière lettre que je reçus de ma mère mourante. Persuadée que tout dans la vie doit nous servir d'enseignement, s'il advient encore qu'on m'adresse de ces adulations dont les hommes sont prodigues envers les femmes, et si je me sentais atteinte d'une velléité de coquetterie, je me rappellerai que je possède un talisman qui me protège contre les vanités mondaines, je regarderai mon cheveu blanc. »

Tel fut le discours que me tint madame B..., un mélange de raison, d'enfantillage et de sentiment. Je jugeai, en l'écoutant, que le raisonnement pouvait, en pareil cas, s'étayer de la plaisanterie ; c'est pourquoi je me permis de lui répondre :

« Pour vous exprimer là-dessus ma pensée, je dirai d'abord que votre femme de chambre a été une sotte avec son exclamation ; et quant à l'incident en lui-même, je présume que le chagrin qu'il a fait naître ne sera pas difficile à déraciner, puisqu'enfin ce chagrin ne tient qu'à un cheveu.

— Vous riez, dit-elle, je l'avais prévu, et vous n'avez

peut-être pas tort, car je sens au fond que ma peine a un côté ridicule ; mais que voulez-vous? Je ne suis pas, je l'avoue, assez philosophe pour me mettre aisément au-dessus du regret que nous laisse la perte des belles années. Un semblable stoïcisme n'est pas fait pour moi, qui ne suis qu'une faible femme. Après tout, mon ami, ce cheveu blanc est, à n'en pas douter, un symptôme précurseur de l'âge qui s'avance, et il est pourtant bien dur de devenir vieille avant le temps de la vieillesse.

— Allons, repartis-je, ne prenez pas cette mésaventure plus sérieusement qu'il ne convient. Sans vous tenir un fade propos de galanterie, l'amour de votre mari, les hommages qu'on rend chaque jour à vos attraits, vos deux enfants en bas âge, vos vingt-six ans, votre miroir enfin, tout n'est-il pas d'accord pour vous convaincre que vous êtes encore bien jeune? Se peut-il que le plus mince objet suffise pour entraver le bonheur dont vous jouissez, et qu'une personne sensée comme vous l'êtes donne tant d'importance à ce qui est en soi si léger? Mais voyons, raisonnons un peu sur ce grave sujet :

« La blancheur de la chevelure est l'effet de trois causes, de l'âge, des maladies, des chagrins ; et, à cet égard, l'expérience nous montre que la douleur morale devance trop souvent l'ouvrage du temps. Je connais un homme dont la tête était toute grisonnante dès sa vingt-cinquième année. Impliqué dans une conspiration sous

les Bourbons, il fut arrêté. Durant son procès, où sa vie fut mise en question, il subit ce rapide changement. C'était, je vous l'assure, un amer contraste, qu'un front et des yeux encore adolescents, ombragés de cheveux blanchis. On prétend que l'infortunée reine Marie-Antoinette avait éprouvé une semblable révolution durant sa captivité. Ce phénomène fut, dans ces deux cas, le résultat d'une anxiété excessive. Regardez-moi; vous voyez que mes cheveux sont parsemés de cette couleur argentée qui vous désole. Je ne sais si je dois dire que *les ans en sont la cause*, ou si je dois répéter avec le bon Henri: *Le vent de mes adversités a soufflé là.* A une époque plus ou moins rapprochée, chacun de nos soucis marque sur nous son empreinte, et vous pouvez juger que la multitude des miens ne peut plus se compter. Oui, chaque tourmente de notre cœur nous fait tomber ou blanchir un cheveu, comme chaque coup de vent d'un orage d'automne abat ou jaunit les feuilles des bois. Mais, ô Eugénie! ces exemples ne s'adressent point à vous, à vous belle de jeunesse, de santé et de bonheur. Un cheveu blanc sur votre jeune tête ne saurait être le fruit de l'âge, puisque vous n'avez que vingt-six ans; une maladie ne l'a point fait germer, puisque vous êtes radieuse de santé; tout au plus serait-il le résultat d'une peine que j'ignore (heureuse femme qui n'auriez eu encore qu'une peine et qu'un cheveu blanc); mais, non, il est

bien plutôt le produit accidentel d'un caprice de la nature, un phénomène fortuit, enfin un véritable anachronisme. Vous êtes jeune et belle, et vous avez du temps devant vous. Que l'inquiétude qui a dérangé votre sérénité habituelle disparaisse avec sa cause futile. Anéantissez, croyez-moi, une triste relique à tort conservée; ou, pour faire mieux, remettez-la moi : on donne en amour une boucle de cheveux ou blonds ou bruns; un cheveu blanc peut se donner à une vieille amitié. »

A cette conclusion inattendue, Eugénie sourit, et ce sourire éclaircit le nuage qui avait voilé son front.

— Avez-vous fait part à votre mari de cet accident? ajoutai-je.

— Je croyais, répondit-elle avec une grace ingénue, je croyais vous avoir dit que j'allais vous communiquer un secret qu'une femme ne confie pas même à son amant. »

A quelque temps de là, je vins déjeuner chez elle : — Savez-vous bien, madame, lui dis-je, que vous avez des cheveux châtains d'un effet admirable?»

Eugénie se prit à rire, et son mari étonné :

« Parbleu, mon cher, s'écria-t-il, il faut convenir que vous faites à ma femme un compliment étrange! Sans aucun doute elle a de très beaux cheveux; mais est-ce donc aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez? »

Cette interpellation divertit Eugénie. En rougissant un peu, elle raconta à son mari notre conversation : il s'en amusa, fit quelques jeux de mots sur l'aventure ; puis, pressant la main de sa femme, il lui dit avec émotion :

« Pardonne-moi, ma bonne amie, si j'ai pu rire un moment de ce qui t'a valu plusieurs jours de tristesse. A mon tour, sois-en bien certaine, je serais profondément affligé, si je pensais qu'une peine que je t'aurais causée volontairement a fait blanchir un seul de tes cheveux. »

PORTRAIT.

Passons vîte sur les défauts de Constant, pour en venir plus tôt à ses bonnes qualités.

Constant n'est pas beau, disons plus, il est laid ; il est laid, et il joint à la laideur la malpropreté. La malpropreté ! Oui, le mot est lâché, je ne saurais m'en dédire, Constant est fort malpropre. Une éducation, aussi soignée que le comportait son origine, n'a point réussi à vaincre entièrement cette habitude naturelle chez lui comme la faim, la soif et le sommeil. Avec cela, Constant est gourmand, paresseux, et qui pis est, libertin sans honte. Fort peu délicat sur les objets de ses désirs, il y met à peine du choix, et les prend et les quitte tour à tour, suivant le caprice de ses appétits, qui en vérité ne méritent point le nom de sentiments.

Celui qui a de telles inclinations, direz-vous, est haïssable et dangereux ; sans doute on doit le fuir. Eh bien ! pas du tout. Admirez la bizarrerie ! Constant est bien venu dans la société ; il y est chéri, choyé, même par les plus jolies femmes. Si l'on veut bien y réfléchir, ces penchants ne sont pas des vices : Constant ne saurait être vicieux pour obéir à des impulsions naturelles. Supposons l'homme dans l'état de nature ; n'en déplaise à la

vanité, il sera malpropre, paresseux, gourmand et lascif; dans l'état de civilisation, il est un peu de tout cela, avec l'hypocrisie de surcroît. Constant, on en conviendra, a le mérite de l'originalité, que n'ont pas ces hommes polis, si fiers d'une civilisation qui abâtardit le caractère primitif. Diderot l'a dit avec raison : « Les hommes, dans « le monde, sont des pièces de monnaie, usées par le « frottement, et qui perdent leur empreinte à force de « circuler. »

Passons condamnation sur les défauts de Constant. Je l'ai assez peu ménagé sur cet article; je le devais à la vérité. Je dois à cette même vérité l'énumération de ses qualités excellentes.

Constant est bon et sensible plus qu'ame qui vive. Infidèle dans ses amours, il est d'une fidélité inaltérable en amitié, et s'il a multiplié ses maîtresses, il n'a eu qu'un seul ami; différent en cela de bien des gens qui prodiguent ce nom sacré, et qui en aimant tout le monde, ne s'attachent à personne. Dans le bonheur comme dans l'infortune, l'ami de Constant l'a toujours trouvé le même. Constant a eu à se plaindre de son injustice ; mal traité dans plus d'une circonstance, Constant en a gémi, murmuré peut-être, mais son attachement ne s'est pas démenti. Touché jusqu'aux larmes par les bons traitements, il est toujours disposé à pardonner les mauvais. Exemple rare parmi les hommes ! Tendre, patient, gé-

néreux, sincère, Constant ne vous semble-t-il pas le modèle achevé des vrais amis, et de pareilles qualités ne sont-elles pas une ample compensation à quelques défauts, ou, pour mieux dire, à quelques imperfections? Pour moi, je ne puis refuser un juste tribut d'estime à Constant; je l'aime, je l'admire, et je ferais grâce à plus d'un vice en faveur d'autant de vertus.

La flatterie a beaucoup de pouvoir sur Constant, il s'y laisse aller volontiers. C'est encore une disposition naturelle : qui saurait y résister? La flatterie est si chatouillante! Comme on lui connaît cette disposition, on a plus d'une fois essayé, en le flattant, de le détacher de son ami; mais Constant n'est point ingrat, il préfère son ami à tout; et comme sans avoir ce qu'on appelle de l'esprit, il possède beaucoup d'intelligence et de discernement, il sait fort bien distinguer la sincérité d'avec les fausses caresses. Les pareils de Constant sont rares en ce siècle, et cela est fâcheux pour l'humanité.

Vous allez vous écrier, d'après cette esquisse : ce Constant est un excellent homme! Non, répondrai-je, mais c'est un bien bon chien.

UN SOUPER D'ARTISTES

AU XVI^e SIÈCLE,

FRAGMENT

Traduit des Mémoires de Benvenuto Cellini.[1]

« La peste de 1524 avait presque fini de sévir, et ceux qui se trouvaient survivre se félicitaient et se réjouissaient entre eux. De là vint qu'il se forma dans Rome une association de peintres, de sculpteurs et de ciseleurs, les plus renommés qui fussent alors. Le fondateur de ladite société était un sculpteur du nom de Michel-Ange. Ce Michel-Ange, na-

(1) Benvenuto Cellini, déjà cité dans ce volume (pag. 160 et 177), sculpteur et ciseleur florentin du premier ordre, homme d'un génie audacieux et d'un caractère tout-à-fait original, nous a laissé sa vie, tracée de sa main, livre écrit d'un style incohérent comme l'esprit fantasque de son auteur, mais très intéressant à lire, en ce qu'il exprime à merveille les usages du XVI^e siècle. Le morceau traduit ici offre en particulier une curieuse peinture des mœurs artistiques de ce temps là.

tif de Sienne (1), était un fort habile homme, qui pouvait soutenir la comparaison avec tout autre de sa profession, mais il était surtout l'homme le plus facétieux et le meilleur vivant qu'on pût voir. Le plus âgé de nous tous, il en était en même temps le plus jeune, eu égard aux dispositions physiques. Je ne dois pas omettre qu'à nos assemblées venaient Jules-Romain et Giovanni-Francesco, excellents élèves du grand peintre Raphaël d'Urbin.

A la suite de plusieurs réunions, notre digne chef conçut un jour l'idée de nous rassembler le dimanche suivant à un souper chez lui. Il décida que chacun de nous serait tenu d'amener avec lui sa *Corneille* (c'était la dénomination imaginée par maître Michel-Ange), et que celui qui viendrait sans une corneille, serait condamné à payer un souper pour tous les assistants. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas de telles femmes à leur disposition, eurent à s'en pourvoir à grands frais, et non sans peine, afin de n'être pas honnis à ce souper de sages. Pour moi, quand je me croyais d'avance bien pourvu, grâces à une très belle fille appelée Pentasilée, qui m'aimait grandement, je me vis obligé de la céder à l'un de mes meilleurs amis, nommé Bacciacca, lequel en avait été et en était encore éper-

(1) Ce Michel-Ange siennois ne doit pas être confondu avec l'illustre florentin Michel-Ange Buonarotti.

dûment épris. Il y eut dans cette affaire un peu de dépit amoureux, en ce que, voyant que je la cédais si facilement au Bacciacca, cette Pentasilée supposa que je ne me souciais guère de l'affection qu'elle me portait, d'où plus tard m'advint une désagréable affaire, par suite de la vengeance qu'elle voulut tirer de l'outrage reçu, ce que j'expliquerai ailleurs.

Quoi qu'il en soit, l'heure venait de se présenter à la vertueuse assemblée, chacun avec sa corneille; je me trouvais au dépourvu, et assez follement honteux d'une telle mésaventure. Comme j'avais surtout à cœur de ne pas introduire quelque corneille de bas étage parmi des hommes d'un mérite éminent, je tâchai d'imaginer quelque plaisanterie qui fût de nature à augmenter le divertissement. Mon projet arrêté, je fis venir un garçon de seize ans, fils d'un espagnol, ouvrier en cuivre et mon voisin. Le jeune homme, du nom de Diego, instruit, studieux, était beau de sa personne; son teint était d'une merveilleuse fraîcheur; les traits de son visage étaient non moins remarquables que ceux de l'Antinoüs antique. Bien des fois il m'avait servi de modèle, et tenait à honneur de figurer ainsi dans mes ouvrages. Ne fréquentant personne, il vivait inconnu : pauvre et mal vêtu d'ordinaire, il n'était préoccupé que de ses études. Venu chez moi, je le priai de se laisser affubler de vêtements de femme que j'avais tenus tout prêts. Il y consentit, et tandis qu'il

s'habillait, je l'ajustai de façon à beaucoup relever les charmes de sa figure : je lui attachai des pendants d'oreilles montés de deux grosses perles fines ; ces anneaux, serrés seulement sur l'oreille non percée, paraissaient y tenir en la manière accoutumée. Je lui mis ensuite au cou un collier d'or enrichi de pierres précieuses, et des bagues aux doigts ; puis, le prenant doucement par l'oreille, je l'attirai devant un grand miroir. Ce jeune garçon, se voyant transformé de la sorte, s'écria en riant avec naïveté : « Se peut-il? Est-ce donc là Diego? » Je lui dis alors : « Oui, c'est bien Diego, Diego de qui je ne récla- « mai jamais rien, mais que je prie à présent de me ren- « dre un bon office. Il s'agit de venir avec moi, dans ce « costume, souper en compagnie d'honnêtes gens dont « m'a plus d'une fois entendu parler. » Le jeune homme, sage et réservé, devint pensif ; il baissa les yeux, demeura ainsi quelques instants sans rien dire, et se redressant bientôt : « Eh bien, soit, dit-il, j'irai volon- « tiers avec Benvenuto ; partons. » Je lui mis sur la tête un grand voile dont les Romaines se servaient en été, et arrivés au lieu du rendez-vous, nous y trouvâmes les convives réunis qui vinrent à notre rencontre. Michel-Ange se trouvait entre Jules-Romain et Giovanni-Francesco. Lorsque je levai le voile qui cachait le visage de ma compagne, Michel-Ange qui, ainsi que je l'ai déjà dit, était l'homme le plus jovial qu'on se puisse figurer,

appuya ses mains sur les têtes de Giovanni et de Jules, les fit incliner le plus qu'il lui fut possible, et se prosternant, se mit à crier miséricorde ; puis, interpellant les assistants, il dit avec transport : « Admirez, Messires, « admirez comme sont faits les anges du paradis ! on « représente d'ordinaire les anges sous la forme mascu- « line ; nous voyons aujourd'hui qu'il existe aussi des « anges féminins : » et il ajouta dans son enthousiasme : « O bel ange ! ô ange digne du ciel ! Qu'à ta présence je « doive mon salut ! »

A ces mots le jeune homme se prit à rire, éleva la main droite, et donna une bénédiction papale à Michel-Ange. Celui-ci, se relevant, dit qu'il était d'usage de baiser les pieds du pape, mais que l'on devait baiser les joues des anges; ce qu'ayant fait, Diego rougit beaucoup, et cette rougeur ajouta à sa beauté. Aux murs de la salle du banquet étaient appendus des sonnets que chacun de nous avait composés et envoyés. Diego se mit à les parcourir, et les lut tous aveo un charme qui augmentait les graces de sa personne. De tous les discours qui se tinrent, et que je ne puis ni ne veux rapporter ici, je mentionnerai seulement ce peu de mots, parce qu'ils furent dits par le grand peintre Jules-Romain : après avoir promené ses regards sur l'assemblée, et les avoir plus particulièrement arrêtés sur les femmes, il se tourna vers Michel-Ange : « Mon cher Michel-Ange, lui dit-il à voix

« basse, le surnom de Corneilles que vous avez donné à « ces dames leur convient assez, surtout auprès du plus « beau paon qu'on puisse voir. »

Le repas étant servi, lorsqu'il fut question de se mettre à table, Jules sollicita la permission de distribuer les places ; elle lui fut octroyée : il plaça d'un côté de la table toutes les dames, avec la mienne au centre, puis tous les hommes en face d'elles, et moi au milieu, en disant que cet honneur m'était dû. Les attraits de nos femmes, et particulièrement de la mienne, se prononçaient à merveille sur un fond de beaux jasmins fleuris. Chacun fit honneur de son mieux au festin qui était d'une splendide abondance.

A la suite du souper il y eut un superbe concert de voix et d'instruments ; et comme les chanteurs avaient leur musique sur des pupîtres, Diego voulut chanter sa partie. Meilleur musicien que les autres, il causa une telle surprise, que les propos de Michel-Ange et de Jules, jusque là gais et légers, s'étaient changés en paroles graves et d'un sérieux mêlé d'étonnement.

Après la musique, un certain Aurèle Ascolano, excellent improvisateur, fit en termes pompeux l'éloge des dames. Pendant qu'il discourait, les deux femmes qui avaient Diego entre elles, ne cessaient point de babiller : l'une s'exprimait de manière à faire mal penser d'elle ; l'autre interrogeait le jeune garçon, lui demandait quels

étaient ses bons amis, depuis quand elle était arrivée à Rome, et beaucoup d'autres questions semblables. Si j'avais le loisir de raconter toutes ces balivernes, je décrirais plusieurs incidents occasionés par la jalousie de cette Pentasilée qui était éprise de moi, mais je n'insiste pas là-dessus.

Cependant le caquetage de ces sottes déplaisant à la *donna* Diego, qui s'était donné le nom de *Pomone*, elle se tournait en vain de côté et d'autre, pour éluder leurs fâcheuses attaques. Il lui fut demandé par la femme que Jules-Romain avait amenée, si elle n'éprouvait pas quelque mal. Elle répondit que oui, qu'elle se croyait enceinte de plusieurs mois, et qu'elle ressentait de la douleur. Ses deux voisines, émues alors de compassion pour Pomone (1). . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Elles se levèrent soudain, en accablant Diego d'invectives. De là, grande rumeur, force exclamations et éclats de rire. Sur ce, Michel-Ange réclama la permission de m'imposer une pénitence à sa guise; elle lui fut accordée à grands cris; mais il me tira bientôt de perplexité

(1) Il y a ici un passage qu'on n'a pas cru devoir traduire, même librement, précisément à cause de la *liberté* du texte italien.

en disant : « Vive Benvenuto ! vive notre maître ! » Et il ajouta que ma supercherie ne méritait que des applaudissements. Ainsi finit cette agréable journée, et chacun de nous s'en revint à son logis. »

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE

Rectiùs vives, Licini, etc.

Licinius, pour vivre en sage,
Ne brave pas les flots lointains,
Et dans la crainte de l'orage,
Ne rase pas trop le rivage,
Il offre des périls certains.

Tout homme prudent qui désire
La médiocrité, digne de l'âge d'or,
Sous un toit indigent ne voit rien qui l'attire ;
Un palais envié lui convient moins encor
Pour le bien auquel il aspire.

Le pin altier est plus souvent
Courbé par la force du vent ;
Avec plus de fracas tombent les tours sublimes ;
La foudre atteint les hautes cîmes.

Un cœur bien préparé ne craint pas les revers ;
Dans l'infortune il garde l'espérance,
Dans le bonheur la prévoyance :
Le même Dieu ramène et chasse les hivers ;

Malheureux maintenant, on ne l'est pas sans cesse ;
A la muse muette, en butte à la tristesse,
Apollon veut bientôt que le chant soit rendu,
Et ce Dieu ne tient pas son arc toujours tendu.

A la mer menaçante oppose la constance,
Et pour entrer au port,
Hâte-toi de plier ta voile avec prudence,
Quand le vent est trop fort.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE

Eheu! Posthume, Posthume, Fugaces, etc.

Posthume, cher Posthume, hélas !
Nos beaux jours s'écoulent rapides ;
La vertu ne retarde pas
L'âge qui vient avec ses rides,
Et l'inévitable trépas.

Trois cents taureaux par jour offerts en sacrifice
Ne sauraient désarmer la fatale justice
De l'inexorable Pluton,
Qui retient les géants Tityus, Géryon,
Punis de l'éternel supplice,

Dans le fleuve infernal que doivent tour-à-tour
Tôt ou tard traverser les hommes,
Là même où, tous tant que nous sommes,
Princes ou laboureurs, nous irons sans retour.

Vainement fuirons-nous la cruelle Bellone,
L'Adriatique et ses flots en courroux ;
Vainement éviterons-nous
Le vent nuisible de l'automne ;

Il faudra visiter enfin
Le noir Cocyte à l'eau dormante,
De Danaüs la famille sanglante,
Sysiphe et sa peine sans fin.

Ami, tu quitteras la terre, ta patrie,
Ta riante maison, ton épouse chérie ;
Des arbres que ta main cultive avec amour
Le cyprès seul suivra le possesseur d'un jour.

Moins économe, dans sa joie,
Ton héritier fera sa proie
De ton cécube parfumé,
Sous cent clés long-temps enfermé ;
Il remplira sa coupe avide ;
Le pavé sera tout humide
De ce vin, nectar précieux,
Gardé pour les fêtes des dieux.

IMITATION

D'UN

ANCIEN CHANT ALLEMAND.

L'horloge, amis, conseille la sagesse :
Il ne faut pas remettre au lendemain ;
Le balancier va, vient, frappe sans cesse ;
L'heure pour nous ne sonne pas en vain.

A tout âge, évitons de faire
Pour l'avenir de longs projets ;
Le temps fuit pendant qu'on diffère,
Le temps, hélas ! n'attend jamais.

L'horloge, etc.

Enfant, l'étude qui t'afflige
Doit former ton ame aux vertus,
Et l'occasion qu'on néglige
Souvent ne se retrouve plus.

L'horloge, etc.

Jeune homme, auprès d'une maîtresse
Goûte le plaisir passager ;
L'amour est fait pour la jeunesse,
Et voici l'heure du berger.

L'horloge, etc.

Homme, travaille avec courage,
Pour ton hiver fais la moisson,
Dépêche-toi, l'été de l'âge
De la récolte est la saison.

L'horloge, etc.

Vieillard, attends le coup funeste,
Et prends tes jours sans les compter;
Hâte-toi d'en goûter le reste,
Si tu peux encor te hâter.

L'horloge, etc.

L'horloge dans sa marche égale,
A notre insu prédit le sort;
Chaque jour, l'aiguille fatale
Marque l'instant de notre mort.

L'horloge, amis, conseille la sagesse :
Il ne faut pas remettre au lendemain;
Le balancier va, vient, frappe sans cesse;
L'heure pour nous ne sonne pas en vain.

SCÈNE

D'UNE COMÉDIE INÉDITE,

INTITULÉE

L'HOMME MÉTHODIQUE.

DUBREUIL, DURMONT.

DUBREUIL.

On a sonné, je crois, quelqu'un vient.

DURMONT.

J'ai l'honneur.....

DUBREUIL.

Mon cher monsieur, je suis votre humble serviteur.
Seriez-vous?...

DURMONT.

Oui, Durmont.

DUBREUIL.

Eh! permettez, de grâce,
Mon bon Durmont, il faut qu'ici je vous embrasse.

DURMONT.

Vous me rendez confus.

DUBREUIL.

On sait tout ce que vaut
La vertu.

DURMONT.

Ma vertu ! me prend-il pour un sot ?

DUBREUIL.

On m'a parlé de vous et de votre mérite,
De votre ordre surtout, et j'ai voulu de suite
Vous connaître.

DURMONT.

Je suis enchanté, transporté
D'un accueil si flatteur.

DUBREUIL.

Il est bien mérité.

DURMONT.

Trop heureux d'obtenir, monsieur, votre suffrage.
Par de telles bontés mon amour s'encourage,
Un doux espoir le guide, et je viens.....

DUBREUIL.

A propos,
Vous arrivez bien tard.

DURMONT.

J'ai si peu de repos.....
Les affaires, la Bourse.....

DUBREUIL.

Oui, mais votre visite
Ce matin si promise.....

DURMONT.

A peine suis-je quitte
A cette heure; des soins qu'on ne diffère pas,
De graves intérêts ont arrêté mes pas.

DUBREUIL.

Certe, il ne faut pas moins qu'une affaire majeure
Pour faire pardonner à qui néglige l'heure.

DURMONT.

Il est certain rapport entre nous, je le vois;
Compter est pour tous deux la première des lois:
Vous calculez le temps, c'est l'or que je calcule.
(à part.)
Le bonhomme Dubreuil est vraiment ridicule.

DUBREUIL.

Aux rendez-vous toujours il faut venir à temps.

DURMONT.

Excusez moi; comblé de détails importants,
Je me dois au public et ne m'appartiens guères;
Mais je viens déposer le fardeau des affaires

Aux pieds de la beauté ; car, monsieur, je vous veux
Expliquer l'intérêt qui m'attire en ces lieux ;
Votre fille me plaît.

DUBREUIL.

Vous ne l'avez point vue.

DURMONT.

Par la tradition sa beauté m'est connue ;
Sans doute en la voyant je l'aimerai bientôt.

DUBREUIL.

Cela peut être ; mais....

DURMONT.

Je m'explique en un mot.
Vous êtes riche ; moi, j'ignore ma fortune,
Elle flotte au milieu de la masse commune,
Et, pour s'y reconnaître, il faut réaliser.
Voilà ce qu'en ami je viens vous proposer :
Par l'aimable lien d'un heureux hyménée
Votre fille à mon sort unit sa destinée ;
Nos biens sont séparés, soudain je les confonds ;
J'épouse votre fille et fais valoir vos fonds.
Pour ce commerce on sait mon tact et mon adresse ;
Dans les effets publics j'attends ou fais la baisse,
Et quand j'y vois paraître un favorable taux,
Je m'y jette moi-même, avec vos capitaux ;
Bientôt en revendant j'ajoute à notre masse.
Tour-à-tour, à propos, je place, je déplace :

L'or veut, comme la terre, être fertilisé,
Et par de l'or sans cesse il doit être arrosé.
Je vends pour acheter, et j'achète pour vendre ;
J'emprunte pour prêter, et lâche pour mieux prendre.
Un domaine est en vente, admirez! cette fois,
J'en acquitte le prix par la coupe des bois.
Tout m'est bon : sur les grains je spécule, brocante ;
Chaque jour cependant, notre fortune augmente ;
Enfin.....

DUBREUIL.

D'un tel discours je suis fort étonné :
Solitaire paisible, à Passy confiné,
J'ai peu vu vos pareils du fond de mon asile :
J'ignorais qu'à Paris il fût une autre ville.
(à part.)
Oh! quel homme!

DURMONT.

Avec moi venez y voyager.

DUBREUIL.

Ce voyage, monsieur, peut avoir son danger.

DURMONT.

Vous y verrez la Bourse à l'heure d'assemblée :
La foule tourbillonne, et dans cette mêlée,
Ainsi qu'en un combat, nos modernes Crésus
Suivent, hardis guerriers, l'étendart de Plutus.

Sous un habit rapé vous y verrez l'intrigue
Exercer librement la cabale et la brigue ;
D'adroits spéculateurs sur la crédulité
Faire la contrebande avec impunité.
Hier simple commis, un certain Evariste
Aujourd'hui se trouve être un gros capitaliste.
Dans ce bazar fameux on sait faire trafic
D'un ministre qui tombe et de l'esprit public.
Timide en sa naissance, avec lenteur circule
Un faux bruit ; il rencontre une oreille crédule
(Il annonce un malheur), et soudain répété,
De cent bruits mensongers il s'avance escorté.
On connaîtra demain, à l'aide de la presse,
La vérité ; qu'importe ? il fallait une baisse.
Thermomètre vivant, tantôt bas, tantôt haut ;
La Bourse dans Paris fait le froid et le chaud.

DUBREUIL.

Je comprends. Un revers devient une ressource ;
Un désastre public n'est plus qu'un jeu de Bourse,
Où l'habile intrigant, l'avide agioteur,
Souvent sur l'infortune établit son bonheur,
Et, trouvant dans ces maux d'inépuisables mines,
Bâtit son opulence à force de ruines.

DURMONT.

Que voulez-vous, Monsieur ? c'est pure vérité.
Et si je vous vous disais qu'on a vu la beauté,

La mode, spéculant à l'ombre du mystère ;
La jeunesse prenant la Bourse pour Cythère ;
Les graces désertant les plaisirs du boudoir ;
La volupté payée avec l'or du comptoir !....
Au faste, à l'élégance, il faut bien satisfaire !

DUBREUIL.

Entre l'or et l'honneur, c'est l'or que l'on préfère !....

DURMONT.

On est sage, estimé, dès que l'on a du bien,
Et l'on n'est plus qu'un sot, du moment qu'on n'a rien.

DUBREUIL.

Je le vois trop, monsieur, votre jeu de la rente
Est comme la roulette ou le trente et quarante :
Je vous comprends enfin, et crois qu'un pareil jeu
Avec l'ordre, monsieur, s'accommode assez peu.
C'est un dérèglement qui du souverain juge
Pourra nous attirer quelque nouveau déluge :
J'en tremble. O temps ! ô mœurs ! ô commerce fatal !
Pour un qu'il enrichit, trente sont mis à mal,
Et sans doute.....

DURMONT.

Il est vrai, cette mer dangereuse
En écueils est féconde, et souvent orageuse.
Plus d'un riche moderne a fatigué le sort,
Et son ambition a fait naufrage au port.

Dorville hier encor nageait dans l'abondance
Un seul coup a détruit sa factice opulence;
Mais, plus prudent.....

DUBREUIL.

Je plains cet homme infortuné;
A d'éternels regrets il se voit condamné.
Hélas! il n'est qu'un pas du luxe à la détresse,
Et la misère habite au sein de la richesse.

DURMONT.

Navigateur prudent, et du vent secondé,
Je vous sers de pilote, et par moi seul guidé,
Vous pourrez.....

DUBREUIL.

Je suis las, monsieur, de vous entendre,
Et ma sincérité va se faire comprendre.
En solides biens-fonds j'ai quelques revenus
Très suffisants pour moi; je ne veux rien de plus,
Et des chances du jeu je n'ai point fait étude.
Je vis dans ma retraite, exempt d'inquiétude :
Je ne demande pas au ciel de plus grands biens.
Je blâme vos travers, j'ai peut-être les miens.
Sur la félicité seulement je spécule;
Je règle ma conduite ainsi que ma pendule;
J'aime l'ordre, et je plains tous ceux qui n'en ont pas.
Augmenter ma fortune a pour moi peu d'appas.

Avec zèle je sers mes amis, ma famille ;
En un mot, je suis père, et je chéris ma fille.
J'ai tout dit.

DURMONT.

Je vois bien que vous me refusez,
Que mes vœux, mes conseils, sont ici méprisés ;
Je suis fait aux revers, de tout je me console.....
Eh ! mais, à Tortoni j'avais donné parole....

(Trois heures sonnent à une pendule.)

Trois heures ! dépêchons, je perds mon temps ici....,
Quelle folie à moi de venir à Passy,
En ce pays perdu, pour chercher un beau-père !
Dans la haute finance il est mainte héritière ;
Et si je perds mes pas dans le quartier d'Antin,
Eh bien ! j'exploiterai le faubourg Saint-Germain.
Adieu donc.

DUBREUIL, resté seul.

Serviteur. Quel homme abominable !
O ciel ! vit-on jamais un désordre semblable !

UN ÉPISODE

DE 1815,

OU

Il ne faut pas juger sur l'apparence,

PROVERBE.

UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS.

PERSONNAGES.

M. Raymond, médecin.

Louise.

Sinclair, officier français.

Le baron de Rosenthal, officier bavarois.

Anna.

Klopmann, ancien militaire, domestique de M. Raymond.

Francœur, sergent français.

Quelques soldats français.

La scène a lieu dans une petite ville d'Alsace. Le théâtre représente un salon fort simple; parmi les meubles doit se trouver un grand fauteuil dit à la Voltaire. Il faut qu'il y ait au fond un intervalle entre deux portes dont la première demeure ouverte pendant toute l'action.

UN ÉPISODE DE 1815,

OU

IL NE FAUT PAS JUGER SUR L'APPARENCE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, KLOPMANN.

Au lever du rideau quelques coups de canon doivent se faire entendre.

ANNA.

Maudit soit le bruit du canon !
Tant de malheur en est la suite !
Je hais le tambour, le clairon,
Qui mettent les amours en fuite.
Ah ! que les hommes sont méchants !
Sans cesse ravager la terre,
En dépeupler les habitants !
La triste chose que la guerre !

KLOPMANN.

Moi, j'aime le bruit du canon ;
Lorsque la gloire en est la suite ;
Des trompettes j'aime le son
Qui met les ennemis en fuite.
Voir ses étendarts triomphants,
Puis, rendre la paix à la terre,
En repeupler les habitants ;
La belle chose que la guerre !

Pourquoi faut-il que je sois vieux ! Dans mon temps, au moins, j'ai payé de ma personne, et lors de mes campagnes, en Belgique, en Autriche, en Prusse, je ne fis pas déshonneur à nos compatriotes les Alsaciens. Maintenant Klopmann est réduit à admirer des exploits qu'il ne peut plus imiter. Cependant mon fusil de munition n'est pas rouillé, un reste de sang français circule dans mes veines, et si je n'étais pas consigné ici, on verrait.....

ANNA.

Mon cher Klopmann, n'est-ce pas encore le canon qui retentit? Ce bruit terrible gronde toujours à mes oreilles.

KLOPMANN.

N'ayez donc pas peur, mam'zelle. (Une fanfare lointaine.) Et, tenez, voici de quoi vous tranquilliser.

Entendez-vous ces accents de la gloire ?
Ecoutez bien, ce sont des airs français ;
Tout est fini, nous avons la victoire ;
Voilà le gage du succès.
Moi, qui jadis ai fait le diable à quatre,
Mon colonel trop tôt me réforma ;
Pends-toi, Klopmann, car on vient de combattre,
Et tu n'étais pas là.

Tout est fini, vous dis-je ; les Français sans doute viennent de repousser au-delà du Rhin ces damnés d'Allemands dont la vue nous offusquait. L'affaire aura été chaude ; mais rassurez-vous, nous en sommes quittes.

ANNA.

Si j'ai peur, Klopmann, c'est surtout pour nos bons maîtres, pour M. Raymond et son aimable fille, mademoiselle Louise.

KLOPMANN.

Oh! il est sûr que le docteur Raymond est un digne homme. Je défie qu'on trouve dans toute l'Alsace un médecin plus habile, et plus prompt à secourir les malheureux. Quant à Mam'zelle Louise, on peut la surnommer belle et bonne.

ANNA.

Il est naturel de s'inquiéter pour eux. Mais, savez-vous,

Klopmann, j'ai bien encore quelque chose qui me fait trembler. Vous êtes mon vieil ami, et je puis vous faire cette confidence.

KLOPMANN.

Bon! je suis le vieil ami et le confident. Il faut se contenter de cela, faute de mieux. Sachons donc un peu ce qui vous trouble.

ANNA.

L'an dernier, lors de la première invasion (car malheureusement pour nous, 1815 ne ressemble que trop à 1814), un sergent, nommé Francœur, logea ici avec son capitaine, M. Sinclair; vous en souvenez-vous?

KLOPMANN.

Si je m'en souviens! Deux braves militaires, parbleu! Et, soit dit en passant, le capitaine en tenait, je crois, un peu pour notre demoiselle.

ANNA.

Je ne dirais pas non. Quoi qu'il en soit, en entendant ce matin la canonnade, je ne pouvais m'empêcher de penser à eux; ils ne sont pas là, me disais-je, mais ailleurs aussi il y a du danger, et je craignais pour eux.

KLOPMANN.

Pour eux, c'est-à-dire pour Francœur. Diable! il est heureux, ce Francœur. Cela me rappelle mon jeune temps.

C'est qu'alors, voyez-vous, ma chère,
Je n'avais pas les cheveux gris ;
J'étais gaillard, je savais plaire
Aux belles de plus d'un pays.
A mon abord fier et terrible
Quand les Prussiens tremblaient d'effroi,
Plus d'une Prussienne sensible
De son côté tremblait pour moi.

Chacun a son tour. Mais voici M. Raymond et mam'zelle Louise.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. RAYMOND, LOUISE.

M. RAYMOND.

Rassure-toi, mon enfant, les Français rentrent en vainqueurs dans notre petite ville, et ce n'est pas pour s'en laisser déposséder de nouveau. Le calme va renaître ici, je l'espère. C'est en ce moment surtout, ma Louise, que je voudrais rester auprès de toi ; pour t'inspirer plus

de sécurité ; il faut que je te quitte, mais je reviendrai sans doute bientôt.

LOUISE.

Quoi ! mon père, vous me laissez, vous sortez de votre maison, quand au dehors règnent la confusion et le désordre ?

M. RAYMOND.

Ma fille, il est des occasions où nos affections les plus chères doivent céder au devoir. Le devoir de la profession de médecin est d'être là où il y a des maux à réparer. Dernièrement, tu le sais, je portai mes secours à des blessés allemands. Aujourd'hui d'autres blessés gémissent, et ces victimes de la guerre sont nos défenseurs. Ce que j'ai fait pour des ennemis de la France, combien plus volontiers le ferai-je pour des Français !

Du glaive sanglant des combats
Il est doux d'effacer la trace ;
Nos guerriers bravent le trépas
Dont je détourne la menace :
Quand je puis adoucir leurs maux,
J'obtiens aussi ma part de gloire,
Et si je sauve des héros,
Je crois gagner une victoire.

ANNA.

Bon docteur !

LOUISE.

Je vous reconnais bien à ce langage, mon père, et je n'insiste plus.

M. RAYMOND.

Les Allemands battent en retraite, et il n'y a tout au plus à craindre que quelques pillards égarés. Au reste, mon vieux Klopmann, je place ma fille et Anna sous ta garde. Je connais ton zèle, et je sais que tu retrouverais, au besoin, ton ancienne vigueur pour défendre la maison de ton maître.

KLOPMANN.

Mille bombes ! M. le docteur, je vais chercher mon fidèle fusil qui autrefois a brûlé plus d'une moustache allemande. J'ai encore là haut quelques cartouches qui dorment depuis Wagram; puisque vous me remettez en activité de service, corbleu ! je me sens rajeuni.

M. RAYMOND, riant.

Ce bon Klopmann, comme il s'enflamme ! Bravo, mon vieil ami ! Cependant j'espère bien que tes dispositions martiales seront en pure perte.

KLOPMANN.

Tenez, je voudrais qu'il vînt ici seulement une demi-douzaine de maraudeurs, ne fût-ce que pour vous prouver que je ne suis pas trop engourdi par mes soixante ans.

'ANNA.

Grand merci de votre souhait, M. Klopmann.

M. RAYMOND, à Louise.

Adieu, ma chère fille, je pars vîte, afin de revenir plus tôt.

KLOPMANN.

Fiez-vous à moi, M. le docteur; pour la défense de mam'zelle, je vaudrais moi seul une escouade de grenadiers.

Klopmann reconduit M. Raymond jusqu'à la seconde porte du fond, il la ferme sur lui à double tour, et se retire par l'un des côtés du théâtre.

SCÈNE III.

LOUISE, ANNA.

ANNA.

Ce n'est pas la crainte seule qui vous rend pâle au-

jourd'hui, mademoiselle, c'est la tristesse, convenez-en. Vous verrai-je donc ainsi toujours mélancolique ; et doit-on l'être, lorsqu'on aime et qu'on est sûr d'être aimé ?

LOUISE.

Je ne puis m'en défendre ; je n'ai rien de caché pour toi ; tu le sais, Anna, j'aime Sinclair ; j'ai pu m'avouer à moi-même un sentiment que l'approbation de mon père a légitimé. Sinclair a toute la loyauté de l'officier français ; je ne veux pas douter de sa tendresse ; mais, depuis son départ, sa vie est chaque jour exposée, et la mienne s'écoule dans une continuelle inquiétude.

ANNA.

Cependant vous avez eu de ses nouvelles.

LOUISE.

Rarement, Anna, trop rarement. Dans la dernière lettre qu'il écrivit à mon père, il mandait qu'il était à la veille de quitter Besançon, sans savoir sur quel point serait dirigé son régiment. Tel est, hélas ! le destin aventureux du soldat ! A la vérité, il cherchait à rassurer mon cœur par de tendres protestations, et semblait appeler de ses vœux l'instant où il pourra devenir mon époux.

ANNA.

Vous le reverrez, mademoiselle, il reviendra vainqueur et fidèle, et avec le capitaine reviendra mon Francœur, vainqueur aussi, mais moins fidèle peut-être.

LOUISE.

Anna, crois-moi, il est à la fois doux et dangereux pour une femme, d'engager sa foi à un militaire. Lorsque Sinclair était ici, j'étais heureuse et fière de lui plaire, de l'aimer : en même temps qu'il avait mon amour, il possédait l'amitié de mon père, qui souriait à l'idée de notre union prochaine. Cette intimité si charmante s'évanouit comme un songe. L'honneur rappela Sinclair sous les drapeaux ; il dut voler à la défense de nos frontières envahies ; et maintenant mon incertitude sur son sort me désespère.

Amante, épouse du guerrier,
Vous vivez au sein des alarmes ;
Il ne cueille point un laurier
Qui ne soit baigné de vos larmes.

Ce destin, brillant, mais fatal,
Fait notre envie et notre gloire ;
Nous connaissons pourtant le mal
Que peut causer chaque victoire.

Amante, épouse, etc.

L'amour n'est qu'un bien mensonger,
S'il n'a qu'une rapide ivresse ;
Le guerrier, dit-on, est léger,
Son cœur prodigue la tendresse.

Amante, épouse, etc.

Compagne du héros français,
Ton bonheur n'est qu'une chimère,
Car tu dois craindre ses succès
Dans la paix comme dans la guerre.

Amante, épouse du guerrier,
Vous vivez au sein des alarmes ;
Il ne cueille point un laurier
Qui ne soit baigné de vos larmes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KLOPMANN.

Klopmann est armé, et porte un costume moitié bourgeois moitié militaire, un peu grotesque, mais sans charge.

KLOPMANN.

Voici le corps de réserve.

ANNA.

Ah ! j'ai presque eu peur : heureusement ce n'est que

Klopmann : à peine si on le reconnaît sous cet accoutrement : comme cela change de suite un homme ! C'est qu'il a vraiment un air martial, équipé de la sorte.

KLOPMANN.

Fort bien, mam'zelle, riez ; je ne plaisante plus, moi, dès que je suis sous les armes.

LOUISE.

Rentrons, Anna ; mon cher Klopmann, je suis charmée de te voir en si bonne disposition ; tu veilleras sur nous.

KLOPMANN.

Soyez en repos ; la porte de la maison est bien fermée; d'ailleurs je suis solide au poste.

SCÈNE V.

KLOPMANN seul.

O mon cher fusil ! mon vieux compagnon ! tu parais encore léger à mon bras, et tu résonnes comme dans mes beaux jours. — Portez arme ! — L'arme au bras ! — Portez arme ! — Présentez arme ! — Apprêtez arme ! (se tournant vers le fond du théâtre) Qui vive?.... Patrouille.... Avancez à l'ordre — Qui vive?.... Bourgeois.... Passez au

large. Oh ! c'est que je n'ai pas oublié mon ancien métier. Il me semble encore être en faction dans une redoute. Comme j'avais l'œil et l'oreille au guet ! pourtant,

Il faut bien que je le confesse,
Plus d'une fois en garnison,
Troublé par une double ivresse,
J'oubliai consigne et raison
Entre le vin et ma maîtresse.
Par eux, oui, j'avoûrai cela,
Je me laissai parfois séduire,
A temps je ne sus pas leur dire :
Qui va là ?
Halte-là !

Aujourd'hui je garde une belle ;
On prétend qu'il est plus aisé
De garder une citadelle :
Contre l'amour, fripon rusé,
Vainement on fait sentinelle,
Toujours, en dépit du holà,
Dans la place il sait s'introduire,
Et puis après, on a beau dire :
Qui va là ?
Halte-là !

Par bonheur, je n'ai rien à démêler ici avec l'amour ; non, l'amour n'est pas dans ma consigne, et c'est, ma foi,

tant mieux, car je n'entends rien aux finesses d'une guerre de tactique. Avec des faces germaniques, à la bonne heure; ce serait de la franche guerre, la bayonnette en avant.... Mais j'entends du bruit.... Je ne me trompe pas, quelqu'un vient de ce côté; comment diable a-t-il pu entrer?.... Qui vive?....

SCÈNE VI.

KLOPMANN, LE BARON DE ROSENTHAL.

Le baron arrive par un côté du théâtre; il est en uniforme bavarois, désarmé et la tête nue; il a un bras en écharpe.

Le baron de ROSENTHAL, précipitamment.

Sauvez-moi! Sauvez-moi!

KLOPMANN, de même.

Halte-là! Qui vive?

ROSENTHAL, de même.

Secourez-moi, on me poursuit.

KLOPMANN, la bayonnette en avant.

N'avancez pas, ou je....

ROSENTHAL.

Ne voyez-vous pas que je suis désarmé ?

KLOPMANN, à part.

Diable ! c'est vrai ; en conscience, je ne puis pas le tuer. (Haut) Oui, mais vous êtes officier allemand, et je vous fais prisonnier.

Il va pour le saisir, lorsque Louise et Anna surviennent.

SCÈNE VII.

LES PRÉCEDENTS, LOUISE, ANNA.

LOUISE.

Quel bruit, et que vois-je?

ROSENTHAL.

Ah ! vous voyez un malheureux....

KLOPMANN, l'interrompant.

Un ennemi !

ANNA.

Un ennemi ! Fuyons, mademoiselle.

ROSENTHAL, à Louise.

Jeune et belle, vous devez être sensible; protégez-moi, j'implore votre secours.

Près de vous j'ose intercéder ;
Vous le voyez, je suis sans armes ;
A vous seule je veux céder ;
Si je me rends, c'est à vos charmes.

LOUISE.

Il est désarmé, poursuivi,
Pourrais-je balancer encore ?
Je ne vois plus un ennemi
Dans un malheureux qui m'implore.

Hélas ! Monsieur, votre situation me touche; volontiers je vous garantirais du péril qui vous menace ; mais quel moyen?.... Vous a-t-on vu entrer ici ?

ROSENTHAL.

Je ne le pense pas, j'avais de l'avance sur les soldats qui me poursuivaient.

KLOPMANN.

Qu'il vous dise donc comment il a pu pénétrer, car pour moi, je m'y perds ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas entré par la porte.

ROSENTHAL.

Je fuyais au hasard dans des rues détournées ; un mur peu élevé se présente; pardonnez à ma témérité, j'escalade ce mur ; c'était celui de votre jardin.

KLOPMANN.

Et moi qui restais là bonnement en faction! Oh! si j'avais pu prévoir que le jardin fût le côté faible de la place!....

LOUISE.

J'ignore, monsieur, s'il m'est possible de vous tirer d'embarras; quoiqu'il en soit, Klopmann, mon ami, il faut veiller à ce que nous ne soyons pas surpris.

KLOPMANN.

J'obéis, mam'zelle, avec subordination. (A part, en s'en allant.) Pourtant c'est vexant; j'allais faire un prisonnier; un officier, encore; et me voilà obligé de faire sentinelle pour lui.

Il se place entre les deux portes du fond, et y va et vient comme un factionnaire.

ROSENTHAL.

Il est juste, avant tout, Mademoiselle, que vous sachiez à qui vous accordez une hospitalité si généreuse. Je me nomme le baron de Rosenthal; je suis capitaine dans un régiment de cavalerie bavaroise. Sitôt après le combat, où je fus désarmé et atteint d'une balle....

LOUISE, vivement.

Il est vrai, cette blessure.... Anna, cours dans l'appartement de mon père....

ROSENTHAL.

Oh! ce n'est rien ; la balle a seulement effleuré mon bras ; ce n'est absolument rien, et je suis pénétré de vos soins. Sitôt après le combat, disais-je, il ne tenait qu'à moi de suivre mon régiment dans sa retraite ; mais une raison puissante me fit rentrer en ville, malgré l'imminence du danger. Un cœur de femme appréciera ce motif : dans le trouble inséparable d'une attaque soudaine, je n'avais pu emporter un portrait et des lettres dont, pour rien au monde, je ne voudrais me dessaisir...

ANNA, à part.

C'est donc sensible, un Allemand?

ROSENTHAL.

Je vous l'avoue, mademoiselle, j'aime dans mon pays une jeune fille, bonne comme vous, presque aussi belle peut-être.

ANNA, de même.

On est donc galant, en Allemagne ?

ROSENTHAL.

La main d'Emma m'était promise au retour de cette campagne. Hélas! une si grande félicité me sera-t-elle ravie?

LOUISE.

Ah! si votre bonheur ne dépendait que de moi... (à part.) Il m'attendrit; sa douleur sympathise avec la mienne. Sinclair ne pourrait-il se trouver dans une semblable position! Je dois faire pour cet officier ce que je voudrais qu'on fît pour Sinclair.

ROSENTHAL.

Perdre les gages de la tendresse de mon Emma, autant perdre la vie. Je brave tout, je retrouve mon cher portrait, mes précieuses lettres; muni de ce trésor, je veux rejoindre mes camarades; cette recherche m'avait pris du temps; il était trop tard. Je suis aperçu, poursuivi par des soldats français; dans ma course rapide, le hasard me conduit vers vous, et je sollicite de vos bontés un asile, une protection.

LOUISE.

La maison de mon père fut toujours ouverte à l'infortune; mais, monsieur, mon père est absent, et je ne sais si

les convenances me permettent.... Cependant il ne sera pas dit que vous vous serez vainement confié à moi. J'ai tort, peut-être, car enfin, vous êtes étranger, et vous combattez contre mon pays. Il n'importe ; mon cœur me dit qu'ici de telles considérations doivent céder en présence d'un intérêt si pressant. Toutefois, quel parti prendre? Si l'on vient.... Une idée!... Attendez.... Un malade, une robe de chambre.... C'est cela, oui : Anna....

ANNA.

Je vous comprends, mademoiselle, et je cours.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ ANNA.

ROSENTHAL.

Ah! mademoiselle, quelle générosité ! Vous êtes mon ange tutélaire, et le ciel vous récompensera. Je ne suis point un lâche : les armes à la main, je n'ai jamais fui ; mais périr, ou être pris, sans pouvoir se défendre, c'est un sort trop funeste.

Souvent j'affrontai le danger ;
Jeune, je n'avais point encore
Une existence à partager
Avec la beauté que j'adore :

Maintenant, sans fuir les combats,
Je crains de perdre mon amie,
Et sans redouter le trépas,
Il m'est permis d'aimer la vie.

KLOPMANN, de la porte.

Mam'zelle! mam'zelle! J'entends du bruit dehors, des soldats semblent venir de ce côté.

LOUISE.

Si l'on frappe, n'ouvre pas encore. (A Rosenthal.) On vous cherche sans doute.... Anna! Anna!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNA,

au dehors FRANCOEUR, soldats français.

ANNA.

Me voici, me voici, avec tout l'attirail.

LOUISE.

De la promptitude! (A Rosenthal.) Mettez ces vêtements.

ROSENTHAL.

Quoi! vous voulez?

LOUISE.

Il n'y a pas une minute à perdre.

ANNA.

Allons, dépêchez-vous. (en aidant Rosenthal à endosser la robe de chambre.) Par exemple, M. Raymond ne se doute guère en ce moment qu'un Allemand endosse sa robe de chambre, et se coiffe de son bonnet fourré : joli costume pour un officier de cavalerie !

CHOEUR DE SOLDATS.

Ce chœur s'entend dans le lointain, et va toujours se rapprochant ; c'est celui de Cherubini (2e acte *des deux Journées*).

Point de pitié ! point de clémence !
Avançons,
Poursuivons,
Observons,
Redoublons
De vigilance.

FRANCOEUR, au dehors.

Jurons-le tous, soldats,
A notre active surveillance
Il n'échappera pas.

LES SOLDATS, au dehors.

A notre active surveillance
Il n'échappera pas.

LOUISE, ANNA, KLOPMANN.

Ensemble. Nous tromperons leur surveillance,
Ils ne le prendront pas.

ROSENTHAL.

A leur active surveillance
Je n'échapperai pas.

FRANCOEUR, au dehors.

Avec zèle, avec prudence,
Poursuivons ce fugitif;
Nous l'aurons, ou mort, ou vif,
Point de clémence!

LE CHOEUR, au dehors.

Point de pitié! point de clémence!
Avançons,
Poursuivons,
Observons,
Redoublons
De vigilance.

On frappe à la porte à coups redoublés. Stupeur, marquée par un court intervalle de silence.

LOUISE, à Rosenthal.

Dans ce fauteuil !... Vous ne parlerez pas ; vous êtes malade ; entendez-vous ?... Surtout, Anna, Klopmann, de la discrétion ! (A Klopmann.) Tout est disposé, maintenant tu peux ouvrir.

On frappe de nouveau ; Klopmann crie : *Qui vive ?* une voix répond : *Français, amis.* La porte s'ouvre.

SCÈNE X.

LOUISE, ANNA, ROSENTHAL, KLOPMANN, FRANCŒUR, SOLDATS FRANÇAIS.

FRANCOEUR, dès l'entrée.

Deux factionnaires à cette porte !... J'ai peine à croire que l'officier se soit réfugié dans cette maison ; cependant....

ANNA, qui reconnaît Francœur.

C'est Francœur ! C'est vous, mon ami !

FRANCOEUR.

Pour le quart-d'heure, mam'zelle, je suis Francœur le sergent, tantôt je serais Francœur votre ami, tant

qu'il vous plaira; mais réservons les compliments; maintenant je ne viens pas pour dire des douceurs; le devoir avant tout. (A Louise.) Pardon, excuse, mam'zelle, si j'entre ainsi chez vous sans dire gare; on prétend.... Mais que vois-je? Quel est ce personnage là, que je n'avais pas encore vu dans la maison?

LOUISE, avec hésitation.

C'est... c'est... mon mari.

FRANCOEUR.

Votre mari.... (A part) Ça n'est guère probable, parce que mon capitaine... suffit, je m'entends. (Haut.) Et depuis quand ce mariage?

ANNA, vivement.

Depuis un mois.

FRANCOEUR.

Depuis un mois.... (A part.) Ça n'est pas clair; ou bien mon pauvre capitaine.... (Haut à Anna.) Dites-moi un peu, la belle, est-ce que, par hasard, vous en auriez fait autant, depuis un mois?

ANNA.

Monsieur le militaire, vous oubliez que pour le quart-d'heure vous êtes Francœur le sergent.

FRANCOEUR, à part.

Elle a raison. (Haut à Klopmann.) Toi, Klopmann, mon vieux camarade, réponds plus franchement, ton nouveau maître ne dit mot, et ce costume...

KLOPMANN, brusquement.

Il est malade.

FRANCOEUR.

Malade.... hum ! (A Rosenthal.) Monsieur, pourquoi vous taire ? Parlez, êtes-vous le mari ?

ANNA, vivement.

On vous dit qu'il est son mari.

FRANCOEUR, à part.

A la bonne heure, puisqu'ils le veulent tous : après tout, c'est possible ; pourtant, ça n'est pas clair.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Avec quel bonheur, Louise, j'accours auprès de vous !

LOUISE, à part.

O ciel ! Sinclair ! et dans quel moment !

SINCLAIR.

Ici Francœur et des soldats! (A Francœur, sévèrement.) Que signifie cela? Que faites-vous ici?

LOUISE, à part.

O contre-temps fatal!

SINCLAIR, apercevant Rosenthal.

Mais, que vois-je?

LOUISE, à part.

Hélas! Je suis perdue.

FRANCOEUR.

Mon capitaine, nous poursuivions dans ce quartier de la ville un officier ennemi; nous entrons ici, dans l'intérêt même des personnes qui habitent la maison; je demande quel est ce monsieur, malade, ou soi-disant...

ANNA, bas à Francœur.

Taisez-vous donc.

FRANCOEUR, sans écouter Anna.

Personnage muet....

ANNA, à part.

Que ne l'est-il lui-même!

FRANCOEUR, de même.

On me répond...,

SINCLAIR.

Eh bien !

LOUISE.

Quel supplice !

SINCLAIR.

Parle.

FRANCOEUR.

On me répond que monsieur....

SINCLAIR, vivement.

Que monsieur....

FRANCOEUR, montrant Louise.

Est le mari de madame.

SINCLAIR.

Son mari !... serait-il vrai?... Mais non, cela n'est pas. (A Louise.) Oh ! dites que cela n'est pas.

LOUISE, à part.

Que faire? O pénible contrainte! Mais l'amour doit céder ; l'humanité le veut. Quel tourment ! (Haut avec hésitation.) Sinclair.... vous voyez.... mon mari.

SINCLAIR.

C'est donc la vérité ! (A Louise, à part.) Ah ! Louise, qu'avez-vous fait de vos serments? Devais-je m'attendre à vous trouver parjure? Cruelle ! vous ne connaissez pas

le cœur que vous avez trahi... Mais, je le sens, ma présence et mes plaintes vous importunent; je vais vous en délivrer. Puissiez-vous être heureuse avec celui que vous avez préféré! C'est mon dernier vœu, en vous quittant. (Aux soldats.) Soldats, cette maison est sacrée à mes yeux, respectez-là; allons où le devoir nous appelle, partons. (A Louise.) Adieu, madame.

LOUISE.

Sinclair!... Arrêtez!...

SINCLAIR.

Non, je vous fuis pour toujours.

Il sort, suivi de Francœur et des soldats qui reprennent en se retirant le chœur de la Scène XI, *Point de pitié, point de clémence :* Klopmann ferme la porte sur eux et quitte aussi la scène.

SCÈNE XII.

LOUISE, ROSENTHAL, ANNA.

Pendant cette scène, Rosenthal garde la robe de chambre; seulement il la laisse ouverte, et ôte le bonnet fourré.

ROSENTHAL.

Ah! mademoiselle, je puis enfin donner un libre cours à ma reconnaissance. Que votre cœur est noble et compatissant! Croyez que le mien sait apprécier l'étendue d'un pareil bienfait. Mais ne vais-je pas commettre une

indiscrétion? Daignerez-vous m'excuser? Cet officier ne vous est pas inconnu; il vous a nommée; ma vue a paru lui causer de l'émotion; vous-même....

LOUISE.

Quoi! vous pourriez penser.... Cet officier.... Mais non, vous vous êtes trompé. (A part.) Et il est parti, parti sans attendre un éclaircissement: hélas! cet éclaircissement, pouvais-je le lui donner? C'en est donc fait, je ne le verrai plus; il me fuit pour toujours; il l'a dit. Infortunée que je suis!

ROSENTHAL.

Le trouble où je vous vois n'est pas naturel. Si j'en étais la cause involontaire! Si par hasard!... Mademoiselle, j'ose insister, j'ose vous prier de m'accorder votre confiance, je n'en suis pas indigne.

LOUISE.

Vous le voulez?... Aussi bien mon secret m'échappe malgré moi.... N'imaginez pas, monsieur, que je me repente de ce que j'ai fait, n'imputez pas ma douleur au lâche regret d'une bonne action; c'est mon propre malheur que je déplore.

ROSENTHAL.

Votre malheur!

LOUISE.

Hélas! Pour vous sauver je me suis perdue.

ROSENTHAL.

Qu'entends-je? de grâce, veuillez vous expliquer.

LOUISE.

Il faut bien vous l'avouer, cet officier, Sinclair...

ROSENTHAL.

Achevez.

LOUISE.

Il avait ma foi ; nous devions être unis ; son retour imprévu et cette fatale méprise....

ROSENTHAL.

Je l'avais soupçonné. Mademoiselle, ce que vous avez bien voulu faire pour moi m'indique ce que je dois faire à mon tour. Un homme d'honneur, en pareil cas, n'a qu'un parti à prendre, c'est de réparer le tort qu'il a causé. Je vais me rendre aux Français ; je demanderai à voir Sinclair, je le désabuserai, je bannirai le désespoir de votre belle ame : je sors à l'instant même....

LOUISE.

Arrêtez! ce serait peut-être courir à votre perte.

ROSENTHAL.

Qu'est-ce que ma perte, dès qu'il s'agit du sort de ma bienfaitrice? Je puis remédier à tout, et je vais....

LOUISE.

Non, je ne le souffrirai pas. Je me suis engagée à vous sauver ; laissez-moi achever mon ouvrage.

ROSENTHAL.

Dois-je acheter mon salut au prix de votre bonheur?

Se pourrait-il? de vos bienfaits
Vous auriez cette récompense!
Sinclair vous fuira pour jamais,
Supporterez-vous son absence ?

LOUISE.

Ah ! s'il me quitte sans retour,
Quelque douceur est dans mon malheur même ;
Je me dirai : je perds celui que j'aime,
Mais je méritais son amour.

ROSENTHAL.

Vous rendre à la paix, au bonheur,
Vaut bien que je me sacrifie ;
Le repos d'un si noble cœur,
Est plus précieux que ma vie.

LOUISE.

Croyez-moi, si quelque regret
Vient m'agiter, en perdant ce que j'aime,
J'aurai, du moins, dans ma douleur extrême,
Le souvenir d'avoir bien fait.

ROSENTHAL.

O bonté magnanime !

LOUISE.

Vous restez, cela est convenu.

ROSENTHAL.

Puis-je consentir à un tel sacrifice?

LOUISE.

Quelques heures ne sauraient empirer ma position. Ce soir, s'il le faut, vous vous échapperez, à la faveur d'un second déguisement. Alors, je l'espère, il sera temps encore de détromper Sinclair. Promettez-moi donc de ne pas sortir d'ici avant la nuit. (En souriant.) Je puis d'ailleurs l'exiger, car enfin vous êtes mon prisonnier.

ROSENTHAL.

Je ne sais vraiment plus si je dois m'applaudir de ma captivité. Mais comment résister à un si touchant ascendant? Je promets tout, en dépit de moi-même.

LOUISE, à Anna, à part.

Sortons, Anna; j'ai besoin de cacher le chagrin qui m'accable. (A Rosenthal, en se retirant.) Ah ! que je n'aie pas perdu en vain mon bonheur !

SCÈNE XIII.

ROSENTHAL, seul.

Dois-je demeurer? Dois-je partir? Puis-je accepter un pareil dévouement? Mais j'ai promis de rester; il faut bien obéir malgré moi. Pourquoi ai-je pris un engagement qui me fait rougir? Tâchons au moins de le rompre bientôt.

Des femmes de France on admire
Le doux pouvoir;
Ce que j'avais entendu dire,
Je puis le voir:
On aime à leur rendre les armes,
Et la bonté
Sait encore ajouter des charmes
A la beauté.

Tes ennemis, ô belle France!
Te cèderaient;
Tes vainqueurs même à ta puissance
Obéiraient:
Ton empire jamais ne passe,
Car, à leur tour,
Tes femmes règnent par la grace
Et par l'amour.

Quelqu'un vient: reprenons mon rôle de malade. Qu'il est triste d'être réduit à se cacher!

Il reprend le bonnet fourré, et se rassied, enveloppé dans la robe de chambre.

SCÈNE XIV.

ROSENTHAL, M. RAYMOND.

M. RAYMOND, sans voir d'abord Rosenthal.

Enfin la tranquillité se rétablit dans la ville, et quitte envers mon devoir, je puis venir rassurer ma fille. (à part, en apercevant Rosenthal.) Mais que vois-je? Quelle est cette figure étrange? Dieu me pardonne! je reconnais ma robe de chambre et mon bonnet. Que signifie cela? (haut) Monsieur, monsieur, qui êtes vous?

ROSENTHAL.

Je suis.... (à part.) Peut-être est-ce le père de ma bienfaitrice; mais, dans le doute, je dois prendre garde.... (haut.) Il me semble, monsieur, que je pourrais vous demander à vous-même de quel droit....

M. RAYMOND, à part.

Pour le coup, ceci passe un peu la raillerie.

ROSENTHAL.

Je ne vous connais pas, et....

M. RAYMOND.

Parbleu! je le vois de reste. (à part.) Il paraît qu'il s'est passé bien des choses chez moi, tandis que je n'y étais

pas. (haut.) Monsieur, je vous prie de me dire ce que vous faites là, dans ma robe de chambre.

ROSENTHAL, se levant.

C'est le maître de la maison !

M. RAYMOND.

Sans doute, et je ne suis pas peu surpris de trouver un inconnu installé ainsi sans gêne chez moi.

ROSENTHAL.

Ah ! Monsieur, veuillez excuser mon erreur, et quand vous saurez qui je suis....

M. RAYMOND.

Eh ! c'est justement ce que je demande. (Apercevant l'uniforme de Rosenthal qui s'est découvert en se levant.) Un uniforme sous ma robe de chambre, et un uniforme allemand ! je m'y perds.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, KLOPMANN.

M. RAYMOND.

Bon ! tu viens à propos, approche, honnête Klopmann, viens recevoir les félicitations de ton maître. Voilà donc à quoi ont abouti tes fanfaronnades de tantôt ! Il semblait, à t'entendre, que tu aurais péri plutôt que de

laisser envahir ma maison. Je rentre, et je trouve un officier ennemi impatronisé chez moi. M'expliqueras-tu cet imbroglio?

KLOPMANN.

Ma foi, je ne suis pas responsable : et d'abord, si cet officier est en vie, ce n'est pas ma faute ; il est là pour le dire. En deux mots, monsieur que voici, qui se dit baron de Rosenthal, et qui est tombé chez nous comme des nues, allait faire connaissance avec ma bayonnette, quand mademoiselle est survenue, et l'a pris sous sa protection.

M. RAYMOND.

Ma fille !

ROSENTHAL.

Il m'appartient, monsieur, de chercher à justifier ma présence dans votre maison, et de vous rapporter une action magnanime de mademoiselle votre fille. Pour sauver un infortuné, elle n'a pas craint de compromettre son repos, en me faisant passer ici pour son époux, aux yeux même de celui qui a droit à cet heureux titre.

M. RAYMOND.

Ma fille a fait cela ; chère enfant ! Mon cœur ne la démentira pas. Ne craignez rien, monsieur ; vous devenez

mon hôte. Et Sinclair ! Il serait donc de retour ? Justement le voici.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SINCLAIR.

M. RAYMOND.

C'est vous, Sinclair, mon brave ami · soyez le bien-venu.

SINCLAIR.

Il m'est permis de douter, monsieur, que je sois véritablement le bien-venu chez vous : après ce qui s'est passé, ma présence, au contraire, ne saurait être qu'un objet de reproche.

M. RAYMOND.

Quelle froideur !... Ah ! j'y suis ; il s'est piqué au jeu. (Bas à Rosenthal.) Vous, fermez cette robe de chambre. (Haut, à Sinclair, en souriant.) Mon cher Sinclair, vous ne prîtes jamais avec moi un ton si sérieux.

SINCLAIR.

Le motif n'en est que trop grave. La confiance d'un honnête homme abusée ! Son cœur cruellement déchiré ! Une promesse solennelle trahie !

M. RAYMOND.

Bon Dieu ! Et vous nous croyez coupables de tant de méfaits ?

SINCLAIR, indiquant Rosenthal.

N'en ai-je pas la preuve sous les yeux ?

M. RAYMOND.

Écoutez, cher Sinclair, je comprends qu'il vous faut ici une explication ; mais ce n'est pas moi qui vous la donnerai ; ce sera ma fille. (Louise entre.) La voici, nous vous laissons seul avec elle. (A Rosenthal.) Vous y consentez, n'est-il pas vrai?

ROSENTHAL.

Oh ! de grand cœur, je vous le proteste.

SINCLAIR.

Quoi ! vous-même vous voulez ?...

ROSENTHAL.

Je fais plus, je souhaite que vous obteniez entière satisfaction.

LOUISE.

Mon père !...

M. Raymond entraîne Rosenthal, en faisant signe à Louise de rester.

SCÈNE XVII.

LOUISE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Croyez-le bien, mademoiselle, fidèle à l'engagement que j'avais pris avec moi-même, de ne plus paraître devant vous, je ne serais pas revenu, si je n'eusse éprouvé le désir de voir encore une fois monsieur votre père. Quoique je ne puisse perdre de vue qu'il a concouru à la trahison dont je suis victime, je ne dois pas oublier non plus que, dans un temps plus heureux, il m'avait accordé son amitié.

LOUISE.

Ainsi donc, c'est pour mon père que vous revenez, ce n'est pas pour moi.

SINCLAIR.

N'en doutez pas.

LOUISE.

Puisque vous jugez que mon père a pris part à ce qu'il vous plaît d'appeler une trahison, je puis m'étonner que vous ayez souhaité de le revoir, car l'amitié doit paraître aussi coupable à vos yeux que l'amour.

SINCLAIR.

J'entends, mademoiselle; c'est un reproche que vous m'adressez : certes je ne m'attendais pas à en recevoir, quand j'ai si chèrement acquis le droit d'en faire.

J'ai tout perdu : l'amour trahit ma flamme,
Et l'amitié me ravit le bonheur :
Doux sentiments, illusions de l'ame,
J'ai tout perdu, tout, excepté l'honneur :
Un seul espoir à ma douleur se mêle ;
Je m'abandonne au destin des combats,
Et si la gloire aussi m'est infidèle,
La mort, au moins, ne me trahira pas.

LOUISE.

Sinclair ! Sinclair ! Vous êtes bien aveuglé.

SINCLAIR.

Je suis aveuglé, ô ciel ! Quand malgré moi je me rends à l'évidence !

LOUISE.

Ah ! si vous m'eussiez aimée comme je devais l'être, si le cœur de Louise vous eût été mieux connu, vous vous seriez défié de l'évidence même.

Ce qu'on aime il faut l'estimer ;
La jalousie est une offense ;
Vous ne sûtes jamais aimer :
L'amour vrai vit de confiance ;
Oui, l'amant sait toujours donner
Une excuse à ce qu'il adore,
Longtemps avant de condamner,
Il tâche de douter encore.

SINCLAIR.

Cruelle! vous semblez vous faire un jeu de mon désespoir. Un autre ne possède-t-il pas ce cœur et cette main qui m'avaient été promis? Votre sort n'est-il pas irrévocablement lié au sien? Ne l'avez-vous pas ici, devant moi, nommé votre époux?

LOUISE.

Je conviens que les apparences sont quelquefois si fortes, qu'elles prennent le caractère de la réalité; mais, tenez, cet époux, le voici, vous allez prononcer vous-même.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. RAYMOND, ROSENTHAL, ANNA.

Rosenthal a quitté la robe de chambre; il paraît tel qu'il était lors de sa première entrée en scène.

SINCLAIR.

En croirai-je mes yeux? Un officier allemand!

ROSENTHAL, à Sinclair.

Capitaine, je ne suis point marié; mais bientôt, je l'espère, j'aurai, ainsi que vous, ce bonheur. Voulez-vous connaître ma fiancée? Elle se nomme Emma, et voici son portrait. (Il lui montre un portrait.)

SINCLAIR, après avoir jeté les yeux sur le portrait.

Je reste confondu.... Ah! Louise, je comprends tout maintenant. Quelle heureuse erreur!

LOUISE, à M. Raymond.

Mon père, me pardonnez-vous d'avoir cru deviner, en cette circonstance, ce que vous auriez fait vous-même?

M. RAYMOND.

Te pardonner, ma fille, te pardonner un trait si généreux! Je veux l'admirer, t'en remercier. Va, je suis glorieux de toi, mon enfant. (A Sinclair.) Eh bien! mon cher Sinclair, boudez-vous encore contre nous?

SINCLAIR.

M. Raymond, votre fille vient de s'élever bien au-dessus de moi, et je n'ose plus me croire digne d'elle.

LOUISE.

Et moi, Sinclair, je n'ai rien fait que pour me rendre digne de vous.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, KLOPMANN, FRANCŒUR.

KLOPMANN.

Place, place pour un courrier!

FRANCOEUR, à Sinclair.

Mon capitaine, des dépêches sont arrivées de Paris au quartier-général; on parle d'événements décisifs qui doivent amener, dit-on, la cessation des hostilités. Je me suis empressé de venir vous apprendre cette nouvelle.

SINCLAIR.

Tu as bien fait, Francœur, et je t'en remercie.

M. RAYMOND.

Nous verrions donc la fin de cette guerre! (A Rosenthal.) Cela étant, M. le baron, vous devenez libre.

ROSENTHAL.

La reconnaissance m'enchaîne à jamais à votre famille.

M. RAYMOND, prenant les mains de Louise et de Sinclair.

J'avais une fille bien-aimée, je vais avoir deux enfants qui seront la joie et l'honneur de mes vieux jours.

SINCLAIR.

Quelle félicité est égale à la mienne!

FRANCOEUR.

Ce n'est pas pour dire, mais... si mam'zelle Anna... Car enfin, moi aussi j'ai un cœur.... Et puis d'ailleurs, en ait de çà....

KLOPMANN, l'interrompant.

Mon camarade, vous vous embrouillez. Nous autres, voyez-vous, nous n'entendons rien à distiller une déclaration.

FRANCOEUR.

Il a raison, l'ancien. Au fait, mam'zelle Anna, je vous aime, v'là le fait.

ANNA.

Ah! ah! M. Francœur n'est donc plus Francœur le sergent?

FRANCOEUR.

Si fait, mam'zelle, si fait; je suis le sergent Francœur, et je m'en vante. De plus, vous voyez là (montrant sa poitrine.) ce ruban que je n'avais pas l'an dernier; c'est ma fortune; je vous l'offre, et moi, par-dessus le marché.

M. RAYMOND.

Mon brave, je me charge de la réponse d'Anna.

KLOPMANN.

Moi, je n'ai rien à offrir, je suis le vieux Klopmann, et c'est tout.

M. RAYMOND.

Baron de Rosenthal, nous sommes heureux d'avoir pu vous rendre service : n'est-ce pas un bonheur, en effet,

d'adoucir, autant qu'on le peut, ce que la guerre a de cruel?

ROSENTHAL.

De retour dans mon pays, je dirai à mes compatriotes, qu'à peine entré sur le territoire français, j'y ai trouvé des modèles des vertus qui honorent le plus l'humanité. M. Raymond, charmante Louise, et vous aussi, Sinclair, vous venez d'acquérir un ami. A la paix, je reviendrai parmi vous goûter les charmes de votre union, et cette félicité, digne prix des ames vertueuses.

M. RAYMOND.

Le quiproquo dont nous venons d'être acteurs ou témoins, montre qu'on ne doit pas prendre pour certitude même une forte probabilité; nous le voyons,

IL NE FAUT PAS JUGER SUR L'APPARENCE.

FIN.

TABLE.

Pages.

AVANT-PROPOS. v

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de A. C. G. Lemonnier, peintre d'histoire. 3

Notice sur l'abbé Lemonnier, littérateur, membre de l'Institut. 40

Madame de Sévigné. 50

Coup-d'œil rétrospectif sur Voltaire et J.-J. Rousseau. . 65

Note sur Talma, pour servir à l'histoire de l'art dramatique. 77

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Les bains de Pfeffers, en Suisse. 87

Deux jeunes filles, épisode d'un voyage en Suisse. . . . 97

Courtes notes sur une excursion en Belgique. 111

Cambray.—Valenciennes.—Mons.—Bruxelles.—Laeken.— Tervueren.—Waterloo.— Marly.— Trois-Fontaines. — Vilvorde. — Malines. — Anvers. — Gand.—Bruges.—Ostende.

Un mois en Allemagne; lettre à M. Guenepin, architecte, membre de l'Institut. 12

Pages.

Les Flagellans, à Rome. 149

Florence. 155

Vue générale. — Les palais florentins. — Eglises de Florence. — Mœurs florentines.

A Venise, janvier 1837. 197

Une traversée; extrait d'un Journal de voyage. 200

Forges-les-Eaux. 211

La table d'hôte; extrait d'un voyage inédit. 218

MISCELLANÉES.

Pensées sur divers sujets. 225

Un cheveu blanc; anecdote. 246

Portrait. 253

Un soupé d'artistes au XVI^e^ siècle, fragment traduit des Mémoires de Benvenuto Cellini. 256

Traduction de l'ode d'Horace, *Rectiùs vives, Licini*, etc. 264

Traduction de l'ode d'Horace, *Eheu! Posthume, Posthume, fugaces*, etc. 266

Imitation d'un ancien chant allemand. 268

Scène d'une comédie intitulée l'*Homme méthodique*. . . 270

Il ne faut pas juger sur l'Apparence, proverbe; un acte, mêlé de couplets. 279

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 07 22 08 2